

# LECTURES.CULTURES



## ACTION

« ZINOPINÉES » :  
FORMATS CULTURELS  
INÉDITS AU NORD-OUEST  
DE BRUXELLES

p.34



# PUBLICATIONS DE L'ACTION TERRITORIALE !

(Bibliothèques publiques – Centres culturels – PointCulture)

Toutes les publications sont disponibles gratuitement en version pdf :

sur le site [www.bibliotheques.be](http://www.bibliotheques.be) (rubrique Publications),  
sur le site [www.centresculturels.cfwb.be](http://www.centresculturels.cfwb.be) (rubrique Bibliothèques),  
sur le site [www.culture.be](http://www.culture.be) (rubrique Publications)  
et sur le site [www.litteraturedejeunesse.be](http://www.litteraturedejeunesse.be)

## CENTRES CULTURELS :

- Centres culturels et territoires d'actions. Une partition symphonique, des actions partagées, Cahier 1, janvier 2013
- Piloter un Centre culturel aujourd'hui : Fils conducteurs et démarches de base, Cahier 2, décembre 2013.

## BIBLIOTHÈQUES :

### Lectures.Cultures

#### GRATUIT !

#### Dossiers :

Eros Cultura ; L'Empire des jeux.

#### Ancienne revue Lectures (années 1981-2016) : GRATUIT !

#### Derniers dossiers thématiques déclinés en bibliothèque :

Religions en bibliothèque, Médiation, Développement durable, Handicap, Seniors, Langue française, Métier de bibliothécaire, Livre et lecture en mutation, BD, Architecture, Santé, Bibliothèque hors les murs, Censure, Europe, Rencontres littéraires, Numérique, Management, Evaluer une bibliothèque, Communiquer, Design, Sciences, Fonds locaux et régionaux (provinces + Bruxelles-Capitale), Droits d'auteurs, Littérature en action, Bébés et livres, Signalétique, etc.

#### Réseau public de Lecture en Communauté française - évolutions, de 2002 à 2014 (statistiques annuelles) : GRATUIT !

#### Collection « Outil bibliothèque » : GRATUIT !

- Favoriser l'intégration dans les bibliothèques des personnes éloignées de l'écriture et la lecture et des populations étrangères, 2008
- Construction d'un plan local de développement de la lecture, 2011
- L'évaluation continue des plans quinquennaux de développement, 2014.

#### Collection « Cahiers des bibliothèques » (colloques, études, bibliographies) : GRATUIT !

- Cahier 26 : Première évaluation du décret du 30 avril 2009 relatif au développement des pratiques de lecture organisé par le Réseau public de la lecture et les bibliothèques publiques
- Cahier 25 : La lecture et l'écriture : l'affaire de tous ?!
- Cahiers 23 et 24 : Partagez l'aventure des bibliothèques (échanges de pratiques de métiers)

#### Autres titres de la collection « Cahiers » :

Lecture et société, Publics des bibliothèques, Publics éloignés de la lecture, Ressources électroniques, Héroïc Fantasy, Alphabétisation, Contrats-Lecture, Bibliographie d'ouvrages de références, Politiques d'acquisitions, Formations, Documentaire jeunesse, Internet, Adolescents, Marketing du livre et de la bibliothèque, Lire ou ne pas lire (étude ULg), Pratiques et attitudes face à la lecture (sondage d'opinion), Formation littéraire de jeunesse, Cultures d'ici-cultures d'ailleurs.

#### Hors-série : GRATUIT !

- Les Institutions belges : liste d'autorité-matière (au 31/12/2006)
- Histoire de Belgique : liste d'autorité-matière (au 31/05/2010).

#### Littérature de Jeunesse (Service général Lettres et Livre) :

- Répertoire des auteurs et illustrateurs de livres pour l'enfance et la jeunesse en Wallonie et à Bruxelles, 2014, 12,00 €
- HaHaHa ! Des livres jeunesse pour rire, 2019, 5,00 €.

## INFOS :

Service général de l'Action territoriale

Fédération Wallonie-Bruxelles, 44 Bd Léopold II à B-1080 Bruxelles

Abonnements : tél. : +32 (0)4 232 40 17 – mél : [annie.kusic@cfwb.be](mailto:annie.kusic@cfwb.be)

# LES DROITS CULTURELS CONTINUENT PENDANT LES TRAVAUX

PAR JEAN-FRANÇOIS FÜEG

directeur général adjoint du Service général de l'Action territoriale

Développer les pratiques de lecture, permettre à chacun d'exercer ses droits culturels, ces objectifs que le Parlement a mis au cœur de nos décrets s'inscrivent dans une longue tradition d'émancipation par la culture.

L'édito du *Lectures.Cultures* du mois de mars est souvent l'occasion de faire le point sur les perspectives financières de nos secteurs. À l'heure où j'écris, les travaux de préparation de l'ajustement budgétaire battent leur plein. Nos lecteurs se souviendront que le gouvernement s'est engagé à tendre vers un financement total des décrets relatifs aux Centres culturels, aux Centres d'expression et de créativité et au développement des pratiques de lecture. Les prochaines semaines devraient nous apporter plus de détails sur la manière dont ce refinancement sera phasé et sur les arbitrages qui auront été faits.

Le Manifeste de l'APBFB, association professionnelle des bibliothécaires francophones de Belgique, et le Mémoire de l'ACC, association des Centres culturels, et de l'Astrac, réseau des professionnels en Centres culturels, que nous publions dans cette livraison, nous rappellent que les discussions budgétaires sous-tendent un projet de société. Développer les pratiques de lecture, permettre à chacun d'exercer ses droits culturels, ces objectifs que le Parlement a mis au cœur de nos décrets s'inscrivent dans une longue tradition d'émancipation par la culture. Dans les mois qui viennent, nous fêterons les 50 ans de l'arrêté royal créant les Centres culturels, puis le centenaire de la loi sur les bibliothèques. Ce sera l'occasion de mesurer le chemin parcouru, de pointer les évolutions, de partager les réussites et de s'interroger sur les défis qui restent difficiles à relever.

Ce numéro nous emmène une fois de plus autour du vaste monde, de Pont-à-Celles au Nord-Ouest de Bruxelles en passant par Ouagadougou et Lisbonne. On y verra comment faire « surgir de l'art un peu partout, surtout là où on l'attend le moins » ou organiser une bibliothèque publique avec quelques francs CFA. Il sera question de populisme, de théâtre pour enfants, et même d'Olrik, le méchant de la série Blake et Mortimer.

À propos de bandes dessinées, je voudrais remercier ici Franz Van Cauwenbergh qui, durant plus de vingt-cinq ans, a pris en charge la rubrique BD de *Lectures* puis de *Lectures.Cultures*. Bibliothécaire et historien de la bande dessinée, il fait partie de ceux qui ont contribué à populariser le neuvième art dans nos bibliothèques. Franz Van Cauwenbergh a décidé de prendre sa retraite, de tourner la page, de raccrocher les phylactères.

Le mois de mars est traditionnellement marqué par la Fête de la Langue française. Pour la troisième année consécutive, la Bibliothèque 27 Septembre se mobilise autour d'une exposition jeunesse. Après Dominique Maes (*Bleu de toi*) et Loïc Gaume (*Contes au carré*), c'est Virginie Pfeiffer qui sera à l'honneur pour son ouvrage *Et l'homme rit*. La présentation de l'exposition, créée à l'initiative du Service de la Langue française, sera l'occasion d'accueillir des classes de l'enseignement primaire autour de jeux sur et avec la langue. Cette initiative s'inscrit aussi dans l'évolution du projet de la bibliothèque, toujours plus tournée vers le quartier et les partenaires de proximité, toujours plus encline à proposer des animations tant aux collègues du ministère qu'au grand public.

Pour terminer, je voudrais attirer l'attention des responsables de bibliothèques et de Centres culturels sur l'entrée en vigueur, ce 1<sup>er</sup> janvier 2020, du nouveau décret sur les musées. Il est en soi remarquable que la demande de reconnaissance doive désormais être accompagnée d'une analyse du territoire. Ceci rapproche encore un peu plus ce secteur des nôtres. Gageons que la dynamique territoriale s'en trouvera renforcée et que des partenariats nouveaux se profilent dans nos villes et nos campagnes pour consolider les droits culturels. ●

Le bimestriel *Lectures.Cultures* est une publication du Service général de l'Action territoriale (SGAT) de la Fédération Wallonie-Bruxelles (secteurs des bibliothèques publiques, Bibliothèque « Espace 27 Septembre », centres culturels, PointCulture, et Centre de prêt de Naninne)

**Éditeur responsable :**

Jean-François Füeg  
Directeur général adjoint  
Service général de l'Action territoriale - FWB  
44 Bd Léopold II  
B 1080 Bruxelles

**Rédactrice en chef :**

Florence Richter  
Mél : florence.richter@cfwb.be

**Secrétaire de rédaction :**

Paulette Temmerman  
Tél. : +32 (0)2 413 21 30  
Mél : paulette.temmerman@cfwb.be

**Comité de rédaction :**

Lapo Bettarini, Diane Sophie Couteau,  
Céline D'Ambrosio, Célia Dehon,  
Marie-Angèle Dehaye, Françoise Dury,  
Jean-François Füeg, Sylvie Hendrickx,  
Florence Richter, Paulette Temmerman,  
Alain Thomas, Patrice Vallet,  
Liesbeth Vandersteene, Tony de Vuyst.

**Chroniqueurs :**

Laurence Bertels, Michel Bougard, Olivier Brüll, Catherine Callico, Thomas Casavecchia, Pol Charles, Roland de Bodt, Isabelle Decuyper, Michel Defourny, Célia Dehon, Daniel Delbrassine, Philippe Delvosalle, Pascal Deru, Hugues Dorzée, Liliane Fanello, Hervé Gérard, Pierre Hemptinne, Véronique Heurtematte, Benoit van Langenhove, Bernard Lobet, Philippe Maes, Marianne Puttemans, Maggy Rayet, Catherine Renson, Nathalie Trouveroy, Jacques Van Rillaer.

**Recensions de livres et BD**

(sur le site [www.bibliotheques.be](http://www.bibliotheques.be), rubrique Publications) :

Michaël Avenia, Michel Bougard, Thomas Casavecchia, Pol Charles, Benoît Dejemeppe, Anne Delplace, Philippe Delvosalle, Catherine De Poortere, Jean-François Füeg, Arnaud Knaepen, Benoit van Langenhove, Marc Lavallé, Yvette Lecomte, Alexandre Lemaire, Bernard Lobet, Philippe Maes, Bruno Merckx, Catherine Renson, Marc Roesems, Nathalie Trouveroy, Franz Van Cauwenbergh, Jacques Van Rillaer.

**Relecteur (articles) :**

André Tourneux

**Fabrication :**

Graphisme : Polygraph  
Impression : Bietlot

**Abonnement :**

Annie Kusic  
Tél. : +32 (0)4 232 40 17  
Mél : annie.kusic@cfwb.be  
L'abonnement annuel (5 numéros) est gratuit, sur envoi d'un mail, mentionnant vos nom et adresse postale.



[WWW.BIBLIOTHEQUES.BE](http://WWW.BIBLIOTHEQUES.BE)  
[WWW.BIBLI27SEPT.CFWB.BE](http://WWW.BIBLI27SEPT.CFWB.BE)  
[WWW.CENTRESCULTURELS.CFWB.BE](http://WWW.CENTRESCULTURELS.CFWB.BE)  
[WWW.POINTCULTURE.BE](http://WWW.POINTCULTURE.BE)  
[WWW.CPM.CFWB.BE](http://WWW.CPM.CFWB.BE)

**Lectures.Cultures n°17 (Mars-Avril 2020)**

4<sup>e</sup> année (succède à la revue *Lectures*)  
Bimestriel (ne paraît pas en juillet-août)  
ISSN 0251-7388

Photo couverture : Poètes publics © Centres culturels Bruxelles Nord-Ouest



15



18

## 03 ÉDITORIAL

03 Les droits culturels continuent pendant les travaux  
par Jean-François Füeg

## 06 ACTUALITÉ

06 Manifeste pour les bibliothèques en Belgique francophone  
par l'APBFB

08 Mémoire priorités pour le secteur des Centres culturels  
par l'ACC et l'Astrac

10 Personnaliser sa bibliothèque par une stratégie de marque  
par Chantal Stanescu

## 12 ICI ET AILLEURS

12 La nouvelle bibliothèque de Pont-à-Celles rebooste un ancien prieuré  
par Catherine Callico

15 Vers un réseau burkinabé unique de bibliothèques  
par Jean-François Füeg

18 Cultures alternatives lisboètes  
par Catherine Callico

## 23 MÉTIER

23 Sébastien Buckinx, bibliothécaire-gestionnaire de SIGB  
par Olivier Brüll

## 25 NUMÉRIQUE

25 Cybercitoyenneté et cybergmigration  
par Catherine De Poortere

## 28 PORTRAIT

28 Xavier Al Charif, plasticien-libraire à Redu  
par Catherine Callico

# SOMMAIRE



28



38



61

## 31 ACTION

**31** Bien manger ? Permaculture, grainothèque, écoconsommation  
par Thomas Casavecchia

**34** « Zinopinées » : formats culturels inédits au Nord-Ouest de Bruxelles  
par Catherine Callico

**38** De la peur à l'apport : l'immigration  
par Benoit van Langenhove

## 42 AUVIO

### CD

**42** La vie future des palmiers sauvages  
par Benoit van Langenhove

### DOCU

**44** Rosine Mbakam, les deux visages d'une cinéaste bamiléké  
par Philippe Delvosalle

## 47 LECTURE

### SOCIÉTÉ

**47** Populisme : fossoyeur ou sauveur de la démocratie  
par Thomas Casavecchia

**50** Tous des témoins  
par Catherine Renson

**53** La guerre, un plat qui se mange froid ?  
par Philippe Maes

**54** « C'est pas parce qu'ils sont nombreux à avoir tort qu'ils ont raison ! »  
par Florence Richter

### BD

**57** Olrik, l'aventurier de la face sombre  
par Marianne Puttemans

## 59 JEU

**59** Du manque (air, lumière, et temps) considéré comme un art !  
par Pascal Deru

## 61 JEUNESSE

### ACTION

**61** Agora, ce lieu où tout se joue  
par Laurence Bertels

### ENFANT

**64** Poésie des mots, des images et des histoires  
par Michel Defourny

### ADO

**67** Frissons dans le roman  
par Maggy Rayet

### PORTRAIT

**69** Odile Flament et CotCotCot : du numérique au beau papier  
par Isabelle Decuyper

# MANIFESTE POUR LES BIBLIOTHÈQUES EN BELGIQUE FRANCOPHONE

(RÉDIGÉ EN JANVIER 2020)

PAR L'ASSOCIATION DES PROFESSIONNELS  
DES BIBLIOTHÈQUES FRANCOPHONES DE BELGIQUE (APBFB)



## DES CHIFFRES POUR 2017

**872 915**

personnes ayant participé  
aux animations des bibliothèques  
publiques

**453 867**

usagers individuels inscrits  
et actifs en bibliothèque publique

**1200**

travailleurs équivalents temps plein

**154**

réseaux locaux

**506**

implantations

**53 221**

animations

**11 592 000**

documents disponibles

**21 980**

heures de consultation Internet

## INTRODUCTION

Ces dernières décennies ont marqué un tournant pour les bibliothèques publiques en Fédération Wallonie-Bruxelles. Les mutations sociétales – l'avènement d'Internet, la restructuration de l'espace public ou encore la diversification des loisirs – ont d'une part créé de nouveaux besoins pour les usagers des bibliothèques, d'autre part imposé la nécessité d'une transformation des bibliothèques et des professionnels pour répondre aux enjeux actuels.

Les bibliothèques sont aujourd'hui des lieux ouverts sur l'extérieur (actions hors les murs, partenariats diversifiés...). Elles se sont emparées, sur base de leur dispositif documentaire, de missions sociales, culturelles et éducatives multiples. Espaces publics largement ouverts, accessibles à tous sans discrimination, elles œuvrent en faveur de l'émancipation citoyenne et d'une société démocratique et durable dans le respect des droits culturels des citoyens.

Ainsi, les bibliothèques doivent compter pour la Fédération Wallonie-Bruxelles. Et à son tour, la Fédération Wallonie-Bruxelles compte pour les bibliothèques. Pour pouvoir construire une société plus forte, plus intelligente et plus juste, celles-ci dépendent des décisions prises par les différents responsables politiques.



Nous, organisation représentant le personnel des bibliothèques francophones de Belgique, espérons une Fédération Wallonie-Bruxelles qui nous aide à réaliser nos missions.

C'est pourquoi nous vous encourageons à lire et à soutenir le présent manifeste.

Nous voulons une Fédération Wallonie-Bruxelles qui :

- applique pleinement le décret du 30 avril 2009 relatif au développement des pratiques de lecture organisé par le Réseau public de la Lecture et les bibliothèques publiques et tienne compte des conclusions de l'évaluation du dit décret menée en 2015 ;
- valorise et renforce le rôle éducatif, culturel et social des bibliothèques en Fédération Wallonie-Bruxelles.

**Appliquer pleinement le décret du 30 avril 2009 relatif au développement des pratiques de lecture organisé par le Réseau public de la Lecture et les bibliothèques publiques ; mettre en œuvre le suivi de son évaluation**

### Contexte

Le 30 avril 2009, un nouveau décret entrait en vigueur, générant une impulsion valorisante pour le secteur et symbolisant le passage d'une bibliothèque institution de prêt centrée sur son offre de collections à une bibliothèque-projet centrée sur les populations.

Ce décret prévoyait de nouveaux financements destinés à sa mise en œuvre

et une période transitoire – jusque fin 2014 – pour permettre aux bibliothèques de déposer un dossier de reconnaissance, période par la suite prolongée de deux ans.

En application de l'arrêté de gouvernement du 19 juillet 2011 portant application du décret du 30 avril 2009, quatre-vingt-six opérateurs ont effectivement été reconnus.

Mais depuis 2015, à part cinq bibliothèques reconnues en 2017, le gel des reconnaissances a généré la mise en attente de plusieurs « trains » de bibliothèques et la non-revalorisation de montée de catégories pour certaines. En 2019, dix-neuf bibliothèques ont acquis la reconnaissance, mais cela n'a pas permis pour autant de rééquilibrer enfin ce Réseau de la Lecture à deux vitesses.

Par ailleurs, portant en lui-même l'obligation de son évaluation, le décret a été évalué en 2015 par un organisme externe, mais les préconisations tirées de ce travail sont restées pour l'essentiel lettre morte jusqu'à aujourd'hui.

### Ce que nous voulons

- Le financement plein et entier du décret du 30 avril 2009 et son arrêté d'application du 19 juillet 2011 :
  - la dégel des demandes de reconnaissance et des demandes de renouvellement de reconnaissance en attente ;
  - l'application à 100 % des subventions de fonctionnement ;
  - la reconnaissance de montée de catégorie pour certains opérateurs avec l'application à 100 % des subventions de fonctionnement ;
  - l'application des augmentations de subventions liées à la croissance démographique de certaines communes.
- La mise en œuvre des préconisations du groupe de travail constitué suite à l'évaluation du décret et auquel notre représentante a participé activement (ce document complet peut être fourni sur simple demande) ; à titre d'exemples :
  - la composition et l'organisation des Conseils de développement de la lecture ;

- la révision du mode de calcul des heures d'ouverture des réseaux locaux, particulièrement ruraux, et des bibliothèques itinérantes.

### Valoriser et renforcer le rôle éducatif, culturel et social des bibliothèques dans la société

#### Contexte

Les bibliothèques se sont adaptées avec opiniâtreté à l'évolution de leur secteur, notamment en proposant de nombreuses ressources numériques, en sensibilisant leurs publics à une approche critique de l'information et en leur proposant des dispositifs de co-construction de projets.

Elles desservent de multiples publics (seniors, adolescents, enfants, migrants, publics éloignés de la lecture...) et structures (écoles, maisons de jeunes, associations locales, crèches, homes, écoles de devoirs...) via une grande diversité d'actions mise au service de tous les citoyens, dans le souci permanent d'un accès universel et inclusif à l'information, à la découverte littéraire et à la participation culturelle.

Malgré leur rôle déterminant à l'égard des enjeux sociaux, territoriaux, éducatifs ou encore numériques, les bibliothèques souffrent d'un manque de reconnaissance de leur identité et leurs missions.

#### Ce que nous voulons

En plus de leurs missions à l'égard du développement des pratiques de lecture, nous voulons que les bibliothèques publiques soient reconnues pour leur rôle sociétal sur le territoire de la Fédération Wallonie-Bruxelles :

- Les bibliothèques publiques se sont progressivement transformées en lieux de mixité sociale, véritables lieux de vie, ce que nous appelons des « troisièmes lieux » (le premier lieu étant le domicile, le deuxième le lieu de travail ou d'étude), et ce quels que soient l'âge, le genre, l'origine, le handicap, le niveau d'études... Elles tentent ainsi de combattre les inégalités.
- Les bibliothèques publiques constituent à la fois des lieux et des parte-

naires adéquats pour le déploiement des EPN (espaces publics numériques) ; or, en bien des Communes, ces EPN ont perdu le soutien financier indispensable à leur animation.

- Les bibliothèques publiques ont le souci de nos concitoyens qui n'atteignent pas, en lecture et en écriture, le seuil minimal de compétences requis pour une vie digne et autonome : cours d'alphabétisation, offre d'ouvrages en français dit facile, hébergement d'un écrivain public, ateliers d'écriture de niveaux divers...
- Les bibliothèques publiques, sur base de leurs ressources documentaires plurielles, favorisent le débat et l'implication citoyenne ; elles engagent leurs publics à partager leurs idées, à mettre en commun leurs actions dans le contexte des grandes questions qui secouent la société contemporaine comme l'accueil de l'étranger ou la transition climatique (cours de français langue étrangère, tables de conversation multi-langues, grainothèques, conférences sur la gestion des déchets ou l'alimentation responsable, etc.).
- Les bibliothèques ont un rôle important à jouer dans la confrontation entre les publics, en particulier les enfants et les jeunes, et les œuvres, comme entre les publics et les artistes. En cela, le PECA, qui se met actuellement en place dans le cadre des relations Culture/École, doit valoriser leurs compétences et leur expérience en médiation.

La revalorisation de l'image des bibliothèques publiques auprès des populations passe par la reconnaissance effective de leurs rôles sociétaux multiples dans les champs culturels, sociaux, éducatifs, numériques et par les financements indispensables à la mise en œuvre des compétences sollicitées, en particulier en matière de ressources humaines. ●

#### INFOS :

www.apbfb.be ;  
contact : Allyn-Ann Biseau  
(0472 94 12 05) ; info@apbfb.be  
ou allynann.biseau@apbfb.be

# MÉMEMORANDUM : PRIORITÉS POUR LE SECTEUR DES CENTRES CULTURELS

(RÉDIGÉ EN AVRIL 2019, DANS LE CADRE DES  
ÉLECTIONS RÉGIONALES ET FÉDÉRALES 2019-2024)

PAR L'ASSOCIATION DES CENTRES CULTURELS DE LA  
COMMUNAUTÉ FRANÇAISE (ACC) ET LE RÉSEAU DES  
PROFESSIONNELS EN CENTRES CULTURELS (ASTRAC)

ACC Association des Centres culturels  
de la Communauté française



## PRÉAMBULE

Cela fait 50 ans que les Centres culturels de la Fédération Wallonie-Bruxelles (FWB) contribuent à une citoyenneté active en travaillant à la démocratisation de la culture et au développement de la démocratie culturelle. Dans le contexte sociétal actuel qui appelle à repenser notre vision du monde, à imaginer l'avenir et à agir pour renouveler nos façons de vivre ensemble, les Centres culturels restent des opérateurs incontournables du champ des politiques culturelles de par leur action pour améliorer l'exercice effectif des droits culturels par et pour tous et toutes.

Dans les villes, dans les zones périurbaines, comme dans les territoires ruraux, les Centres culturels sont des lieux d'accès et de participation à la culture, d'épanouissement et d'émancipation, de rencontres, de transmission et d'innovation. Leur organisation basée sur la parité de gestion et de financement constitue un modèle démocratique unique en Europe.

Nos institutions gouvernementales les considèrent comme des maillons indispensables d'une société démocratique et durable, libre et solidaire.

Et pourtant, de nombreux freins à leur développement existent. Au cours de la précédente législature, les Centres culturels ont peine à réussir la transition vers le « nouveau » décret qui régit leur reconnaissance et leur subventionnement par la FWB. Différentes réformes en cours ou projetées les ont inquiétés considérablement.

Dans le cadre des élections du 26 mai 2019, l'ACC et l'ASTRAC, les deux fédérations représentatives des Centres culturels en FWB, ont interpellé les partis concourant au suffrage des citoyens sur les principaux enjeux du secteur et pour porter ses revendications.

**Notre principale revendication :**  
**Faire vivre le décret des Centres culturels**

### Contexte

Le 21 novembre 2013, un nouveau décret relatif aux Centres culturels a été adopté à l'unanimité par toutes les familles politiques représentées au Parlement de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Le résultat offre une opportunité de développement maîtrisé du secteur des Centres culturels mais aussi une légitimité nouvelle aux politiques

culturelles locales pour répondre à des enjeux de société actuels. Moyennant un premier refinancement et une période de transition, le décret définit le socle commun de l'action menée par les Centres culturels selon de nouveaux processus participatifs autour du renforcement de l'exercice des droits culturels par toutes et tous. Le décret prévoit une évolution maîtrisée du secteur, inscrite dans des dynamiques de partenariats et de réseaux.

Cependant, depuis son entrée en vigueur, les Centres culturels souffrent de son application plus que « partielle ». Après une mise en œuvre sans aucun financement, la ministre de la Culture implémente depuis 2017 un scénario instaurant un financement plafonné et progressif. Ce scénario prévoit que les Centres culturels dont la subvention était inférieure à 83.300 € en 2016 peuvent bénéficier du financement de 100.000 € prévu par le décret, et ce progressivement sur 5 ans. Les Centres culturels dont la subvention était supérieure à 83.300 €, obtiennent un refinancement de 20 %, également étalé sur 5 ans.

Ce financement réduit, attribué annuellement et sans garantie pour l'avenir, n'a permis qu'un rattrapage limité



de la non-indexation et du gel des subventions subis durant les années précédentes. Il a dénaturé l'esprit du décret tout en compromettant la stabilité des institutions du secteur, l'avenir de leurs emplois et leurs relations avec leurs partenaires.

Les dynamiques de transition initiées dans l'ensemble des Centres culturels ont été limitées, la perspective d'un meilleur maillage territorial oubliée, les investissements consentis par les équipes en vue de l'introduction des demandes de reconnaissance sous-estimés et les attentes des populations déçues.

#### En résumé,

pour faire vivre le décret des Centres culturels, il faut :

- Financer pleinement et entièrement le décret du 21 novembre 2013, pour conforter les Centres culturels et pérenniser leur action contribuant ainsi à l'exercice effectif des droits culturels.
- Rendre les procédures administratives et méthodologiques simples, claires et cohérentes, pour plus d'efficacité, de liberté et de sens.
- Améliorer la concertation entre les différents pouvoirs publics interlocuteurs des Centres culturels, pour des partenariats équilibrés et renforcés.

#### Notre 2<sup>e</sup> revendication : Conforter et poursuivre la professionnalisation du secteur

##### Contexte

Le secteur des Centres culturels représente plus de 1.200 emplois directs qui sont indispensables à l'accomplissement des missions qui lui sont assignées au bénéfice des citoyens et de l'exercice des droits culturels par tous et toutes. Les incidences de l'action des Centres culturels sur le marché global de l'emploi sont liées également à leur rôle dans la formation des travailleurs, des demandeurs d'emploi, des stagiaires et au niveau de la (ré)in-

sertion dans le monde du travail.

La professionnalisation du secteur des Centres culturels est un acquis relativement jeune qui a été consolidé à travers différents dispositifs, dont notamment les accords du non-marchand et les subsides ACS et APE. Le contexte budgétaire étriqué et les réformes qui ont jalonné la législature qui se termine ont eu pour effet de déstabiliser cette professionnalisation.

Par ailleurs, le coût annuel de l'emploi augmente de 3,5 % environ. Cela est notamment lié aux obligations – bien légitimes – relevant des conventions collectives de travail qui sont d'application pour notre secteur. L'évolution des subventions dont les aides à l'emploi provenant des accords du non-marchand et celles octroyées par les régions suit un rythme bien plus hésitant...

Ces différentes aides sont encore indexées, mais elles ne tiennent pas suffisamment compte de l'ancienneté. Notons que la réforme APE telle qu'elle se présente à l'heure actuelle ne prévoit aucunement d'y remédier, au contraire. N'oublions pas qu'il s'agit toujours bien d'aides et que celles-ci ne couvrent pas la totalité des dépenses liées aux postes concernés. Les charges laissées à l'opérateur sont souvent encore importantes et ont tendance à augmenter.

Les menaces d'une perte d'emploi et d'une détérioration des conditions de travail entraînent un risque bien réel d'une dégradation de la qualité du travail et des services rendus aux citoyens.

#### En résumé,

pour conforter et poursuivre la professionnalisation du secteur, il faut :

- Garantir les moyens nécessaires pour un emploi pérenne et de qualité, tenant compte notamment de l'évolution de la masse salariale au sein des institutions.
- Accompagner l'évolution des métiers, pour garantir leur attractivité et répondre aux évolutions du travail culturel en réponse aux enjeux de la société contemporaine.

#### Notre 3<sup>e</sup> revendication : Valoriser et renforcer l'action transversale des Centres culturels, avec les autres acteurs de la société

##### Contexte

Les Centres culturels constituent au sein du paysage culturel un secteur angulaire et transversal. Leur action « historique » et les principes du décret de 2013 les placent à la croisée de différentes politiques culturelles, de différents secteurs, domaines et disciplines. Leurs activités et projets menés avec une grande diversité d'acteurs privés et publics touchent à la fois à des enjeux culturels, territoriaux, artistiques et d'éducation permanente.

Appelés aujourd'hui à jouer un rôle de première ligne dans la promotion et la défense des droits culturels, ils continuent toutefois à souffrir de certaines tendances à instrumentaliser leur action ou à la considérer comme « accessoire ». Ils subissent un cloisonnement tenace des politiques publiques, un manque de (re)connaissance de leur identité et de leurs missions.

Les Centres culturels réaffirment le rôle capital et fédérateur du cadre de référence des droits culturels, pour le développement des politiques culturelles et de l'action publique.

#### En résumé,

pour valoriser et renforcer l'action transversale des Centres culturels, avec les autres acteurs de la société, il faut :

- Articuler les politiques sectorielles, favoriser les ponts et les synergies entre les secteurs de la culture, et avec d'autres secteurs proches.
- Assurer une exception culturelle pour les médias (publics et parapublics). ●

#### INFOS :

Le mémo complet est disponible sur les sites de l'Astrac : [www.astrac.be](http://www.astrac.be), et de l'ACC : [www.centres-culturels.be](http://www.centres-culturels.be)

# PERSONNALISER SA BIBLIOTHÈQUE

## PAR UNE STRATÉGIE DE MARQUE

PAR CHANTAL STANESCU

bibliothécaire-dirigeante, Bibliothèque centrale pour la Région de Bruxelles-Capitale

Le 2 décembre 2019, Jean-Philippe Accart, chef de projet SLSP/HES-SO (Suisse), était l'invité de la Bibliothèque centrale pour la Région de Bruxelles-Capitale pour une conférence suite à la publication de *Personnaliser la bibliothèque : construire une stratégie de marque et augmenter sa réputation*<sup>1</sup> dont il a assuré la direction.

### BIBLIOTHÈQUES ET MARQUE, ASSOCIATION IMPROBABLE ?

Contre nature, estimeront certains. Et pourtant ! Depuis quelques années déjà, le secteur culturel a bien compris qu'il ne pouvait pas se dispenser d'une réflexion marketing : la question de la marque méritait réflexion. Les musées, les bibliothèques peu enclines à considérer leur univers comme concurrentiel sortent de leur réserve pour s'affirmer dans l'espace public à l'instar de la BnF, de la Bpi ou du MOMA que nous identifions immédiatement de manière univoque. Mais comment arrive-t-on à ce résultat ? Jean-Philippe Accart en présente les grandes lignes dans sa conférence mais il faut se référer à l'ouvrage pour développer le sujet.

Tous les contributeurs soulignent combien l'acceptation de la notion de marque par la sphère culturelle a rencontré de réticences et de résistances : on préfère parler de communication, de médiation avec les publics plutôt que de marketing, comme l'analyse si bien Élodie Cao-Carmichael de Baigle-Chabroux<sup>2</sup>. Entamer une telle démarche, c'est prendre le parti de « différencier une bibliothèque

d'une autre bibliothèque » ; de la personnaliser. Et comme le souligne Jean-Philippe Accart : « Construire une stratégie de marque revient à réfléchir à la politique de communication et de marketing à mettre en place, à « donner une identité à la bibliothèque ou au service » (d'autant plus si le service est en ligne) »<sup>3</sup>.

Et pour les bibliothèques publiques, c'est difficile parce qu'elles sont souvent enveloppées dans le discours et l'image plus vaste d'une commune, d'un pouvoir de tutelle. De plus, elles ont une longue tradition de discrétion tout en étant par ailleurs efficaces, fiables et pérennes dans leurs missions.

Dans sa conférence, Jean-Philippe Accart interroge la notion de marque : « Pourquoi une marque ? Prendre le temps de définir et de créer une marque peut assurer par la suite un « avantage concurrentiel » important : meilleure visibilité aux plans local, régional, national, voire international ; plus grande reconnaissance des tutelles et du public ; des décideurs et des financeurs ; pérennisation d'un lieu, d'une collection, d'un bâtiment emblématique ; intensification des échanges et des partenariats... »



### MAIS QU'ENTEND-ON PAR MARQUE ?

Elle repose sur cinq piliers définis par Michel Lepeu<sup>4</sup>. Et ce qui nous interpelle, c'est la nécessaire évolution de la marque : elle est vivante, multiculturelle et multigénérationnelle, éthique et sociétale. Ce sont là des notions dans lesquelles les bibliothèques publiques peuvent inscrire leurs rôles, leurs missions et leurs valeurs. Il souligne combien les marques d'avenir sont centrées sur l'humain emboîtant ainsi le pas à Philip Kotler (Marketing 4.0). Et il note également que cette évolution correspond à celle de l'entrepreneuriat dans les secteurs marchand et non marchand, en rejoignant ainsi la thématique traitée par Clotilde Vaissaire-Agard et Jean-Philippe Accart dans *Bibliothécaires, documentalistes, tous entrepreneurs ?* (Klog éditions, 2018). Dans « La marque : une notion adaptée aux bibliothèques ? », Pierre-Louis Verron cerne bien l'origine de la réticence des bibliothèques à s'associer

à une démarche marketing : il a fallu d'abord opérer un basculement de taille et passer des services centrés sur les collections aux services centrés sur les usagers et la satisfaction de leurs besoins. Et l'on se référera avec intérêt aux neuf fonctions de la marque définies par Jean-Noël Kapferer, que l'auteur adapte aux usagers de la bibliothèque dans un tableau comparatif<sup>5</sup> très pertinent, avec en point de mire la visibilité, l'attractivité et un supplément de financement. Quand on parle de marque dans l'univers des bibliothèques, c'est évidemment à leur nom que l'on pensera en premier. Et là, peu de surprise, comme le confirme Albane Lejeune : ce sont les grands noms de la littérature, de la politique, des célébrités plus locales qui ont la cote en concurrence directe avec les dénominations territoriales (quartiers, rues, région...). Mais il est important de bien prendre la mesure d'impact de ce choix : il doit être un atout et même devenir si possible une « marque ». L'exemple le plus emblématique est sans aucun doute celui de « LILLIAD, l'aventure d'un nom improbable » narrée par Julien Roche et Philippe Père, interviewés par Jean-Philippe Accart<sup>6</sup>. Sous la dénomination se cache la fusion d'une bibliothèque universitaire et d'un « learning center » dans un lieu bien défini : Lille. Et le tout donne un résultat adopté par tous comme un concept en soi. D'autres exemples émaillent l'ouvrage au fil des contributions mais il reste à part par sa puissance d'évocation.

### COMMENT CRÉER UNE MARQUE POUR UNE BIBLIOTHÈQUE

La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée à la création de la marque. Dans leurs différentes contributions, les auteurs vont peaufiner pour nous la démarche marketing qui préside à la création d'une marque. Françoise Geoffroy-Bernard nous engage à réfléchir entre autres sur les six facettes de la marque<sup>7</sup> et principalement la facette « relation ». Cécile Touitou nous conseille de nous interroger sur les rai-



Le Guichet, sculpture d'Alexander Calder, à l'entrée de la Bibliothèque publique de New York ©.

sons qui conduisent le public dans nos murs (ou pas !) et aussi à communiquer sur tout sauf sur l'offre de livres ! Enfin, on lira avec intérêt le point de vue de la graphiste Laurence Madrelle, interviewée par Joseph Belletante.

La troisième partie oriente sa focale sur les bibliothèques avec un chapitre plus historique (Jacques Sauteron), un chapitre consacré aux bibliothèques universitaires (Émilie Barthe). Romain Gaillard de son côté développe les stratégies digitales : quelle image/marque sur les réseaux sociaux pour les bibliothèques. La partie n'est pas gagnée d'avance et il met en garde contre l'évolution rapide et constante des réseaux sociaux. Dans le dernier chapitre, Michel Lepeu nous propose le storytelling pour faire vivre la marque. On se situe ici du côté du marketing de contenu. Si nous ne maîtrisons qu'assez peu le storytelling dans nos bibliothèques, l'idée est pourtant très prometteuse et mérite qu'on s'y arrête.

L'ouvrage se termine par le memento de Jean-Philippe Accart : « Vademecum de la création de marque pour une bibliothèque ». Un mode d'emploi résumé en trois étapes : la réalisation d'une étude de marché, la mise en place d'une stratégie de marque et la diffusion de l'image de marque qui a fait le cœur de sa conférence à Bruxelles.

### EN GUISE DE CONCLUSION

Une soixantaine de personnes étaient réunies pour suivre la conférence de Jean-Philippe Accart mais, assez curieusement, il y a eu peu de questions : non pas que la communication soit absente de leurs préoccupations mais parce que la manière d'aborder le sujet via le marketing ne leur est pas familière. La conférence était une amorce pour entamer un processus de réflexion sur la démarche marketing avant de se lancer véritablement dans le processus. Et il est certain que la lecture approfondie de cet ouvrage permet et l'un et l'autre. Nous avons impérieusement besoin de mieux communiquer avec nos publics, de prendre dans l'espace public la place qui nous revient en fonction de nos missions et de nos objectifs. La démarche devrait nous y aider grandement. ●

#### Notes

(1) Jean-Philippe ACCART (dir.), *Personnaliser la bibliothèque : construire une stratégie de marque et augmenter sa réputation*, avec les collaborations d'Émilie Barthe, de Joseph Belletante, d'Élodie Cao-Carmichael de Baiglie-Chabroux et al., Villeurbanne, Presses de l'Enssib, coll. « La boîte à outils », 2018, 187 pages.

(2) *Ibidem*, p. 70 et suivantes.

(3) *Ibidem*, p. 12.

(4) *Ibidem*, pp. 18-26.

(5) *Ibidem*, pp. 29-30.

(6) *Ibidem*, pp. 60-67.

(7) *Ibidem*, p. 93.

# LA NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DE PONT-À-CELLES

## REBOOSTE UN ANCIEN PRIEURÉ

PAR CATHERINE CALLICO

journaliste

Toutes les photos : © C. Callico

Ouverte il y a un an dans les murs d'un presbytère du XVIII<sup>e</sup> siècle entouré d'un joli parc verdoyant, la nouvelle bibliothèque de Pont-à-Celles participe pleinement à la dynamique culturelle de la commune hennuyère. À commencer par son cadre d'exception, classé et offrant des conditions optimales pour la lecture au calme. Avec de hauts espaces où se diffuse une douce lumière, une circulation fluide entre les rayonnages, des fauteuils où se poser... Et de splendides vestiges à contempler, telle une immense fresque de plafond, découverte sous plusieurs couches de peintures lors de la rénovation et restaurée, ou encore un harmonieux escalier en colimaçon qui relie les différents étages.

**L**e rez-de-chaussée accueille la section adultes, tandis que le premier étage est dévolu à la jeunesse, avec différentes pièces dédiées à la lecture, à des animations et ateliers, une ludothèque en cours d'aménagement... Pour gérer le tout, une équipe passionnée, constituée de trois personnes engagées à temps plein et d'une autre à mi-temps.

Dans sa version passée, la bibliothèque de Pont-à-Celles occupait un « cabanon » excentré, niché dans un poste pour cabine réaffecté. « Un jour, l'on a été informés que la commune souhaitait restaurer le prieuré du parc pour y déplacer la bibliothèque, évoque Delphine Dutry, qui dirige la bibliothèque depuis trois ans. C'était une super-nouvelle : le lieu est un véritable

bijou, mais qui avait été malmené au fil du temps car il a vécu mille vies. »

Alors fraîchement entrée en fonction, la bibliothécaire est rapidement investie dans la préparation du déménagement. « Ma mission dans un premier temps était de déplacer les collections avec l'équipe. Ce qui a généré un grand travail de sélection des livres à emporter ou non, de même qu'une réflexion collective sur l'organisation de ces collections. Nous avons notamment retravaillé les parties "documentaire" et "fiction" à l'aide de logos d'identification. Et en deux semaines, les 32.000 ouvrages disponibles étaient posés sur leurs nouveaux rayonnages. »

Calquée sur la structure du bâtiment aux pièces cloisonnées, l'organisation de la bibliothèque a également subi des modifications. Alors que dans le lieu originel le comptoir de prêts était situé au centre des collections, les deux postes de prêts actuels (jeunesse et adultes) sont désormais placés en dehors des salles de lecture. « Ce qui nous a valu de nombreuses remarques des utilisateurs, en particulier les personnes âgées qui aimaient venir nous parler directement, certaines nous ont même rendu leur carte de bibliothèque ! », se désole Delphine Dutry. Un autre problème



était lié au lieu. « Comme les espaces sont très hauts de plafond, la résonance est forte et cela génère des interférences négatives avec les appareils auditifs. Dans notre nouveau plan quinquennal, nous avons veillé à recevoir les plus de 65 ans dans de meilleures conditions, adaptées, car ils constituent un lectorat que l'on n'a pas envie de perdre. »

Une réflexion en profondeur a notamment été lancée sur la manière d'organiser les nouveaux espaces, de même que, dans la foulée, sur les deux « points-lecture » liés à la bibliothèque, et situés à Obaix et à Thiméon.

### JEUNESSE PROACTIVE

Outre une volonté de stimuler le goût de lire dès le plus jeune âge, la philosophie des lieux est en particulier centrée sur un accueil et un service qualitatifs : « S'il le souhaite, le lecteur est accompagné dans les rayons, et l'on se montre disponible pour répondre à toutes questions, conseiller... L'autre volet important de notre action consiste en des animations stimulant la lecture et gratuites, en lien avec la demande de notre territoire. La gratuité est un élément essentiel d'accès à la lecture et à la culture pour tous. Nous avons d'ailleurs modifié le règlement pour l'étendre jusqu'à 25 ans, ensuite le coût de l'abonnement annuel reste fixé à cinq euros. »

Dans son nouvel écrin et à proximité des écoles de la zone, la bibliothèque accueille aujourd'hui davantage de jeunes. « Avant, nous n'avions pas l'espace pour recevoir des classes entières. Aujourd'hui, le public dans son ensemble a doublé et le prêt de livres a triplé. J'inscris 5-6 nouveaux lecteurs chaque jour. » Pour l'instant, le nombre total de lecteurs avoisine les 1.800, venus de Pont-à-Celles et des environs : de villes comme Nivelles ou Charleroi, voire de plus petites entités.

« Les écoles viennent ici régulièrement, pour visiter les lieux ou lors d'ateliers, poursuit Delphine Dutry. Nous recevons également des demandes spontanées du public adolescent. À l'étage, nous avons ainsi prévu une salle d'études privative. Et nous sommes occupés à étoffer



la section 16+ avec de nouveaux titres. Certains s'investissent à travers des avis volants. Une jeune fille trouvait qu'il existe très peu de critiques littéraires pour ados et elle a constitué un petit groupe qui glisse des avis positifs sur un bout de papier dans les livres appréciés, des coups de cœur. »

Les enfants constituent également un public privilégié pour les bibliothécaires. Des livres adaptés aux enfants dyslexiques sont notamment proposés : « Ma fille étant dyslexique, je suis très sensibilisée à cela, pointe la directrice des lieux. Par ailleurs, beaucoup de parents sont désemparés dans ce type de situation, ce qui nous a amenés à mettre sur pied des rencontres entre parents et enfants sur le sujet. L'an dernier, nous avons organisé deux séances autour des techniques "brainjing" pour aider à la concentration et à l'apprentissage du public scolaire. » En outre, un fonds d'ouvrages spécifiquement destinés aux enseignants est disponible, afin de mieux gérer le quotidien ensemble et des questions comme « comment accueillir des enfants dans sa classe ».

### LIVRES ET ANIMATIONS

Promouvoir les pratiques de lecture, d'oralité et de graphisme auprès du public jeune (0-18 ans) et de leurs proches

passé ici par des actions ciblées pour les 0-5 ans (découverte du livre par des lectures, ateliers, etc.) et les 6-18 ans (création artistique à travers l'objet livre et des jeux de société). Le lien entre les générations est aussi investi : « Il s'agit de valoriser la bibliothèque en tant qu'espace convivial et outil intergénérationnel qui favorise les liens sociaux autour du livre et du jeu. La parentalité est au centre de nos sources d'intérêts. L'idée est aussi d'offrir aux parents des moments de détente avec leurs enfants. Il semble de plus en plus difficile pour eux de s'accorder ce temps, car ils sont très sollicités par leur profession ou socialement, etc. Il s'agit donc de moments de pleine conscience avec l'enfant. »

Dernièrement, les animateurs ont travaillé autour du spectacle *Le petit monde de Jadoul*, entièrement créé par Anne Dumont de l'asbl Ecol'In, et inspiré de l'univers des livres de l'auteur et illustrateur pour la jeunesse Émile Jadoul. Dans ce cadre, la costumière Alexandra Walravens a également proposé un atelier de création de doudous avec une initiation à la machine à coudre pour parents et enfants.

Les animations s'établissent soit via des partenariats, soit directement avec des artistes – pour la plupart de la région – qui sont rétribués par la bibliothèque. Une autre préoccupation sur place est la verbalisation lors des échanges, et



- le constat généralisé que de nombreux enfants parlent peu ou pas. En cause, de multiples facteurs comme l'influence du numérique sur les liens ou bien la manière de communiquer, par onomatopées. Cette situation est soulignée au sein de la campagne menée par l'ONE et intitulée « Appelons un chat un chat ». « Face à cet appauvrissement de la parole, des crèches nous ont contactés pour y faire des lectures et autres animations. On s'est aussi dit que l'initiative devait s'étendre aux écoles primaires, ainsi qu'à tout un pan de la jeunesse qui se trouve en décrochage et que l'on n'arrive pas encore à capter. »

### LES ADULTES DANS LA NATURE

Les adultes « lambda » ne sont pas oubliés au sein de la programmation. Entre autres, via la page Facebook de la bibliothèque, ils sont invités à partager leurs goûts, souhaits, suggestions... « On essaie de faire le maximum pour répondre aux attentes du public, mais bien entendu l'on doit aussi effectuer certains choix. Et cette bibliothèque est un sacré mastodonte à gérer ! », sourit Delphine Dutry.

De même, des activités pour adultes sont proposées, cette année autour du thème de la nature : « bains de forêt », ateliers « cuisine sauvage »... Le cadre

y est propice, l'ancien prieuré disposant désormais d'un sentier comestible et d'un carré de plantes médicinales. L'initiative est développée en partenariat avec les services Environnement et Parcs et Jardins de la commune, et l'asbl Les Jardins de Dana. « L'idée est de rendre le parc accessible au public et d'établir un lien avec l'intérieur de notre institution. Nous participons encore aux Journées du Patrimoine. »

Le lieu est également partenaire de Delipro Jeunesse, qui dépend du Service Jeunesse de la FWB et du Portail de la cohésion sociale. Des ateliers de broderie ont ainsi vu le jour, en lien avec des ouvrages écrits et illustrés sur cette discipline. De plus, un service Livre Livres est destiné aux « personnes empêchées », qui pour des raisons de santé (femmes enceintes, public déficient...) ne peuvent se déplacer. Des livres sélectionnés par celles-ci ou par le personnel en fonction du profil des intéressés sont alors livrés à domicile. Tandis qu'un Taxi-service dépose ces mêmes personnes à la bibliothèque pour y passer une heure. Autre service, interbibliothécaire cette fois, le « Prêt Samarcande ». Chaque jeudi, une camionnette passe à Pont-à-Celles pour déposer ou emprunter des livres souhaités par ses lecteurs ou ceux émanant de différentes bibliothèques en Communauté française.

### CLUB DE LECTURE

Par ailleurs, au sein de la section adultes, coordonnée par Sophie Lestrade, celle-ci gère un Book club. « Le système existait déjà dans l'ancienne bibliothèque, évoque-t-elle. Un conteur venait lire des extraits choisis d'un ouvrage et cela était suivi d'un débat avec le public. Mais à l'époque, la formule n'a pas bien fonctionné. Les débats portaient souvent sur des questions politiques, philosophiques, économiques et le résultat était peu constructif, cela partait dans tous les sens et c'était parfois même très tendu. »

Entre-temps, la bibliothèque a entamé un partenariat avec la Maison de la Laïcité de la commune. L'initiative était axée sur des animations scolaires à partir de publications autour du cinéma, complétées de discussions collectives. La formule ayant porté ses fruits, elle fut transposée au sein du Book club, incluant la projection de films. Mais là encore, la sauce n'a pas vraiment pris, la plupart des gens quittant les lieux après la projection, au lieu de participer au partage d'idées.

Sophie Lestrade a ensuite suivi trois jours de formation animés par l'autrice Laurence Ortegat à la FWB autour de la thématique « Comment dynamiser son club de lecture ? ». « Après avoir expliqué l'approche à mes collègues, nous avons rouvert un club pour les 16-99 ans. La séance d'informations a été suivie par des curieux, des anciens du club et de nouveaux intéressés. Nous avons également établi une charte, notamment basée sur le respect d'autrui, et la dynamique s'est bien enclenchée. On est ainsi partis à la découverte d'auteurs asiatiques, irlandais, belges... et à une plongée dans des livres qui ont marqué l'enfance. Le tout, dans un climat de bienveillance. » ●

#### INFOS :

<https://bibliothequepontacelles.wordpress.com>

# VERS UN RÉSEAU BURKINABÉ UNIQUE DE BIBLIOTHÈQUES

PAR JEAN-FRANÇOIS FÜEG

directeur général adjoint du Service général de l'Action territoriale

Début décembre, une délégation de l'AGC a été reçue par les collègues du ministère de la Culture du Burkina Faso dans le cadre de la coopération culturelle. Les échanges ont porté sur les questions relatives à la politique du livre, au développement territorial et à la lecture publique. Ce premier article offre un rapide tour d'horizon du monde des bibliothèques dans le pays.

Toutes les photos : © J.-F. Füeg

**L**e Burkina Faso compte près de vingt millions d'habitants. Avec un PIB de 744 dollars par personne, c'est un des pays du monde qui produit le moins de richesse. Il est aussi en proie à des attaques djihadistes dans les zones sahéliennes du Nord et de l'Est. On note encore que 65 % de la population a moins de 25 ans et 45 % moins de 14 ans. Si le taux d'alphabétisation est en hausse continue, il n'atteint aujourd'hui que 35 % chez les adultes. Dans ce contexte difficile, les bibliothécaires tentent d'apporter leur contribution au développement des pratiques de lecture. Avec beaucoup d'imagination et des moyens dérisoires, ils sont devenus des bricoleurs de génie.



Celpac, en produisant par exemple des cahiers de charges types. On dénombre aussi une trentaine de bibliothèques de droit privé, 34 bibliothèques du réseau Favel (*Friends of African villages libraries* – ONG américaine) et quelques bibliothèques organisées par les communes ou provinces. Au total, une centaine d'implantations sont présentes sur le territoire. Elles ne sont pas coordonnées et ne travaillent pas en réseau. Chaque Celpac reçoit une dotation destinée aux achats de livres qui s'élève à 500.000 CFA (770 euros). C'est évidemment très peu, surtout pour l'achat de livres venant de l'étranger.

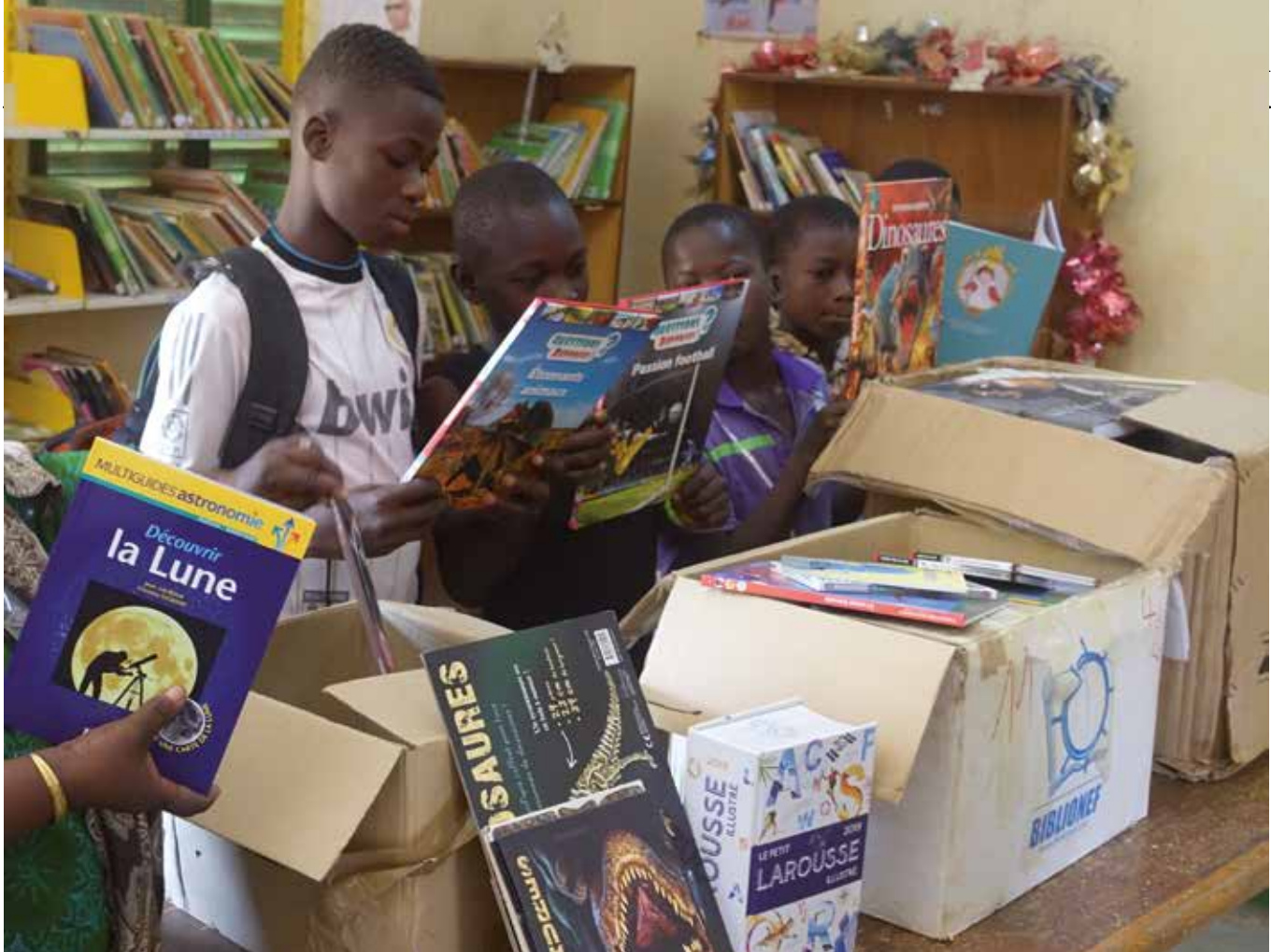
À Bogodogo, dans le 5<sup>e</sup> arrondissement de Ouagadougou, la bibliothèque est constituée de deux pièces de petite taille dont une est consacrée à l'étude et aux animations. Il y a à peine 1.200 livres pour 370 lecteurs. Les collections sont marquées par le temps et les lec-

tures multiples. Malgré ces carences, les jeunes lectrices que nous interrogeons trouvent le service précieux. Elles nous expliquent qu'elles viennent souvent travailler en groupe dans la salle de lecture et qu'elles apprécient les animations : conférences, formations, ateliers d'écriture et olympiades littéraires.

Pour Christian Kintga, directeur de la Lecture publique, il faudrait un Celpac dans chacune des 352 communes du Burkina Faso. Le rapprochement des trois réseaux est un objectif du ministère. Il permettra de normaliser les manières de travailler en adoptant une réglementation commune. Idéalement, la dotation de 500.000 francs devra être généralisée à tous les opérateurs de ce réseau. Pour les acteurs de la Lecture publique, cela ne semble pas impossible car les politiques de décentralisation promues par le gouvernement favorisent cette évolution. Il faut aussi noter que l'appartenance à un réseau unique ouvrira la porte à la mise en place d'une politique documentaire partagée, à l'organisation de prêts interbibliothèques et à une exploitation plus large des partenariats noués par le ministère (par exemple avec l'Ambassade de France). On pourra aussi envisager une formation commune. Christian Kintga est persuadé qu'il y a actuellement une fenêtre d'opportunité pour réussir cette mutation, car deux textes majeurs viennent d'être adoptés : la Stratégie

## TROIS RÉSEAUX DISTINCTS

Le réseau des bibliothèques de droit public se compose de 34 Centres de lecture publique et d'animation culturelle (Celpac) et emploie 120 animateurs et bibliothécaires. Le Celpac est organisé à l'initiative de l'État mais a un comité de gestion géré sous l'autorité du maire. Les bibliothécaires sont des enseignants détachés, payés par l'État mais désignés par la mairie. L'appui technique, en ce compris la formation, est pris en charge par le ministère. Celui-ci aide aussi les collectivités locales dans la gestion des



Tout le monde participe à l'ouverture des caisses de livres envoyées par la coopération française

- nationale de développement du Livre et la Loi d'orientation de la filière du Livre et de la Lecture publique.

### DES COLLABORATIONS TIMIDES

D'un gabarit nettement plus imposant, la médiathèque municipale a ouvert ses portes en 2011 à l'initiative de la commune. Elle compte deux bibliothécaires. Les enfants paient 1.000 francs par an, les adultes 1.500. La bibliothèque est ouverte jusqu'à 6 h du soir, ce qui a été difficile à mettre en œuvre en raison du règlement de la fonction publique. La collection compte 8.000 ouvrages dont 5.000 pour les enfants. Au-delà du prêt, l'activité comprend des animations, notamment dans les écoles des 19 arrondissements de Ouagadougou. À partir de 2020, la bibliothèque espère visiter 100 écoles par an (contre 40 aujourd'hui).

La médiathèque municipale mène, en collaboration avec des bibliothèques de droit privé, un projet d'intervention dans les quartiers, en bonne intelligence avec les chefs coutumiers. Son directeur, Edgar Kabouré, est enthousiaste à l'idée d'un réseau unique. Il ex-

plique que les principales bibliothèques associatives et la médiathèque utilisent le logiciel PMB. Un catalogue collectif est envisageable même s'il faut souligner que la majorité des bibliothèques ne sont pas informatisées.

### UNE BIBLIOTHÈQUE ANCRÉE DANS SON QUARTIER

L'ICCV (Initiative communautaire pour changer la vie) est une structure de type associatif qui s'implique dans les questions sociales, économiques, éducatives et culturelles. Elle gère la bibliothèque Gabriel Naculma, dont le projet est très ambitieux. Installée dans un quartier populaire de Ouagadougou, elle est tournée vers le développement des pratiques de lecture. L'équipe propose des animations comme des ateliers d'écriture pour les enfants qui réalisent des livres au départ des contes qu'ils ont recueillis auprès de leurs parents. Ce dispositif permet d'associer toute la famille autour de la transmission d'un patrimoine culturel commun. Les lecteurs sont aussi impliqués dans la politique documentaire. De manière générale, le

projet apparaît comme très participatif et co-construit avec les habitants.

Il faut encore noter l'initiative « Classes lecture » qui consiste à envoyer des animatrices dans les écoles mais aussi dans les familles pour lire des histoires aux enfants. On part de l'oralité pour aboutir à l'écrit. L'ICCV intervient dans 30 écoles. Les partenariats sont nombreux et encadrés par des conventions. L'abonnement, qui est de 100 francs par an, donne accès au prêt et au club de lecture. Le nombre de lecteurs s'élève à 4.000, sans compter les enfants touchés uniquement par les animations. La bibliothèque dispose de 5.000 livres et d'un espace public numérique et la salle de lecture est ouverte 24 h sur 24. Les bibliothécaires se déplacent pour des animations ou avec la bibliomoto, une bibliothèque itinérante construite sur un châssis de tricycle à moteur. L'équipe se compose de cinq personnes. L'ICCV construit une nouvelle bibliothèque à Kubri, banlieue de Ouagadougou.

L'opérateur collabore déjà avec la médiathèque et se dit ouvert à l'idée d'un réseau commun. « Pour nous, ce serait une grande bénédiction », déclare Simon Nacoulma, le président.





La bibliomoto de la bibliothèque Kiougou Gabriel Naculma.



La salle de lecture est située sur le toit et accessible 24h sur 24h, Bibliothèque du V<sup>e</sup> arrondissement.

## VISITE DU CELPAC DE ZINIARÉ

Le Celpac de Ziniaré, à une quarantaine de kilomètres de la capitale, est celui qui dispose du plus grand nombre d'animateurs au Burkina Faso. Ils sont six, placés sous la responsabilité de Madame Diallo. L'inscription et le prêt sont gratuits. La bibliothèque dispose de 1.592 livres et compte 941 abonnés. Elle est spécialisée dans la lecture pour les jeunes enfants et touche les adultes par des animations et surtout par le prêt de jeux de société. Les animateurs sont des détachés de l'enseignement, le ministère de la Culture prend en charge les achats de livres, la commune met le bâtiment à disposition et aide de manière sporadique, notamment en offrant des documents. La politique de collection est entre les mains des bibliothécaires qui tentent, tant bien que mal, de réunir les romans inscrits au programme des écoles.

Une bibliothèque provinciale est installée à quelques centaines de mètres. Les deux équipes organisent des rencontres professionnelles. La politique documentaire n'est pas concertée parce que la bibliothèque provinciale reçoit tous ses ouvrages d'ONG et ne maîtrise pas ses acquisitions.

Parmi les animations, il faut noter de nombreux concours, lectures, dissertations, déclamations, jeux (quizz), etc. En fin de saison, on organise une grande soirée de remise des prix. Des



Deux jeunes lectrices, Bibliothèque du V<sup>e</sup> arrondissement de Ouagadougou.

auteurs viennent présenter leurs livres. Comme dans toutes les bibliothèques que nous avons visitées, la qualité des livres du libre accès pose problème. La plupart ont été lus et relus et sont à la limite de tomber en poussière. De plus, l'inflation administrative semble disproportionnée par rapport aux enjeux (il faut un marché public pour une animation à 15.000 CFA – 23 euros). Quant au soutien de la commune, il est parfois erratique parce qu'il n'y a pas d'article budgétaire pour le Celpac et qu'il n'est pas considéré pas comme un service municipal à part entière. La bibliothèque dispose d'une cinquantaine de liseuses offertes par la coopération française. Le logiciel Ubuntu est installé mais il est interdit de les prêter

par la convention signée avec les donateurs. Madame Diallo indique qu'elle est souvent contactée par des communes qui aimeraient disposer d'un Celpac et demandent de l'aide pour le cahier des charges. Christian Kintga répète que « Si demain nous avons 300 Celpac, l'argent sera disponible parce que le dispositif est protégé par des accords interministériels. Le développement du livre et de la lecture est un objectif de la stratégie nationale. »

## POUR CONCLURE

Malgré un manque de moyens criant et des difficultés administratives importantes, les bibliothécaires du Burkina parviennent à mener des actions dont la pertinence et la modernité sont indéniables. Le gouvernement, en faisant du développement de la lecture une de ses priorités, reconnaît la qualité de ce travail. Il faut cependant nuancer ce constat ; le nombre de bibliothèques reste extrêmement insuffisant ; il y a tout au plus une bibliothèque pour 75.000 jeunes de moins de 14 ans et de nombreuses régions en sont presque complètement dépourvues. L'enjeu est de taille à l'heure où des jeunes sont séduits par l'obscurantisme. Comme tous les pays, le Burkina Faso a besoin de former des citoyens responsables, actifs, critiques et solidaires et les bibliothèques sont en première ligne dans ce chantier. ●



Bibliothèque de Marvila, le quartier

# CULTURES ALTERNATIVES LISBOÈTES

PAR CATHERINE CALLICO

journaliste

Toutes les photos : © C. Callico

Pendant longtemps, les quartiers situés à l'est du centre historique de Lisbonne, étaient peu recommandés par les guides touristiques.

Pourtant, ce paysage urbain et postindustriel peuplé de tours de logements sociaux s'offre doucement une image plus attrayante, sous l'impulsion d'initiatives culturelles plus ou moins récentes, telles que la Bibliothèque de Marvila et le Centre culturel Fábrica Braço de Prata.



Bibliothèque de Marvila.



Bibliothèque de Marvila, Salle Ados.

## LA BIBLIOTECA DE MARVILA

Dans la foulée de l'événement « Lisbonne 2017, capitale ibéro-américaine de la culture », des graffeurs de renom issus des deux continents ont ainsi été invités à illustrer les façades des blocs d'habitations de Marvila. En outre, la plupart des usines de cette zone périphérique jadis industrielle ayant fermé ces dernières années, les friches sont aujourd'hui réhabilitées une à une dans des projets culturels et/ou immobiliers. Mais l'une des clés de voûte de ce changement amorcé du quartier reste la nouvelle Bibliothèque de Marvila, aménagée à l'endroit d'une ancienne usine d'huile d'olive et devenue depuis son ouverture en novembre 2016 un levier d'inclusion sociale dans ce quartier lisboète où le niveau d'alphabétisation très bas côtoie un taux de non-emploi maximal. L'initiative s'inscrit dans le « Programme de bibliothèque XXI » (*Programa Estratégico Biblioteca XXI*) de la municipalité, axé sur les services communautaires et visant à doubler le nombre de bibliothèques de Lisbonne d'ici 2024.

L'une des missions prioritaires de la nouvelle bibliothèque est l'accueil et l'éducation permanente des jeunes, pour la plupart en décrochage scolaire. La bibliothèque collabore également avec des écoles du coin sur certains

projets. Quelque 13.000 ouvrages y sont consultables, notamment consacrés à l'art urbain et à la culture hip-hop.

Outre une visée formative, le lieu contribue de multiples manières à pallier l'inconfort matériel, voire psychologique, que les jeunes peuvent rencontrer au sein de l'habitat familial. Ici, ils sont accueillis dans un cadre agréable, propice à la concentration et à la détente. Derrière une façade sobre, l'intérieur du bâtiment a fait l'objet d'un projet architectural d'ampleur sur 2.600 mètres carrés, mené par l'illustre architecte Raul Hestnes Ferreira. Celui-ci, décédé en 2018, est le fils de l'écrivain José Gomes Ferreira, en hommage auquel une pièce de la bibliothèque est dédiée, avec son propre bureau et des chaises conçues par son ami Keil do Amaral, autre architecte de renom.

Sur deux étages, le lieu accueille principalement deux espaces de lecture avec tables et ordinateurs pour travailler, trois salles pour les enfants réparties selon la tranche d'âge, un auditorium utilisé pour des ateliers (danse, théâtre...) ou des séances de cinéma et notamment lors du Festival Ar, axé sur le nouveau cinéma argentin. De même qu'un atelier d'artisanat et un espace cuisine, où il est possible de prendre un café ou de participer à des ateliers thématiques, comme « préparer des repas sains sans dépenser beaucoup d'argent ». Des formations en informa-

tique sont également proposées.

Le rez-de-chaussée accueille notamment une vaste zone dédiée aux moins de 12 ans, avec ordinateurs. Elle est délimitée par deux murs vitrés longitudinaux qui ouvrent d'un côté sur le reste de la bibliothèque et de l'autre sur un jardin collectif. L'étage est dédié à l'étude, aux devoirs scolaires et à tout ce qui a trait aux connaissances. « Au départ, les jeunes squattaient les ordinateurs durant des heures. On a un peu recadré leur emploi du temps : en marge de jeux vidéo, on leur propose d'autres activités comme des ateliers de théâtre ou de musique. On invite aussi des "video gamers" qui donnent des formations de fabrication de jeux vidéo et d'écriture de scénarios », précise un responsable de l'accueil.

Ce qui peut surprendre en entrant dans le hall d'accueil qui mène aux différents espaces, c'est la quiétude des lieux. Au fil du temps, une relation de respect et de confiance s'est tissée entre les responsables et les jeunes marginalisés, et des règles se sont imposées pour le bien-être de toutes et tous. « Nous avons des liens très forts avec les gens de la communauté locale, poursuit Matteo (prénom d'emprunt). Ces liens sont cultivés depuis le premier jour d'ouverture de la bibliothèque. Pendant longtemps, cette zone urbaine a été délaissée. La population s'est faite vieillissante et les

- ▶ jeunes, livrés à eux-mêmes, tombaient facilement dans la drogue et la délinquance. Mais la situation s'améliore. Et cette bibliothèque offre une autre réalité aux gens d'ici, un espace de rencontre et de sociabilité. Il n'y avait aucun lieu culturel dans ce quartier. De plus, les parents sont rassurés de savoir que leurs enfants passent la plupart de leur temps ici, au lieu de traîner en rue. On leur apprend aussi certaines règles d'éducation et du vivre ensemble, cela reste essentiel. »

Parmi les habitués, les membres de la communauté tsigane. « Ils vivent dans des logements transformés en ghettos, car au départ les autorités ont choisi de les laisser entre eux au lieu de favoriser une mixité sociale. Du coup, ils sont heureux de pouvoir venir échanger avec d'autres personnes à la bibliothèque. » Un autre public fréquente assidûment le lieu : des chercheurs et étudiants universitaires, qui centrent leur travail sur l'histoire du quartier. Expats ou locaux qui, pour mener à bien leur mission, se sont installés dans les environs, de l'autre côté de la colline, là où vivent les classes moyennes.

Derrière ce projet bibliothécaire hors du commun, son directeur passionné Paulo José Silva, qui a délaissé son emploi d'anthropologue spécialisé dans le crime pour se donner à temps plein et au-delà dans sa nouvelle fonction. Afin d'ancrer davantage la bibliothèque au sein de la communauté locale, il lui est apparu impératif d'y organiser également des projets annuels fixes. Ainsi, tous les deux ans, la bibliothèque héberge l'événement « Os dias de Marvila », à la programmation pluridisciplinaire (théâtre, performance, concerts, expositions, conférences, visites guidées) : « Pendant dix jours, nous engageons des artistes professionnels dans une approche participative envers les gens de Marvila. C'est aussi l'occasion pour les occupants des différentes communautés de se rencontrer et de casser les stéréotypes », souligne-t-il. Une autre initiative vise les « Bibliogamers ». Pendant quelques jours, des jeunes et des professionnels s'investissent dans des ateliers vidéo,



Fabrica Braço do Prata

et développent des jeux sur le thème de Marvila, interviewent d'autres habitants, dorment à la bibliothèque... Ou encore, des bals ont lieu régulièrement, menés par des chorégraphes. « Les bals sont une tradition dans ce quartier. Dans ce cadre-ci, nous proposons une approche plus contemporaine. »

Le directeur souligne par ailleurs l'importance d'établir des liens et synergies avec le reste de la ville et des institutions culturelles de premier plan, comme la Fondation Gulbenkian, où des artistes de Marvila se produisent et inversement. « On essaie de comprendre ce qu'il est possible de faire pour favoriser l'ouverture. Entre autres, une programmation ambitieuse qui stimule les publics à se déplacer. »

Par ailleurs, la Biblioteca de Marvila est aujourd'hui la plus grande de la capitale portugaise. « Jusqu'ici, on trouve surtout à Lisbonne des bibliothèques de taille réduite qui proposent des ouvrages traitant de sujets actuels. Marvila est la première de ce type », poursuit Paulo José Silva. La seconde référence du genre est la Biblioteca Palácio Galveias (cf. encadré), sur les seize bibliothèques qui constituent le réseau de bibliothèques de la mairie de Lisbonne.

## LA FÁBRICA BRAÇO DE PRATA

Au nord de Marvila, le quartier contigu de Braço de Prata accueille un autre projet unique en son genre, très dynamique et fréquenté : le Centre culturel Fabrica Braço de Prata. Il a trouvé place dans une ancienne fabrique d'armes, sous l'impulsion de Nuno Nabais, auteur et professeur de philosophie à l'Université de Lisbonne. « À un moment de mon parcours, je me suis rendu compte que faire de la philosophie dans un contexte de cours était un peu triste. L'usine était délaissée depuis 1995 et en passant devant douze ans plus tard, j'ai eu envie de faire quelque chose de ce bâtiment, parallèlement à des actions qui expriment des positions philosophiques. Il s'agissait de sauver le bâtiment et la philosophie », relate-t-il avec une pointe d'humour.

Nuno Nabais réunit alors une cinquantaine d'étudiants et, tous ensemble, bénévolement, ils s'attellent à la rénovation du lieu et à sa transformation. Ils en font un endroit tout simplement incroyable. On y pénètre via une vaste terrasse entourée de verdure. L'espace de l'ex-usine est constitué d'une vingtaine de pièces : salles de concert, de cinéma, galeries d'art,

salles de cours, cabinets de curiosités, atelier d'arts plastiques, magasin de vêtements de seconde main, librairie, bar.

En juin 2007, le nouveau centre culturel ouvre dans un but d'utilité publique, et sans autorisation préalable. Avec une programmation diversifiée – formations, concerts, expositions, projections, colloques... – et notamment, en son sein, une école pour jeunes « qui ne suivent pas l'enseignement traditionnel », ainsi qu'une école de musique fréquentée par 80 étudiants. « C'était un très vieux projet. Les nombreuses salles de concert que nous avons sont investies par les meilleurs musiciens de la ville et sont toutes équipées de matériel sonore et lumineux performant, certaines avec des pianos de concert. »

Et de relever : « Je pense que la concrétisation de ce type de projets éducatifs n'est possible qu'au Portugal, où la loi permet aux parents de niveau universitaire d'être responsables de l'enseignement de leurs enfants par voie contractuelle et à condition que ceux-ci se présentent aux examens officiels tous les quatre ans. »

Entre-temps, la mairie est devenue propriétaire des lieux (auparavant gérés par une société privée), mais Nuno Nabais refuse de payer le loyer, argumentant : « Je défends l'économie du commun, qui propose de remplacer la logique de la propriété par la politique de l'utilité du plus grand nombre. »

Appelé régulièrement devant les juges, il obtient pourtant gain de cause : « Mon salaire de professeur soutient le projet et je suis en règle au niveau fiscal. Mon statut m'aide à bénéficier de la clémence des juges et implicitement, je sais qu'ils approuvent le projet. »

Aujourd'hui, bien que non subventionnée, la Fábrica Braço de Prata est devenue un lieu culturel majeur de la ville et une référence pour les acteurs du secteur, au-delà des frontières. Les projets y foisonnent et, en juin 2020, en collaboration avec le nouveau centre de recherche The Institute of Speculative and Critical Inquiry, y sera lancée une Université d'été annuelle, d'une durée de dix jours, dans



Fábrica Braço de Prata



Fábrica Braço de Prata

les domaines des sciences humaines et des sciences sociales. Le mentor des lieux se révèle très enthousiaste : « En collaboration avec des intellectuels éminents et émergents du monde entier, cette initiative fournira à des étudiants diplômés et de premier cycle, à des chercheurs postdoctoraux, des artistes et d'autres une plate-forme

accessible pour s'engager dans des discussions intellectuelles et critiques sur des sujets tels que la théorie queer et la pensée transgenre, et cosmopolitiques, dans un format intensif *in situ*. Le programme inaugural de ce cours d'été "Shared Land" fait référence au thème des frontières et de l'extérieur de la pensée domestiquée. »

► **La Biblioteca Galveias, dans un palais rénové**

Implantée dans un ancien palais somptueux au centre de Lisbonne, la Biblioteca Galveias a été rénovée et rouverte au public en 2017. La bibliothèque Galveias est la plus fournie de la ville, avec environ 120.000 ouvrages disponibles, que le public peut commander via deux bureaux de services et une machine automatique. Ici encore, le plaisir de la lecture et du savoir s'associe à la beauté des lieux. Le palais des Galveias a été bâti à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, en tant que maison de campagne de la famille Távora. À l'époque, son architecture en forme de U qui s'ouvre sur le jardin était très innovante. À l'intérieur, les boiseries et *azulejos* d'origine (carreaux de faïence décorés) ont été préservés.

Dans cette bibliothèque en majorité fréquentée par des centaines d'étudiants, les salles ont ainsi été adaptées pour l'étude (avec de nouvelles prises de courant et le wifi gratuit) et une accessibilité tardive : le lieu peut rester ouvert jusqu'à minuit en période d'examens. Le nombre de salles de lecture, accru, se répartit désormais au rez-de-chaussée et au premier étage. Le lieu dispose encore d'espaces polyvalents, ouverts pour des formations, des conférences, des séances de cinéma, de théâtre, des cours de yoga...

L'endroit bénéficie également d'une terrasse et d'un jardin avec kiosque-café, où des événements sont programmés durant les beaux jours. Un espace spécifique pour les enfants y a été aménagé, avec un coin lecture et un atelier pour des activités manuelles vertes. ●



Biblioteca Palacio Galveias

**INFOS :**

<http://blx.cm-lisboa.pt/>  
<https://www.facebook.com/pages/Biblioteca-De-Marvila>  
<https://www.facebook.com/fabricabracodeprata/>  
<https://www.bracodeprata.com/>  
[www.facebook.com/pages/Biblioteca-Municipal-Central-Palacio-Galveias](https://www.facebook.com/pages/Biblioteca-Municipal-Central-Palacio-Galveias)

# SÉBASTIEN BUCKINX, BIBLIOTHÉCAIRE-GESTIONNAIRE DE SIGB

PAR OLIVIER BRÜLL

Service de la Lecture publique, Service général de l'Action territoriale

Indispensable au sein d'un réseau de bibliothèques, le gestionnaire de SIGB (Service intégré de gestion de bibliothèque) assure le bon fonctionnement du logiciel de gestion documentaire, au bénéfice des bibliothèques partenaires.

À la bibliothèque centrale de la Province de Liège, plus de 40 réseaux de bibliothèques ont intégré le catalogue provincial. Sébastien Buckinx veille, avec l'aide de ses deux collègues de la cellule OSEMA, à l'administration et au développement continu du catalogue provincial et du logiciel Aleph.

## BIBLIOTHÉCAIRE AVANT TOUT

Enfant des années 1980, Sébastien Buckinx fait partie de cette génération qui a vu les ordinateurs personnels se démocratiser et s'installer peu à peu dans les foyers. Passionné et autodidacte, il apprend par lui-même les bases de la programmation et de la création de sites web. Toutefois, plus intéressé par la lecture que par l'informatique, il choisit à la sortie des secondaires d'entamer un graduat en bibliothéconomie. Après une licence en philosophie à l'Université de Liège, il est rapidement engagé par la Province de Liège pour intégrer la cellule OSEMA (organisation, support et maintenance du logiciel de gestion de bibliothèque Aleph) de la bibliothèque centrale. Son travail à la Province lui permet dès lors de concilier ses intérêts pour les domaines de la lecture et de l'informatique.

Sébastien reconnaît par ailleurs que sa formation en philosophie l'aide à créer des liens avec l'informatique, notam-

ment dans l'approche similaire (manière de penser, schématiser et résoudre un problème). De par sa fonction, il ne semble *a priori* pas trop confronté aux difficultés typiques rencontrées par les bibliothécaires, mais sa formation et ses contacts réguliers avec le secteur maintiennent un lien fort avec un métier qu'il aime et qu'il défend. Bibliothécaire lui-même, cette connexion avec le métier lui permet d'appréhender au mieux les problématiques de terrain.

## LE QUOTIDIEN DU GESTIONNAIRE DE SIGB

Son quotidien s'articule autour de quatre grandes tâches : le helpdesk, les développements spécifiques, la gestion du catalogue et l'intégration des nouveaux partenaires dans Aleph. Étant donné la taille du réseau des bibliothèques de la Province, l'équipe OSEMA se doit d'être polyvalente à tous les niveaux pour que chacun

puisse résoudre la majorité des problèmes rencontrés.

Le travail varié nécessite une précision d'horloger dans la gestion de la charge du système. À l'origine, Aleph comptait trois réseaux. Aujourd'hui, le système ayant été renforcé d'une quarantaine de réseaux supplémentaires, cette gestion de la charge doit être considérée avec la plus grande attention. Plus celle-ci est élevée, plus les interventions sur la base de données seront longues et délicates. Il est par moments rendu impossible de lancer un redémarrage du système ou d'effectuer une intervention conséquente. L'équipe évite donc de lancer certaines requêtes pendant les heures d'ouverture des bibliothèques et les tâches sont à présent partitionnées au regard de cette problématique. Le système, victime de son succès, atteint peu à peu ses limites. La Province a donc pris la décision de lancer un nouveau marché public pour définir le futur successeur d'Aleph, qui devrait être mis en place à partir de janvier 2021. ▶

## UN NOUVEAU LOGICIEL

Au-delà de la nécessité de faire évoluer techniquement un système en phase de saturation, Sébastien explique la réflexion initiée également par le besoin de simplifier les actions pour le lecteur autour d'une interface unique. Ce nouveau logiciel présente, selon lui, l'opportunité de créer des liens avec les différents outils numériques développés par la Fédération Wallonie-Bruxelles, dans le cadre d'une réflexion globale plus cohérente à laquelle semblent adhérer les différents acteurs du secteur. En effet, la tendance actuelle encourage une diminution des points d'entrée pour les lecteurs ainsi qu'une meilleure interconnectivité des outils informatiques de manière à éviter la duplication du travail.

Le logiciel devra idéalement répondre à de nombreuses demandes, dont une meilleure gestion des différents réseaux de bibliothèques, du bibliobus de la Province, du prêt interbibliothèques et enfin de l'hébergement du catalogue. Il devra en outre permettre de gérer efficacement le déménagement de toutes les collections sur le site du futur Pôle culturel de Bavière, où sera prochainement créée une nouvelle bibliothèque pensée différemment que celle des Chiroux actuelle, au travers d'une départementalisation des ressources plutôt qu'un classique classement CDU (Classification décimale universelle). L'enjeu autour du choix du nouveau SIGB est donc capital et aura une influence sur le fonctionnement des bibliothèques de toute la province de Liège pendant huit ans.

## UN MÉTIER EN ÉVOLUTION

Sans aucun doute, nous nous trouvons au cœur d'un des plus grands tournants du métier. Le développement de l'intelligence artificielle a pu faire craindre une disparition pure et simple des bibliothécaires et leur remplacement progressif par des robots. À l'heure actuelle, ce sont des machines qui gèrent l'essentiel du processus de prêt. Aux Chiroux, le lecteur peut



Sébastien Buckinx © Olivier Brüll

déjà faire beaucoup lui-même grâce à la technologie de lecture sans contact des données RFID, et via l'utilisation d'automates de prêt et de retour installés au sein de la bibliothèque. Lorsque certains articles alarmistes annoncent la fin du métier de bibliothécaire, c'est donc en référence au métier comme on le pratiquait il y a encore dix ou vingt ans. Cet aspect du métier peut en effet être remplacé par une machine, mais pas l'aspect médiation. La médiation culturelle ne pourra pas être informatisée et Sébastien l'assure : c'est tant mieux !

Rester derrière son comptoir en attendant le lecteur, voilà une vision du métier bel et bien périmée. Le bibliothécaire doit également évoluer dans le sens vers lequel les pratiques de lecture évoluent. Le nouvel enjeu : aller chercher le public, l'attirer à la bibliothèque par le biais d'animations et l'organisation d'activités. Mais la transition numérique requiert un accompagnement aussi bien des bibliothécaires que du public. Il y a environ 70.000 usagers annuels actifs du réseau des bibliothèques en Province de Liège, donc potentiellement le même nombre d'utilisateurs des outils numériques développés par

la FWB comme Lirtuel, Samarcande ou Periodic.

Il y a par conséquent un gros travail de mise en avant et de promotion des services proposés par les bibliothèques à mettre en place dans les prochaines années pour accompagner cette évolution. D'autre part, il faut initier une réflexion sur l'accessibilité du service au plus grand nombre et sur la manière dont on peut offrir une meilleure visibilité à tous ces services, notamment numériques, développés par et pour les bibliothèques.

## L'AVENIR

Dans l'optique où les logiciels de bibliothèques deviennent de plus en plus simples d'utilisation, de plus en plus ergonomiques, Sébastien se demande dans quelle mesure des profils purement techniques ou des équipes de gestion et de support logiciel seront encore utiles à l'avenir. Prochainement, un nouveau SIGB plus adapté à la réalité actuelle du réseau des bibliothèques en Province de Liège permettra à l'équipe OSEMA de mieux s'investir dans l'accompagnement des bibliothèques. Après la mise en route du nouveau logiciel, il faudra repenser le travail tant au niveau de la communication sur l'outil qu'au niveau de la médiation numérique.

Sébastien, qui apprécie particulièrement le support aux bibliothécaires, se réjouit des perspectives à venir. Il aime « l'action » et ce nouveau logiciel est l'opportunité d'un plus grand rapprochement avec le terrain. Le métier change, même pour les informaticiens en bibliothèque. Dans un secteur en pleine transition, personne ne peut prédire avec certitude comment vont évoluer les besoins dans les prochaines années. Une chose est sûre, il faudra toujours réarchitecturer les données de manière pertinente pour simplifier la vie des lecteurs et des bibliothécaires. ●



# CYBERCITOYENNETÉ ET CYBERMIGRATION

PAR CATHERINE DE POORTERE  
PointCulture

« Pour un numérique humain et critique » est un cycle de conférences, d'ateliers et de formations coordonné par PointCulture et préparé avec Culture & Démocratie, le Gsara, le CESEP, La Concertation/Action culturelle bruxelloise, Action Médias Jeunes, Revue Nouvelle, PAC, Centre Librex, Cfs.EP, Fondation Travail-Université et la Maison du livre. La cinquième édition s'intitule « Le milieu numérique est-il démocratique ? » Dans ce cadre, la séance de janvier se penchait sur « Migration et numérique ». À cette occasion, on a posé trois questions à Mihaela Nedelcu, professeure titulaire et chercheuse à l'institut de sociologie de Neuchâtel.

**PointCulture : Vous avez choisi de vous intéresser à l'étude des mouvements migratoires mis en relation avec les usages des technologies de l'information et de la communication (TIC). Ce champ couvre un vaste terrain de recherches au carrefour de diverses disciplines : géographie, anthropologie, science de l'information et de la communication, et bien entendu, sociologie. Vous situant dans cette dernière catégorie de chercheurs, quelle méthode avez-vous mise au point pour appuyer votre travail d'enquête ?**

Mihaela Nedelcu : J'ai commencé mes premières recherches sur l'impact des TIC sur les processus migratoires à la fin des années 1990, à l'ère du web 1.0. Les premières interfaces du web 2.0 venaient seulement d'apparaître. Dans ce contexte, ma première étude qui a fait ensuite l'objet du livre *Le migrant online* (2009) innovait méthodologiquement en réalisant, entre autres, une netnographie des forums de discussion des informaticiens roumains installés au Canada. Ces forums et le site web

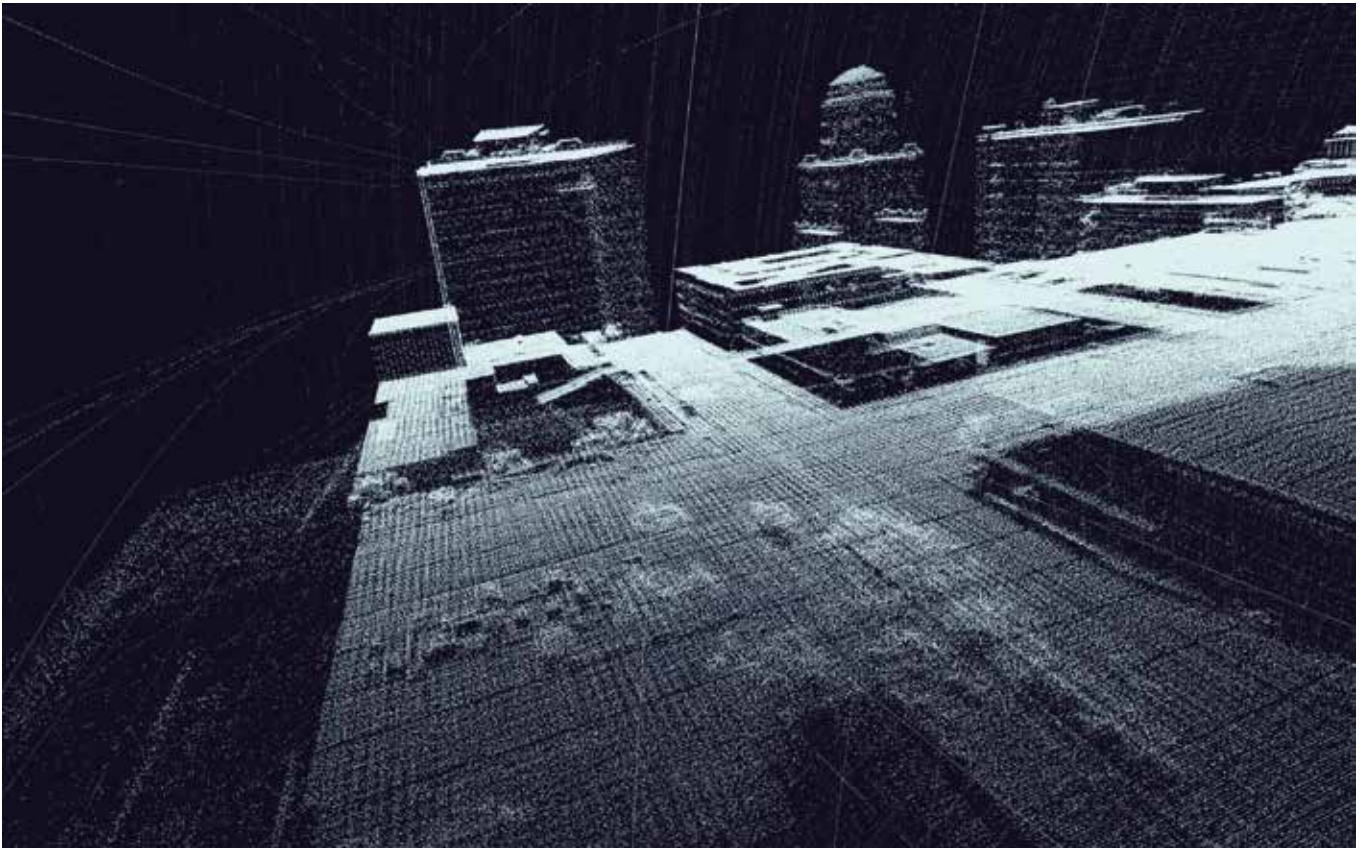
qui les hébergeait étaient à l'origine d'un nouveau modèle migratoire au début des années 2000, devenant une ressource migratoire d'un type nouveau. Par ailleurs, des informaticiens migrants ont assumé un rôle pionnier d'entrepreneurs sociaux transnationaux, étant à l'origine d'importants réseaux migratoires, mais aussi de différentes initiatives communautaires. Depuis, ce modèle s'est banalisé, non seulement de par le développement très rapide et la diversification des outils du web collaboratif, mais aussi grâce à la démocratisation de l'accès aux TIC à large échelle.

**PC : Concernant les populations de migrants, quelles idées fausses de telles analyses permettent-elles de déjouer ?**

MN : Le « migrant online » représente pour moi le personnage central de la modernité réflexive, quintessence des mutations sociales à la croisée des chemins de « l'homo mobilis » et de « l'homo numericus ». Il est l'idéal-type, dans le sens wébérien du terme, de l'acteur

social d'un monde en voie de cosmopolitisation, qui sait tirer profit de ses mobilités et des possibilités offertes par les TIC pour vivre en prise avec des univers sociaux multiples et interconnectés.

Les TIC permettent aux individus de multiplier leurs ancrages, de s'approprier des valeurs cosmopolites, de développer des biographies déterritorialisées et d'agir à distance en temps réel. C'était le cas de nombre d'informaticiens roumains établis à Toronto que j'ai interviewés et qui avaient développé une vraie capacité à se projeter dans la société d'accueil et à s'approprier ses codes culturels bien avant d'émigrer, mais aussi de s'ancrer dans une culture de la mobilité nourrie par des référentiels socioculturels pluriels. D'autre part, les TIC préservent aussi les racines identitaires des migrants. Ceux-ci peuvent défendre des valeurs particularistes et continuer à s'identifier à une culture d'origine, tout en habitant le monde. Autrefois, on craignait que maintenir des liens dans son pays d'origine empêcherait une intégration réussie dans le pays d'accueil. Aujourd'hui, ►



Ice screenshot ©

- à l'ère de la révolution digitale, intégration et transnationalisme sont deux processus qui se nourrissent l'un de l'autre. Cette réalité invite à interroger la notion d'intégration au regard des pratiques actuelles des migrants, tout en soulignant les limites des systèmes actuels de gestion politique des flux migratoires.

Aussi, les TIC ont généré de nouveaux régimes de co-présence dans lesquels le face-à-face, sans qu'il perde son importance primordiale dans la (re)production des relations sociales, est substitué par des environnements « polymédia » (Madianou et Miller, 2012) qui rendent possibles des pratiques transnationales routinières (Nedelcu et Wyss, 2015). Cela a, par exemple, profondément transformé la réalité des familles transnationales qui peuvent continuer à « faire famille » sur une base quotidienne (Nedelcu et Wyss, 2016).

**PC : Avez-vous pu constater que le développement des TIC avait eu un**

**effet qualificatif sur le phénomène migratoire ? Par exemple, celui de mettre le fait de la migration à portée de certaines minorités ou tranches de populations (plus ou moins aisées, ou démunies, plus jeunes ou plus âgées, féminines ou masculines, etc.) qui auparavant ne se seraient pas senties concernées ?**

MN : Pour revenir à mes propres recherches sur les familles transnationales, les formes multiples de communication instantanées et quasi gratuites font une énorme différence par rapport à l'époque où la communication transnationale se limitait à l'échange de lettres, de cassettes audio et vidéo, ou aux appels téléphoniques internationaux, généralement très onéreux. Les parents des migrants, souvent étudiés par le prisme de la vulnérabilité, en tant que non-migrants subissant passivement les conséquences de la dispersion géographique de la famille, redeviennent acteurs dans la circulation des ressources, et en particulier du *care*, au

sein de la famille transnationale. Dans mes travaux, j'ai accordé une attention particulière aux grands-parents transnationaux et le rôle des TIC est central dans des processus de transmission intergénérationnelle et de socialisation transnationale dans lesquels ils sont intensément impliqués (Nedelcu, 2017).

Dans un autre registre, en dépit de fortes disparités d'accès aux TIC qui subsistent entre les régions du monde, ces pratiques ne sont pas l'apanage exclusif des élites migrantes. Si on regarde ce qui se passe aujourd'hui dans les camps des réfugiés, où les cartes SIM sont très convoitées pour notamment communiquer avec les membres de la famille dispersée, on se rend compte de l'importance cruciale que les TIC occupent pour ces populations en migration forcée. Aussi, la crise migratoire de 2015 a révélé la capacité des migrants en situation très précaire de s'emparer de ces outils pour agir en tant que « smart refugees » (Dekker et al., 2018). Toutefois, il ne faut pas ignorer qu'en

même temps la technologie – en particulier celle biométrique – sert aussi pour développer des « smart borders ». Elle est alors au centre des dispositifs de surveillance et de contrôle des migrations, si on pense à l'exemple de la base de données Eurodac sur lequel est fondé le système du Dublin de l'Union européenne.

**PC : Mihaela Nedelcu, à quelles réalités renvoie le concept de cybercitoyenneté que vous avez introduit dans le champ de ces études ?**

MN : De manière générale, Internet forme un espace de mobilisation des migrants, en créant des sphères publiques transnationales. Il génère un modèle participatif nouveau, dans lequel la localisation des individus et des ressources devient secondaire. Les migrants peuvent alors se mobiliser pour des causes tantôt nationales, tantôt locales ou globales.

Par exemple, des scientifiques roumains expatriés ont créé un projet diasporique en ligne. Une agora virtuelle (formée du site web [www.ad-astra.ro](http://www.ad-astra.ro) et d'un groupe de discussion sur Yahoo!) a permis la rencontre et l'échange entre des chercheurs du pays et de l'étranger. Elle a forgé une identité collective et a incité à une mobilisation conjointe autour d'un objectif commun : influencer les processus de réforme de la recherche. L'ancrage territorial, par la création d'une ONG en Roumanie, a renforcé la légitimité de cette e-diaspora scientifique dans l'arène publique. Le transfert d'expertise se concrétise ainsi par la symbiose des formes d'action et d'interaction (virtuelles et de face-à-face), réunissant des migrants et des non-migrants.

Il faut ajouter que la participation politique est une dimension importante du transnationalisme en ligne, notamment dans le contexte de la multiplication des régimes de double citoyenneté dans le monde. À l'ère du numérique, les migrants peuvent facilement s'informer des programmes électoraux des partis politiques et se mobiliser pour défendre leurs choix et exprimer leur vote. Par ailleurs, ils deviennent une cible pour les États d'origine qui

cherchent à capter leur loyauté et à élargir ainsi leur sphère d'influence à l'étranger.

La notion de cybercitoyenneté capte ce type d'engagement et de mobilisation, à distance et à travers les frontières, à l'aide des environnements numériques. Mais je défends l'idée qu'elle a une valeur heuristique plus large, car elle permet aussi d'expliquer de nouvelles formes d'action collective qui naissent au sein d'espaces virtuels et

qui utilisent une combinaison des tactiques de mobilisation, en ligne et hors ligne. Les exemples ne cessent de se multiplier ces dernières années, si on pense, entre autres, à des mouvements récents pour le climat (Extinction Rebellion, FridaysForFutur...) ou pour la justice sociale (#WelcomeRefugees, #MeeToo...), ainsi qu'à des plateformes telles que [www.avaz.org](http://www.avaz.org) ou [www.350.org](http://www.350.org) qui donnent à chacun et chacune une voix transnationale. ●

**Prochains rendez-vous de « Pour un numérique humain et critique » :**

- › Félix TRÉGUER, « Internet, du projet émancipateur à l'outil de contrôle social », le 17/03/2020
- › Pierre CASSOU-NOGUÈS, « Technofictions », le 31/03/2020
- › Clarisse HERRENSCHMIDT, « Le numérique, héritier des vieux savants ? », le 38/04/2020
- › Romain BADOUARD, « Les fake news menacent-elles le débat public ? », le 19/05/2020

Les conférences filmées sont disponibles sur la chaîne YouTube de PointCulture.

**Livres et articles cités :**

- › Mihaela NEDELUCU, *Le migrant online : nouveaux modèles migratoires à l'ère du numérique*, L'Harmattan, coll. « Questions sociologiques », 2009, 323 pages, 30 €
- › Rianne DEKKER *et al.*, « Smart Refugees: How Syrian Asylum Migrants Use Social Media Information in Migration Decision-Making », *Social Media + Society*, January-March 2018, pp. 1-11
- › Mirca MADIANOU et Don MILLER, *Migration and New Media. Transnational Families and Polymedia*, London, Routledge, 2012.
- › Mihaela NEDELUCU et Malika WYSS, « Doing family' through ICT-mediated ordinary co-presence routines : Transnational communication practices of Romanian migrants in Switzerland », *Global Networks*, 16 (2), 2016, pp.202-218
- › Mihaela NEDELUCU et Malika WYSS, « Liens transnationaux et régimes de coprésence à l'ère du numérique. Le cas des migrants roumains en Suisse », *Revue suisse de sociologie*, 41 (1), 2015, pp. 59-78.
- › Mihaela NEDELUCU, « Transnational grandparenting in the digital age: mediated co-presence and childcare in the case of Romanian migrants in Switzerland and Canada », *European Journal of Aging*, 14 (4), 2017, pp. 375-383.

# XAVIER AL CHARIF, PLASTICIEN-LIBRAIRE À REDU

PAR CATHERINE CALICO

journaliste

Toutes les photos : © Un œil puis l'autre

Sourire aux lèvres, le photographe et plasticien Xavier Al Charif se présente d'emblée comme « arabo-ardennais ». Depuis ses origines – de mère belge et de père syrien – aux Ateliers créatifs nomades qu'il donne dans la province du Luxembourg via son asbl Un œil et puis l'autre, il défend la mixité, l'ouverture, la citoyenneté. Entre autres valeurs humanistes, traitées au travers d'une approche protéiforme de l'image.



**Après vos études à l'École de recherche graphique (Erg) à Bruxelles, vous retournez en Ardenne il y a environ 20 ans, puis à Redu. Ce retour aux sources était essentiel pour vous ?**

J'ai eu envie de retrouver le lien avec la forêt, la nature et ce contact humain propre à la ruralité. J'ai besoin d'espaces verts et de m'y perdre. Les forces vives quittent l'Ardenne et c'est dommage. Bien sûr ici, l'accès à la culture est différent par rapport à d'autres villes comme Bruxelles. En Ardenne, il faut être à l'écoute de ce qui se passe là ou là, dans telle ville ou tel village. Mais il s'y passe pas mal de choses. L'offre culturelle en région rurale est loin d'être négligeable et de nombreuses initiatives privées et pratiques de l'art se développent. Ici, l'on connaît vite les gens et, en tant que photographe, cela m'ouvre plus de possibilités qu'à Bruxelles où il y en a pléthore. J'ai souhaité rester ici pour poursuivre ma vie professionnelle et pour le côté humain. À Redu, il y a 400 habitants et les gens se disent bonjour en rue.

**En tant qu'artiste plasticien, comment avez-vous débuté dans la région ?**

J'ai travaillé dans une boutique de photos à Libramont, puis à la Maison de la Pataphonie à Dinant. Dans le cadre d'un programme de Découverte du son, j'y donnais un atelier de lutherie sauvage : on détournait des objets du quotidien en instruments. C'était ouvert à tout public, l'idée étant que l'on est tous des musiciens. J'y ai appris à travailler avec différents groupes, et également pris plaisir à bosser avec des gens. Parallèlement, en tant que plasticien, j'ai toujours participé à de nombreuses expositions collectives en province de Luxembourg et ailleurs aussi parfois.



Xavier Al Charif

**Vous avez notamment mis sur pied des Ateliers créatifs nomades ?**

J'ai donné des ateliers créatifs à la Maison du tourisme de Redu et notamment un atelier de papier recyclé et de découverte de techniques d'impressions anciennes. Mais cela n'a pas été évident à mettre en place car il est difficile pour une classe ou un groupe de se déplacer, ce qui m'a donné l'envie d'aller plutôt vers les gens et, depuis une dizaine d'années, je propose les Ateliers créatifs nomades dans un contexte d'éducation permanente. Il s'agit d'un projet de sensibilisation à la vie, à travers l'image. Celle-ci est pour moi un moyen universel d'expression, un outil d'humanité, de réflexion, de rencontres, d'échanges... En tant que plasticien, je souhaite la mettre à la portée de tous, transmettre le plaisir de créer, voire de faire passer des idées de cette manière.

**Vous collaborez régulièrement avec les CPAS (centres publics d'action sociale), et par ce biais avec un public en décrochage ou en réinsertion sociale. Sur quels types de projets ?**

Pour le CPAS d'Havelange par exemple, j'étais en contact avec un groupe de médiation de dettes. L'idée était de monter une exposition de photos, avec pour ambition de casser l'image de gens perçus comme « assistés » car dépendants du CPAS. Or n'importe qui peut un jour se retrouver dans cette situation. Pour l'exposition, on a travaillé la mise en scène ensemble et la prise de vues

était également réalisée par eux ou par moi. Le but était d'avoir des images qui font sens et expriment quelque chose, voire de jouer sur l'image, caricaturée ou pas. Il s'agit d'amener les gens dans le monde de l'image, les amener à dire, à constater.

**Au centre culturel de Bastogne, vous travaillez avec des migrants en attente de décision de séjour, de quelle façon ?**

Dans le cadre du projet « Do it yourself ensemble » initié par le Centre culturel de Bastogne, on prépare également une exposition sur le thème « Ma place dans la société ». Là, on est en pleine réflexion. On se voit une journée toutes les deux semaines pour produire des images qui leur ressemblent. L'approche est créative et tend à décomplexer ce public dans son rapport à l'image. Ainsi, par le « light painting », on a établi un panel de mots auxquels ces personnes s'identifient. C'est à la fois très enrichissant et compliqué car elles parlent des langues différentes. Certaines viennent d'Albanie, d'autres du Maroc ou du Costa Rica... On se débrouille avec des gestes, un peu d'anglais, des traductions en ligne. Par la technique du collage, on a aussi réalisé un vol d'oiseau en origami. Le vol renvoie au déplacement, à la légèreté, la liberté. Sur chaque oiseau, les participants et participantes ont inscrit une phrase en lien avec leur expérience. L'ensemble est très coloré.

**La plupart de vos projets sont par ailleurs axés sur la mixité et l'altérité, notamment en collaboration avec le Miroir Vagabond ?**

Oui, des ateliers y sont organisés pour enfants et adultes, beaucoup sont centrés sur l'intégration. Ils ont par exemple mis sur pied une rencontre dans un centre de la Croix-Rouge, entre des Mena (mineurs étrangers non accompagnés) et des jeunes autochtones. J'étais là comme photographe. Au départ, par crainte de réticences, on n'a pas dit aux premiers qu'il s'agissait de jeunes migrants. En réalité, tout s'est très bien passé. La semaine était axée sur le sport, et après 2-3 jours, ils étaient devenus potes. Ce type d'initiative permet de faire prendre conscience



de leurs préjugés et de certaines réalités à de jeunes Belges. Quand un jeune Pakistanais raconte qu'il a traversé 8.000 bornes avec son baluchon pour fuir la situation désastreuse de son pays et qu'en Europe, où l'on défend les droits de l'homme, certains centres d'accueil s'apparentent à des prisons, ça les amène à réfléchir par rapport à leur perception de l'autre.

**Et à une forme de désobéissance sociale ?**

Cela rentre également dans l'éducation permanente. Étant apolitique, je mène aussi des ateliers de désobéissance : je propose un travail sur la désinformation et la fabrique d'informations. Une éducation aux médias, qui a pour but de réveiller l'esprit critique et de développer des réflexions sociétales. J'organise aussi des formations en collaboration avec les AMO (Aide en Milieu Ouvert) et, ici encore, la plupart des projets sont pérennisés par une exposition ou une publication, car le partage avec un public extérieur est un aspect essentiel. Dans la même idée, et toujours avec le Miroir Vagabond, un des thèmes de la formation Re-Sors avait pour but d'inciter les jeunes à aller à la recherche de leurs droits. À cette occasion, une affiche avec la phrase « Lâche pas tes droits » a été élaborée.

**En marge de ces actions participatives, vous reste-t-il du temps pour développer des projets personnels ?**

Je suis beaucoup sur le terrain, et ma vie de plasticien est régulièrement en pause. Parmi mes récents projets, « PressKe. La rue meurt » est constitué d'une série de photos autour de jouets mis en scène. Je travaille à partir de petits personnages, notamment tirés de maquettes de trains ou militaires que j'intègre dans des photos extraites de divers médias, comme les revues de Reporters sans frontières. Le fil rouge étant que plus le temps avance, moins les gens se « croisent » dans la rue ou ailleurs. Le constat d'une hypertrophie sociale qui nous pousse à croire à cet élan virtuel, à cette vie @sociale, à ce besoin de se connecter au monde mais sans plus vraiment le palper. Cette e-connexion nous met *de facto* face à la mondialisation et à la démultiplication de l'information et donc de l'informateur. Je le nomme l'informateur car il n'est pas forcément un journaliste à mes yeux, il est plutôt le passeur du press-Ke, ou mieux, de l'à peu pressKe... Il est au singulier mais est innombrable, il est autant l'informateur que l'informé qui s'informe mal, il est devant et derrière, il recoupe rarement. Et donc cette série met en lumière la facilité que l'on peut avoir à faire mentir une image ▶



- ou une information par un recadrage, par une intervention extérieure, par une décontextualisation. Aucune de ces images n'a subi de transformation informatique, elles sont toutes le fruit d'une prise de vue, sans artifice, juste un peu de malice.

#### Comment procédez-vous ?

Je pars d'images réalisées par de vrais photoreporters, ces personnes qui ont mis leurs cadrages au service de la presse et de l'histoire. Par exemple, sur une photo de pêcheurs cubains prise à l'aube, j'ai ajouté des petits soldats et le slogan « Refugees welcome », créant une nouvelle photo avec un sens décontextualisé par rapport à l'originale. L'idée est de porter, à mon niveau, un regard décalé sur cet esprit critique qui manque souvent dans les médias. J'ai aussi un projet personnel et permanent : « J'ai enfermé le monde dans ma chambre », qui s'apparente à un cabinet de curiosité qui me permet d'exprimer ce que me renvoie le monde.

#### Il y a quelques années, dans le cadre d'une analyse partagée du territoire, vous avez traqué la Gaume...

À la demande du Centre culturel de Rossignol-Tintigny, j'ai réalisé une carte postale virtuelle du territoire à partir d'interviews de la population locale et de l'objectif de mon appareil photo. L'idée était de proposer un regard « objectif » sur la Gaume, sur son

évolution, ses envies, ses attentes, l'offre culturelle... Bref, un regard croisé entre le plasticien que je suis, les Gaumais rencontrés et une région unique. Cette série a été exposée au Centre culturel de Rossignol. C'est une région très particulière, au sein de laquelle la Semois sépare certains villages très ruraux, de tradition locale, d'autres néo-ruraux peuplés de navetteurs qui font leurs courses dans les grands centres commerciaux des alentours.

#### Vous manipulez également l'image au travers de collages. Qu'est-ce qui vous occupe actuellement ?

Je travaille à temps plein pour mon asbl Un œil et puis l'autre, qui intègre également une boutique à Redu. Celle-ci me prend de plus en plus de temps et j'y ai une quantité incroyable de vieux romans et bandes dessinées à portée de main, ce qui m'amène à pratiquer de plus en plus l'art du collage. Mon dernier projet en cours s'intitule « Willyvanderwilly », en hommage à l'auteur de BD Willy Vandersteen. C'est un projet un peu surréaliste à la belge, venu par hasard. Lors de la Braderie de l'Art à Liège, je suis tombé sur quelques *Bob et Bobette* et une affiche du château de Chambord. À partir de cela, j'ai conçu une vingtaine de collages de différents formats. Aussi dernièrement, six bibliothèques de la Province de Namur ont lancé un concours de nouvelles sur le thème de l'esprit de



clocher. Ces histoires ont été publiées sous forme de recueil et, dans ce cadre, j'ai imaginé une quinzaine de collages.

#### Votre action s'inscrit donc pleinement dans la vie locale et plus récemment, à Redu, « village du livre » qui se redynamise ?

L'ambition est de continuer à faire vivre le village de Redu et de perpétuer ce souffle qui lui est propre. Ce village bénéficie encore d'une aura et plusieurs librairies y sont toujours actives, il y a aussi des artisans, un musée, de l'horeca, tout ce qu'il faut pour y attirer un public diversifié. De mon côté, je propose un petit espace librairie-crédation et organise une soirée par mois pour faire vivre le lieu autrement. D'autres choses vont s'y mettre en place : expos, ateliers, stages. Je participe également aux événements ponctuels comme l'ouverture de la saison à Pâques ou La Nuit du Livre en août. La commune avait ce petit local disponible et permet à l'asbl de le louer à un coût très raisonnable. De plus, cela offre une chouette visibilité à l'asbl. Les prix de la boutique restent très accessibles dans une visée d'accès à la culture pour tous. ●

#### INFOS :

<https://www.facebook.com/unoeiletpuislautre/>  
<https://www.facebook.com/ouvrezloeilbe/>

# BIEN MANGER ?

## PERMACULTURE, GRAINOTHÈQUE, ÉCOCONSOMMATION

PAR THOMAS CASAVECCHIA

journaliste au Soir

La culture ne passe pas que par les livres. Et cela, les bibliothèques et les centres culturels de Wallonie et de Bruxelles l'ont bien compris. Le citoyen de demain se doit d'être écoresponsable, de tendre vers l'autonomie alimentaire et d'être respectueux de la nature. Alors, autant se former dès à présent !

### « TABLONS SUR LE DURABLE » À JODOIGNE

À Jodoigne, tout a débuté en 2012. À l'époque, la bibliothèque communale s'était décidée à lancer un cycle de conférences avec un thème différent chaque année. « Le thème des premières conférences devait s'articuler autour de l'écoconsommation », se souvient Ingrid Chantraine, bibliothécaire responsable du réseau de Jodoigne-Incourt. « Nous avons alors contacté le Service Environnement de la ville et le GAL Culturalité en Hesbaye brabançonne pour nous lancer dans l'aventure, mais au fil des réunions préparatoires, nos partenaires et nous nous sommes dit qu'il serait peut-être plus pertinent de réaliser des ateliers sur ces thèmes. » Depuis, le centre propose une petite quinzaine d'ateliers chaque année sur des thèmes variés, mais toujours en lien avec la problématique de départ. Nom de l'initiative : « Tablons sur le durable ».

« Cela peut aller de la fabrication de produits d'entretiens ou de savons à la meilleure manière de planter puis de s'occuper d'arbres fruitiers ou encore de réaliser des repas entièrement

végétariens en passant par le désencombrement. De manière générale, nous essayons de proposer des ateliers qui correspondent à des préoccupations quotidiennes de nos usagers ou qui peuvent s'inscrire dans une volonté plus large de changer ses pratiques toujours dans une optique de développement durable. Dernièrement, nous avons mis sur pied un atelier pour les bébés zéro déchet. »

Les ateliers, bien qu'ouverts à tous, se destinent davantage aux adolescents et aux adultes et prennent place pour la plupart en semaine. Étant donné leur caractère « pratique », ils se limitent à une quinzaine de personnes par atelier. Le tout pour une somme modique entre trois et dix euros par atelier.

« On rencontre pas mal de succès et comme le public suit on essaie de varier les thématiques d'une année à l'autre », explique Ingrid Chantraine. « Deux fois par an, on se retrouve avec tous les partenaires pour mettre en place les ateliers de l'année suivante, mais aussi pour réfléchir à leur financement. Depuis 2016, nous avons par ailleurs



Grainothèque de Jodoigne ©

été rejoints par la section Brabant wallon de Nature & Progrès. »

En parallèle, la bibliothèque s'est équipée de plus de 400 ouvrages pour alimenter les envies d'approfondissement des lecteurs.

« Il y a une demande de plus en plus forte. Ces dernières années, on a remarqué que d'année en année, le public des ateliers est toujours plus conscientisé sur les thèmes de l'écoresponsabilité. Je pense que cela fait partie de nos missions d'accompagner ce public vers une consommation plus durable et plus écologiquement responsable. »

En outre, suite à une proposition de deux lecteurs et avec leur aide, la bibliothèque a mis sur pied une grainothèque en avril 2018 pour prêter des semences d'une année à l'autre. ▶



Visite d'enfants à la ferme pédagogique de la Posterie à Courcelles ©

### ► PLANTER LES GRAINES POUR DEMAIN À LIÈGE

Ce concept de grainothèque a décidé le vent en poupe. La bibliothèque Saint-Léonard de la ville de Liège s'est également lancée dans l'aventure du prêt de graines. Le principe est tout simple : les usagers de la bibliothèque choisissent un sac de graines à planter, cultivent le semis choisi dans leur potager. Une fois la récolte effectuée, les citoyens rapportent un sac de semences (idéalement plus qu'empruntées la première fois). Un partage de culture dans tous les sens du terme.

« C'est dans le cadre du projet "Aux livres, citoyens !" de 2018 du Centre d'Action Laïque que nous avons eu l'idée de mettre la grainothèque en place », explique Isabelle Janne, une des responsables du projet de la grainothèque des Coteaux. « Nous avons pris exemple sur la bibliothèque de Sprimont. Pour que le projet fasse sens dans les missions de la bibliothèque, il a fallu en faire un lieu de rencontre, un lieu d'échange, mais aussi un lieu de rassemblement. Ainsi, nous avons multiplié les partenariats, notamment avec

La Cité s'invente qui a créé des bacs à potagers dans la cour du bâtiment et propose des séances d'initiation ainsi que les nouvelles techniques de jardinage. Ces séances s'adressent à tous, mais un groupe d'enfants vient tous les mercredis après-midi pour y suivre des ateliers en lien avec l'alimentation plus saine tout en faisant preuve de davantage d'autonomie alimentaire. Pour nous, il s'agit de planter le grain social et essayer de faire société tous ensemble. »

Un succès qui va de pair avec la prise de conscience écologique des adolescents ces derniers mois ? Pas vraiment. « J'ai l'impression que ce sont surtout les adultes qui se sentent concernés par ces questions de développement durable et de bien-manger. Avec les enfants, il reste pas mal de travail de promotion et de conscientisation à faire. Mais cela fait partie de nos missions. On participe par exemple au festival "Nourrir Liège" dont le thème en 2020 est justement celui de la jeunesse. On est fiers de ce projet, mais enfin, on ne fait pas ça tout seul, c'est aussi une question de partenariats avec les associations notamment. »

### LE RÉSEAU DE GRAINOTHÈQUES DES BIBLIOTHÈQUES DE LA PROVINCE DE LUXEMBOURG

Dans ce combat pour augmenter l'autonomie alimentaire, la province de Luxembourg est déjà bien avancée : pas moins de 15 bibliothèques ont déjà rejoint le réseau de grainothèques sur le territoire. « Au départ, les bibliothèques de Vielsalm et de Tintigny sont venues nous trouver », explique-t-on à la Bibliothèque centrale de la Province. « Un des aspects du travail à la Bibliothèque centrale est d'aider les bibliothèques qui veulent se lancer dans de nouveaux projets locaux et de favoriser le partage de leurs savoirs. »

C'est donc en 2016 que neuf bibliothèques de la province se sont équipées en grainothèques et depuis leur nombre n'a cessé de croître. Il a fallu s'équiper d'une méthodologie commune. « Il était essentiel que le modèle soit le même pour tous, un présentoir commun, un logo identique pour que tout le monde s'y retrouve. Cela permet par exemple de faire tourner les expositions à travers la province et même un peu au-delà. Les formations sont également standardisées pour que le message et les conseils des bibliothécaires participants soient cohérents. Et le succès ne se dément pas puisque les formations sont complètes à chaque fois. »

Pour les bibliothèques, les grainothèques représentent une belle carte à jouer. Finalement, pour un bibliothécaire, le travail est similaire qu'il s'agisse de graines ou de documents. « Le gros avantage réside également dans le fait qu'il permet de faire venir un nouveau public qui ne serait pas forcément venu dans l'institution. Et les livres sur cette thématique permettent au public de s'ouvrir à la lecture (...) Cela renforce en outre l'écocitoyenneté de ce public qui se voit alors sensibilisé aux questions de biodiversité, de souveraineté alimentaire et simplement du jardinage. »

Il y a aussi un net intérêt environnemental : en ciblant des variétés oubliées, mais locales, et en tentant de se passer des semis issus de grands groupes in-





Atelier sur le compostage à Jodoigne ©

dustriels, on peut lutter contre l'appauvrissement de la biodiversité de nos régions. À terme, c'est tout un modèle de consommation qui peut être revu si les potagers se disséminent aux quatre coins du pays.

Enfin, socialement, ce genre de projet renforce les rapports entre les différents membres de la communauté et permet une meilleure mixité sociale tout en permettant la pratique de la lecture et de l'écriture de tous les publics, même ceux qui sont moins à l'aise avec ce type de communication.

« Aujourd'hui, pour faire des citoyens conscients et responsables, il est impossible d'omettre le point de vue environnemental. Cela fait un moment que les questions de souveraineté alimentaire sont sur le devant de la scène. Aujourd'hui, beaucoup de gens ont de gros doutes sur la qualité des produits issus des grands semenciers. Des scandales sanitaires comme ceux de la vache folle ont achevé de convaincre les gens de s'intéresser à ce qu'ils mettaient dans leurs assiettes. Tout le monde ne le sait pas, mais les graines commercialisées par les industriels sont ce que l'on appelle des hybrides F1. Heureusement, les OGM sont interdits en Europe, on

échappe donc au pire. Mais ces hybrides sont spécialement conçus pour produire des spécimens avec des qualités standardisées. Le revers de la médaille, c'est que ces plantes si elles ont de bonnes caractéristiques en première génération, la suivante a de bonnes chances d'être stérile. Il faut donc repasser à la caisse. Par ailleurs, ces produits ne sont pas forcément bien adaptés à nos contrées. Les graines de nos bibliothèques, elles, proviennent de chez nos partenaires comme Semaines ou comme Cycles en Terre, qui proposent des variétés locales et en bonne santé. »

### SENSIBILISER TRÈS TÔT À COURCELLES

Une sensibilisation qui doit commencer dès le plus jeune âge. Ainsi le Centre culturel de la Posterie à Courcelles organise des visites à la ferme éducative en partenariat avec les écoles de la région. « Les écoles sont très demandeuses de ce genre de projets. De nombreux enfants connaissent assez mal les légumes en général et les légumes oubliés qui sont cultivés à la ferme, en particulier », commente Marie-Laure

Fauconnier, de la Posterie. « En plus de la visite des jardins et du potager, les enfants apprennent à cuisiner les légumes cueillis. Il y a un fort travail de sensibilisation à faire, mais je pense qu'il est vraiment nécessaire. Souvent, les jeunes ne veulent pas goûter aux plats qu'ils ont pourtant cuisinés eux-mêmes. Certains reprennent goût aux légumes. Mais la sensibilisation ne suffit pas, il faut aussi que les parents s'impliquent sur ces questions. »

Gros avantage pour la ferme pédagogique : tout ce qui y est cultivé est bio. « La question de la qualité des produits est une thématique que l'on aborde aussi avec les enfants plus âgés. Bien sûr, on ne va pas commencer à faire peur aux maternelles en leur expliquant que les produits de grandes surfaces baignent bien souvent dans les pesticides. Mais l'impact de ces produits sur la biodiversité, sur les abeilles et sur la santé sont des questions que l'on aborde avec les plus âgés. »

En plus des écoles, des personnes en situation de handicap mental de l'association L'Envol – à quelques kilomètres de là – participent une fois par semaine à l'entretien du jardin et aux activités proposées par le centre culturel. ●

# « ZINOPINÉES » :

## FORMATS CULTURELS INÉDITS AU NORD-OUEST DE BRUXELLES

PAR CATHERINE CALLICO  
journaliste

Toutes les photos :  
© Centres culturels Bruxelles Nord-Ouest

Les Zinopinées, ce sont de petites formes culturelles décalées présentées dans des lieux urbains atypiques : galerie commerciale, parc, wasserette... L'événement, mensuel, est proposé conjointement par les centres culturels du Nord-Ouest de Bruxelles : le Centre culturel de Berchem-Sainte-Agathe et de Koekelberg : Archipel 19 ; le Centre culturel de Ganshoren : La Villa ; et le Centre culturel de Jette : L'Armillaire. Derrière le concept, Lucie Fournier, chargée de projets culturels communs.

**À la base, l'initiative s'inscrit dans une volonté des équipes des centres culturels des quatre communes concernées de réunir leurs forces autour de projets partagés ?**

– Oui, car ce coin de Bruxelles est souvent perçu comme décentré et peu dynamique. L'idée, entre autres, est de leur donner plus de visibilité. Cela a débuté par une publication commune. Les différents centres culturels ont ainsi fusionné leur support de communication dans une brochure bimestrielle commune, la revue *Culture Bruxelles Nord-Ouest*, en mars 2018. Cela constituait une belle avancée symbolique.

**C'est dans ce contexte que vous avez été engagée pour développer des projets culturels communs dans la zone de Bruxelles Nord-Ouest ?**

– J'ai été sollicitée pour sortir la culture des lieux habituels et proposer une vision différente de la ville. Ce travail s'effectue parallèlement à la programmation respective de chacun de

ces centres, avec leurs enjeux et lignes conductrices. Des sondages ont auparavant été réalisés auprès des gens, associations, partenaires... par rapport aux concepts « habiter-partager-transformer le territoire », et une carte subjective a été réalisée par l'artiste Catherine Jourdan.

**Comment s'est mise en place la formule des Zinopinées ?**

– Un des premiers projets que j'ai proposés aux centres de Bruxelles Nord-Ouest était une agora en bois mobile, placée dans différents lieux comme le parc Élisabeth à Koekelberg ou le parc Roi Baudouin à Jette. Les gens s'approprièrent l'espace, et cela a très bien fonctionné. Le deuxième projet, ébauché en janvier 2019, est celui des Zinopinées. Il s'agit de petits projets culturels développés dans des lieux atypiques. Un appel à participation a été lancé auprès des habitants dans un but de partage d'idées, d'attentes, etc.

**La formule s'est donc développée en collaboration avec les habitants. A-t-il été aisé de concilier les divers points de vue et desiderata ?**

– Une douzaine de personnes sont venues régulièrement, et ensemble, nous avons tenté de définir ce que sont un « lieu atypique » et de « petites formes culturelles », puis ce que nous allions en faire. Parmi les gens intéressés, il y avait aussi bien des artistes qu'une mamie ou des jeunes qui avaient envie de s'investir dans le quartier. Des gens très différents, avec pas toujours les mêmes souhaits ou la même perception de la culture. Nous devons donc trouver un dénominateur commun pour tous. Ce groupe constitue une sorte de comité d'orientation par rapport aux grandes



Poètes publics



Poètes publics

lignes du projet, à sa régularité, aux formes...

**Quel est le concept qui en a émergé, ou la forme définitive des Zinopinées, tout en sachant que le processus reste évolutif ?**

– L'idée est de créer un choc créatif, de proposer des moments de détente, de plaisir, accessibles à tous. Les petites formes explorées puisent dans différentes disciplines : danse, musique, performance, installations, contes... On a décidé que cela se passerait chaque deuxième samedi du mois à partir de 15 h, dans un lieu atypique de chacune des communes concernées à tour de rôle. Depuis le départ, je coche une liste de lieux, mais il en reste encore de nombreux à investir. Il y a également des règles à respecter. L'idée est de surprendre le public sans perturber le fonctionnement des lieux.

**La première Zinopinée a ainsi vu le jour l'été dernier ?**

– Nous avons débuté en juillet dans un des lieux listés, à savoir le hall d'un immeuble de logements sociaux. C'était un challenge : aller là où la culture ne se rend pas souvent. Nous avons travaillé en collaboration avec la coopérative de locataires Comensia et avec un petit budget. Des artistes du collectif Daddy K7 ont amené leur « bar à cassettes » et ont diffusé de la musique des années 1980, des morceaux d'Abba... Les réactions des gens étaient contrastées. Certains étaient surpris mais un peu dérangés, méfiants. Dans ce type de lieux, un travail de médiation doit être opéré à l'avance. Mais l'on a aussi récolté des réactions positives et, dans l'ensemble, le pari était réussi. Par exemple, des personnes âgées sont descendues et nous ont donné des boîtes avec de vieilles cassettes.

**Depuis lors, les Zinopinées se succèdent...**

– Oui, avec chaque mois la contrainte d'obtenir des autorisations des lieux car on ne marche pas sur des terrains habituels. En août, nous avons investi une vitrine vide à Jette à partir de photographies d'architectures bruxelloises. En septembre, deux poétesses composaient des textes dans la station de métro Simonis, d'après leurs échanges avec les gens qui s'arrêtaient et les thèmes souhaités. Les personnes étaient le plus souvent surprises et sortaient avec le sourire. L'idée est de questionner la place de la culture, partout. En octobre, les Zinopinées se sont produites dans la galerie commerciale Belgica à Jette avec le danseur sénégalais Alioune Ba, accompagné par les musiciens du groupe de percussions « Kwa ! Doyouplay ? » à l'origine du festival Jam'in Jette. ▶



Daddy K7

► **Outre un aspect participatif, certaines propositions revêtent également un aspect plus engagé ?**

– Nous avons ainsi programmé six courts métrages dans une wasserette de Ganshoren avec pour thématiques l'environnement, la place des femmes dans la société, etc. Un mix de gens y ont participé. Comme l'événement était annoncé, certains sont venus pour ça, mais on a aussi capté des clients qui venaient laver leur linge. D'autres restaient dans leur coin. Notre intervention était discrète et ouverte. Nous avons aussi dû faire face à des contraintes techniques, comme les grands néons du lieu.

**L'adaptation aux conditions et/ou au fonctionnement des endroits sélectionnés, cela fait donc partie intégrante du challenge et requiert une certaine souplesse ?**

– Oui, en décembre par exemple, nous avons prévu de l'aérobic sauvage

avec l'artiste Professeure Postérieur au Basilix Shopping Center, mais les gestionnaires n'ont plus donné suite à notre demande. Je pense qu'ils ne connaissent pas bien notre demande et qu'en période de fêtes c'était plus compliqué à gérer, dans un contexte de foule, etc. Nous avons alors improvisé une autre formule à cette période : l'impression de petits haïkus sur des tickets que l'on a distribués de manière sauvage, un peu partout (sur le parking du centre commercial Basilix, derrière des essuie-glaces...).

**Le projet poursuit donc sa lancée en 2020 avec des tas de nouvelles idées ?**

– Le projet rencontre beaucoup de curiosité et de bienveillance de la part du public, des lieux qui nous accueillent et des instances administratives. Le financement suit, et en début d'année, nous avons poursuivi la série des Zinopinées au nouveau centre omnisports de Jette avec une chorale intergénérationnelle,

puis à la piscine de Ganshoren avec une exposition sur les loups. Les loups, c'est la thématique de la Zinneke Parade à laquelle nous participons cette année (c'est un autre projet du Nord-Ouest) et qui va se retrouver par petites touches dans les programmations des centres culturels jusqu'en mai. Nous prévoyons ensuite de l'aérobic sauvage dans un supermarché et un atelier de couture dans une boulangerie. Entre autres. ●

**INFOS :**

Lucie Fournier :  
l.fournier@culturebruxellesno.be  
www.archipel19.be ;  
www.ccjette.be  
et www.lavillaculture.be



Wasserette

## Archipel 19 et le réseau culturel du Nord-Ouest

Archipel 19, le Centre culturel de Berchem-Sainte-Agathe et de Koekelberg, est implanté dans ces deux communes, dans l'ancienne brasserie à Berchem, au sein de la Maison Stepman à Koekelberg. Sa programmation, vaste et protéiforme, se veut un vecteur de rencontres : projections, spectacles, ateliers créatifs et d'épanouissement personnel, festival des arts de la rue, concerts, échanges de savoirs, résidences d'artistes...

Les projets proposés s'inscrivent à l'intersection d'une création artistique qui fait la part belle aux formes multiples et de la citoyenneté. « La réputation d'Archipel 19 s'est fondée sur les projets participatifs d'envergure qu'il a développés durant ses premières années d'existence, peut-on lire sur le site internet. Ceux-ci ont été le fleuron de l'action à cette période, engageant un nombre important d'habitants dans des démarches de longue haleine alliant art, citoyenneté, apprentissages et diffusion. »

De même, « le projet de construction d'une infrastructure adaptée à la diffusion des arts de la scène a mobilisé une partie des énergies pour préparer cette transformation importante dans la vie de la structure. Et conjointement, le souci d'une action décentralisée par rapport à un lieu culturel fixe s'est manifesté, dans l'objectif de concerner une plus grande diversité de population. » Dans cet ordre d'idées, le centre a fusionné avec celui de la commune voisine de Koekelberg. Tandis que les centres culturels des communes contiguës de Jette et de Ganshoren participent également du développement d'une dynamique culturelle dans le Nord-Ouest de Bruxelles.

Par ailleurs, Archipel 19 est investi dans différents réseaux aux niveaux local, régional et communautaire. Ainsi, localement, il est impliqué au sein de la plateforme Symbiose qui réunit des opérateurs culturels francophones et néerlandophones autour de la mise au point de projets communs. Tel le Visueel Festival Visuel, organisé par Archipel 19 conjointement avec son voisin (à 2 minutes à pied) GC De Kroon.



Christian Fauconnier ©

# DE LA PEUR À L'APPORT :

## L'IMMIGRATION

PAR BENOIT van LANGENHOVE

musicologue, administrateur au Festival Ars Musica

Ce 16 novembre dernier, les responsables du PointCulture de Liège éprouvent des sentiments mélangés de fierté, de pincement au cœur et de manque. Depuis un mois et demi, avec l'aide du PAC (Présence et Action Culturelle) et de Promotion & Culture FGTB, ils ont animé, dans le cadre de la thématique annuelle de PointCulture « Migrer », une série de conférences, d'animations et de débats. Sans cesse, les animateurs ont démonté les idées reçues. Et le public, nombreux, a suivi. Et pourtant, un goût de trop peu, le sentiment qu'ils auraient pu, qu'ils auraient dû continuer pendant plusieurs semaines supplémentaires, tant la tâche d'information est grande. Mais le calendrier est impitoyable et une autre exposition, une autre vision de l'immigration attendait son tour.

**M**ais d'abord, remontons dans le temps, reconstituons le cheminement. Il y a un an, le PAC et Promotion & Culture FGTB cherchaient un lieu pour héberger une exposition sur le temps de travail. Cela tombait au bon moment, la thématique de la saison de PointCulture s'y prêtait. Le PC Liège était prêt à les accueillir, mais insistait pour qu'ils développent ensemble une série d'animations. Comme le fait très bien remarquer Henri Gonay, en charge de cette collaboration, les expositions attirent du monde lors du vernissage et meurent ensuite à petit feu, faute de relance. L'expérience fut menée selon cette demande et le succès fut là pour prouver la justesse du point de vue, si bien que la collaboration est reconduite pour cette saison. Mais cette fois, il ne s'agit plus de décentraliser à Liège une exposition préexistante, il faut tout construire à partir de zéro.

### PHOTOGRAPHIES DE CHRISTIAN FAUCONNIER

C'est le Pac qui propose d'axer les animations sur le travail de Christian Fauconnier, qui passe sa retraite avec son appareil photographique à la main. Touché par la thématique de l'immigration, il a parcouru la jungle de Calais, le parc Maximilien de Bruxelles et l'île de Lampedusa. De ses périples il ramène des images sur les conditions de vie dans ces campements. Il tient surtout à souligner la force de ces personnes à humaniser toute forme de lieux, à essayer de normaliser du mieux qu'ils peuvent la vie en transit dans les conditions « anormales » d'un campement. Christian Fauconnier entre en contact avec eux et tire un portrait avec l'idée de recréer une identité, de les retirer de leur statut d'objet médiatique, de chiffres anonymes, de gens dont on ne sait même plus d'où ils viennent. Et ces photographies nous redonnent une

famille avec le père, la mère et les enfants, un cadre de vie avec une chapelle improvisée, un moment d'humour près des statues des *Bourgeois de Calais* de Rodin. Dans « Vies en transit, du Parc Maximilien à la Jungle de Calais », Fauconnier nous invite à regarder Lampedusa, Bruxelles et Calais comme un seul et même lieu où se déroulent et s'éprouvent des vies en transit.

Une question demeure : d'où vient cette attirance magnétique pour la Grande-Bretagne ? Bruno Renson, responsable du PointCulture de Liège, qui a dû plus d'une fois répondre à cette question, met en évidence la situation économique en Grande-Bretagne qui était, jusqu'il y a peu, plutôt favorable. Mais il y a aussi, à cause du fonctionnement du marché du travail ultralibéral, moins de contrôles de l'immigration irrégulière et c'est plus facile de trouver un petit travail. Un autre facteur, toujours valable aujourd'hui, est que les migrants ont des familles, des réseaux, qui leur donnent un point de chute en arrivant. À tout cela il convient d'ajouter une connaissance, plus ou moins forte, de la langue anglaise parce que les migrants sont originaires d'anciennes colonies ou de pays liés au Royaume-Uni. Ce qui est plus difficile à comprendre aujourd'hui, c'est que, malgré une politique très restrictive sur l'immigration et un climat extrêmement xénophobe depuis le référendum sur le Brexit, il y en a toujours qui essaient de traverser la Manche, même s'ils sont moins nombreux. ▶



Exposition Hāfu2Hāfu ©



### ► EXPRESSION PAR LA DANSE, LE SLAM, LE CINÉMA, LA CONFÉRENCE

Une fois l'axe trouvé, il faut bâtir un programme d'animations, des conférences. On y trouve des choses *a priori* surprenantes comme une soirée de danse et de slam animés respectivement par Sophie Halin et Lisette Lombé. Si le slam donne la possibilité de venir partager son point de vue sur la migration avec des mots, la danse recherche des compositions gestuelles offrant un autre mode d'expression, une manière différente de créer l'émotion.

Mais l'on a pu faire connaissance aussi avec « Maux d'exil : quand le contexte d'hostilité politique impacte la santé mentale des migrants et demandeurs d'asile », une rencontre-débat avec la psychologue Masha Khaskelberg, Alain Grosjean, visiteur accrédité en Centre fermé, et Ludivine Gaillard, assistante sociale, où les invités ont évoqué toute la fragilité et la précarité des migrants face à la terrible épreuve de l'obtention d'un permis de séjour.

La dernière animation présentée, appelée « Mon identité au-delà des papiers », s'est déroulée dans le cadre du Mois du Doc. Un premier film, *Classe 3* de Benjamin Durand, suit le quotidien d'une salle de classe à Bruxelles où se retrouvent des adultes pour apprendre le français. Avec ou sans papiers, exilés, réfugiés, demandeurs d'asile en attente d'une réponse, ils sont en

Belgique depuis quelques semaines ou quelques années. Tous étrangers, tous différents par leur sourire, leur doute, leur travail. Les deux films suivants ont été réalisés dans le cadre du Centre d'Expression & de Créativité de la Baraka. *Tamam* et *Au-delà des murs* s'intéressent aux émigrés adolescents. Ont-ils laissé leur rêve là-bas, à la maison qu'ils ont dû fuir ? La plupart sont à l'école, aujourd'hui à Liège. Ils, elles rêvent d'étudier. Comment se projettent-ils grâce à la vie sociale acquise à l'école ?

### DÉCONSTRUIRE LES PRÉJUGÉS

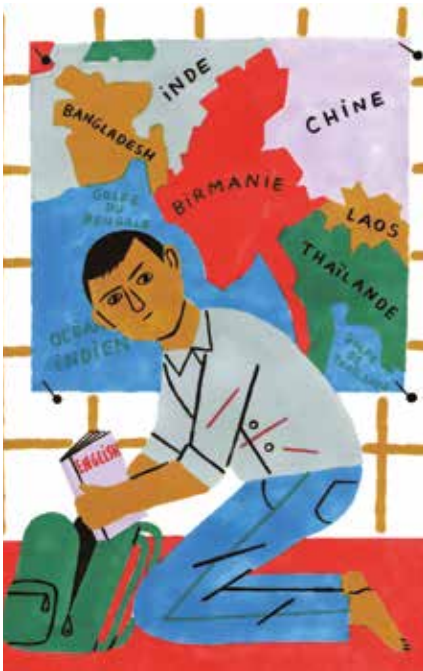
La soirée qui a marqué les esprits s'est déroulée en novembre. Construite en deux parties, elle débute par une lecture-spectacle intitulée « Je rêvais de manger des croissants le dimanche », où Fabrice Piazza lisait des textes issus d'ateliers d'écriture de Voix des sans-papiers, animés par Liliane Fanello. Lors de ces séances, des émigrés ont déroulé le fil de leurs incertitudes, de leurs questions indiscrettes, leurs rêves. « Si j'étais né en Belgique, je serais un grand ingénieur, je peindrais ma maison en vert et je serais fan des Diables rouges », disait l'un d'eux. Mais ces rêves de vie plus douce charrient aussi d'autres stéréotypes, les croissants du dimanche, le surpoids des Belges dû aux nourritures trop riches, les femmes qui se promènent dans la rue presque

nues. Ce dernier point donna lieu à un moment d'humour involontaire, la négation de ce dernier stéréotype tombait à plat quand on sait que le PC Liège voisine avec un magasin de lingerie qui affiche une énorme image d'une charmante demoiselle montrant aux alentours la qualité de ses dessous...

Durant la seconde partie, Sibylle Gioe et Jean-Michel Lafleur, professeur à l'Université de Liège, animaient une nouvelle conférence débat sur « Migrations, déconstructions des mythes et des croyances ». Jean-Michel Lafleur est auteur, avec Abdeslam Marfouk d'un livre intitulé *Pourquoi l'immigration ? 21 questions que se posent les Belges sur les migrations internationales au XXI<sup>e</sup> siècle*. Comme disent les auteurs dans leur préface, « comprendre c'est faire un pas vers l'acceptation de l'autre. Pourquoi les immigrés quittent-ils leur pays d'origine ? Quelle est la différence entre un immigré, un expatrié, un étranger, un demandeur d'asile, un réfugié, un "illégal" et un "sans-papiers" ? Les immigrés occupent-ils les emplois des travailleurs belges ? Les immigrés sont-ils intégrés en Belgique ? »

Il ne s'agit pas ici de faire un discours moral contre le racisme ou la xénophobie, mais de démontrer à l'aide de faits chiffrés la fragilité de la construction des stéréotypes induits par la peur, du sentiment d'être envahi, du sentiment que les émigrés viennent prendre le travail des Belges. À l'appui de sa dé-





Amélie Fontaine ©

monstration, Lafleur a produit une vidéo de micro-trottoir (disponible sur YouTube) qui illustre les mauvaises informations détenues par le public.

Ce livre a aussi servi de base pour les animations organisées. Liège, on le sait, n'en est pas à sa première vague d'immigration. Dans les années d'immédiat après-guerre, ils furent nombreux à rejoindre les mines ou l'industrie sidérurgique. Ainsi, les animations commençaient par un petit jeu simple où l'animateur demandait aux personnes dont un des deux parents, puis un des quatre grands-parents n'étaient pas belges de quitter le groupe un instant. Très vite, le groupe de 30 se dégonflait et il n'y avait plus que deux ou trois personnes à pouvoir rester. Autre surprise, quand on propose aux personnes de chiffrer la présence de l'immigration, la réponse la plus fréquente est de 36 %, quand les statistiques nationales parlent de 16 %.

### « JE NE SAVAIS PAS »

PC Liège a reçu des groupes les plus divers. Promotion & Culture, qui est lié à la FGTB, a amené des groupes de délégués syndicaux pour des visites qui se vou-



laient militantes. À côté de cela sont venus des groupes scolaires, des groupes issus des mouvements de promotion sociale. Les réactions étaient variées. Il y avait des « Belgo-Belges » mais aussi des personnes qui ont vécu des parcours d'immigration assez difficiles. Cela a donné des échanges avec tantôt des groupes de convaincus, tantôt des personnes qui remettaient en question les affirmations, mais la plupart répondaient « je ne savais pas », d'où le sentiment, pour le personnel de PC Liège, d'avoir apporté une information pertinente.

Mais l'heure est venue pour l'exposition suivante, réalisée avec La passerelle Japon, une asbl liégeoise qui propose des activités mettant en avant différents aspects, traditionnels ou contemporains, de la culture nipponne. « Hāfu2Hāfu » est un projet de photographie de Tetsuro Miyazaki qui vise à explorer ce que signifie être « hāfu », une personne dont un seul parent est japonais. Les personnes présentées dans cette exposition posent une question à nous, les spectateurs, et tentent de stimuler notre réflexion personnelle sur les questions d'identité.

Pour avril prochain, Roxanna Cernicky prépare une exposition d'Amélie

Fontaine, une illustratrice française spécialisée dans la réalisation d'albums jeunesse et qui travaille également pour la presse. En parallèle, elle poursuit une pratique plus personnelle du dessin : des images qui documentent une histoire naturelle mystérieuse et à moitié rêvée, un univers étrange qui met en scène des animaux et des histoires muettes à la manière d'un mode d'emploi. Pour PointCulture Liège, elle proposera, pour s'intégrer au thème de la saison « Migrer », des dessins tirés des livres *Planète Migrants*, *Le garçon sans école* ou encore de l'exposition itinérante « Archéologie de l'esclavage ». ●

### INFOS :

- › PointCulture Liège : <https://www.pointculture.be/liege/>
- › L'immigration | De la peur à l'apport : <https://www.pointculture.be/agenda/evenements/limmigration-de-la-peur-lapport/>
- › Vies en transit, du Parc Maximilien à la Jungle de Calais : <https://www.pointculture.be/agenda/evenements/vies-en-transit-du-parc-maximilien-a-la-jungle-de-calais/>
- › Exposition de Tetsuro Miyazaki : <https://www.pointculture.be/agenda/evenements/hafu2hafu/>
- › Exposition d'Amélie Fontaine : <https://www.pointculture.be/agenda/evenements/amelie-fontaine/>
- › Site personnel de C. Fauconnier : <https://www.christianfauconnier.be/>
- › Jean-Michel LAFLEUR et Abdeslam MARFOUK, *Pourquoi l'immigration ? 21 questions que se posent les Belges sur les migrations internationales au XXI<sup>e</sup> siècle*, Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan, 2017, 135 pages, 14 €. Ce livre est téléchargeable gratuitement à cette adresse : <http://hdl.handle.net/2268/215503>
- › Jean-Michel LAFLEUR, *Pourquoi l'immigration ?*, <https://youtu.be/1C24YdZK-GM>
- › La Baraka : <http://www.labaraka.be/>
- › Passerelle Japon : <http://passerelle-japon.be/>
- › Taikophonie : <https://www.facebook.com/taikophonie/> et [https://youtu.be/dHYJtQoc8\\_U](https://youtu.be/dHYJtQoc8_U)
- › Site personnel de A. Fontaine : <https://www.ameliefontaine.fr/>

# LA VIE FUTURE DES PALMIERS SAUVAGES

PAR BENOIT van LANGENHOVE

musicologue, administrateur au Festival Ars Musica

## A Girl Called Eddy

*Been Around*

Elefant Records © 2019

Erin Moran est apparue de nulle part en 2001 sous le pseudonyme de A Girl Called Eddy avec un EP qui l'inscrivait dans le sillage de Carole King, Burt Bacharach ou Rickie Lee Jones. Cet essai fut transformé en 2004 en un premier album. Depuis, on attendait la suite, elle arrive enfin avec un album à l'orchestration luxuriante. Le titre d'ouverture aurait pu être signé par Burt Bacharach avec sa pop à la fois guimauve et sophistiquée, *Someone's Gonna Break Your Heart* est le genre de pop guitare comme plus personne n'ose en faire aujourd'hui. Bref on est dans une ambiance nostalgique des années 1960 et 1970 transcendée par des textes remplis de vécu.



## Arandel

*InBach*

InFiné & Philharmonie de Paris © 2020

La musique de Bach s'est toujours prêtée avec grâce à toutes les relectures et à toutes les métamorphoses. Cette fois-ci, la proposition vient du très sérieux Musée de la Musique de la Philharmonie de Paris qui l'a adressée à Arandel, un musicien passionné d'électro. Après le *Switched-On-Bach* de Wendy (Walter) Carlos, la commande pourrait paraître périlleuse, mais Arandel avance crânement dans un territoire qui lui est peu familier avec des invités de poids comme la pianiste classique Vanessa Wagner ou Areski. Au final, à coup de mélange de collages, de diffractions sonores, l'album baigne dans une ambiance de pop mélancolique.



**La Féline**

*Vie future*

Kwaidan Records © & © 2019

Avec une voix plus belle que jamais, et des musiques au diapason, La Féline (aka Agnès Gayraud) signe un disque où elle se fait plus grave et alarmiste que jamais. Toute cette beauté et une singularité remarquables sont au service d'un ensemble de chansons pop hantées par le spectre de l'effondrement. Le premier titre, *Palmiers sauvages* nous plonge en 2034. Le décor est celui d'un monde qui s'effondre où, sous l'effet de serre, l'eau commence à manquer et les palmiers sauvages du Sunset Boulevard meurent. La suite, un grand écart entre compositions lumineuses et d'autres plus obscures, entre coldwave et musique astrale. À côté du dérèglement climatique, d'autres chansons nous parlent du temps qui file (*Fusée*), et de la surpopulation (*La Terre entière*). Outre cette projection vers un futur anxieux, d'autres chansons parlent du départ vers la mort d'un être cher, du rien après la mort et de la pulsion de vie qui nous conseille de vivre et de danser ici et maintenant. Et pourtant, l'espoir existe avec les *Visions de dieu* où une maman parle à son enfant qui va naître. *Vie future* aborde tous ces thèmes avec fragilité et sensibilité.



**Edward Elgar (1857-1934)**

*Concerto pour violoncelle op. 85*

Sheku Kanneh-Mason (violoncelle),  
London Symphony Orchestra, Sir  
Simon Rattle (direction)  
Decca © 2019 & © 2020

Depuis l'enregistrement historique des *Quatre saisons* de Vivaldi jouées par Nigel Kennedy en 1989, aucun musicien classique britannique n'avait obtenu une place dans le top 10 du classement des albums du Royaume-Uni. Le jeune violoncelliste afro-britannique Sheku Kanneh-Mason est en train de réussir cet exploit avec cet enregistrement du *Concerto pour violoncelle en mi mineur op. 85* du compositeur anglais Sir Edward Elgar. Mais ne nous méprenons pas, même si sa célébrité est due à sa prestation remarquable lors du mariage du prince Harry avec Meghan Markle en 2018, ce jeune garçon a de solides talents à faire valoir. L'auteur de ces lignes a pu le vérifier *in vivo* dans le Royal Albert Hall lors de son concert des Prom's 2019 où il jouait ce concerto postromantique emblématique de la musique d'outre-Manche. Même s'il avoue être admiratif de musiciens extravertis comme Jacqueline Du Pré, Rostropovitch ou Bob Marley, Kanneh-Mason semble être un musicien de sentiments tendres et intimes donnant une vision poétique, chambriste du concerto. En complément, de délicieuses gâteries de Bloch, Elgar, Bridge, Fauré et Klengel.



**Franz Schubert (1797-1828)**

*A Schubertiade with arpeggione*

Guido Balestracci (arpeggione),  
L'Amoroso  
Ricercar RIC 409 © 2019 & © 2020

« Nouvelle invention. Stauffer appelle l'instrument guitare d'amour qui a la forme d'une guitare, bien que plus grande ; elle est construite plus ou moins comme une viole de gambe, avec une table et un fond arqué ; sa touche est comme celle d'une guitare ; ses cordes sont en boyau ou sont filées et sont jouées avec un archet plutôt qu'arpégées avec un doigt. La beauté du son, qui dans le registre aigu ressemble à celui du hautbois et dans le grave à celui du cor de basset, a étonné les nombreux connaisseurs qui l'ont entendu. » C'est ainsi que le *Wiener allgemeine musikalische Zeitung* annonce la sortie de cet éphémère instrument connu de nos jours sous le nom d'arpeggione. Instrument mal commode, il ne doit sa survie qu'à Schubert et sa *Sonate für Arpeggione D. 821*. Faute d'instrument adéquat ou de musicien suffisamment entraîné, cette sonate s'interprétait tantôt à l'alto, tantôt au violoncelle. L'utilisation de l'instrument original et du piano donne ici un romantisme inattendu, fait de sonorités adoucies et éthérées hors des sentiers battus. En complément, un choix de lieder et de pièces instrumentales permet de confronter l'arpeggione à la voix, au luth et à la guitare. ●



# ROSINE MBAKAM :

## LES DEUX VISAGES D'UNE CINÉASTE BAMILÉKÉ

PAR PHILIPPE DELVOSALLE  
 rédacteur à PointCulture

Dans le cadre de la saison « Migrer » de PointCulture, nous avons rencontré la cinéaste bruxelloise d'origine camerounaise.

**E**nfant puis adolescente, du village de Tonga à Yaoundé, Rosine Mbakam rêve d'histoires et d'ailleurs en dévorant les articles des journaux servant à emballer le poisson au marché ou en regardant la télévision une fois par semaine. L'envie de raconter ses propres histoires et de faire du cinéma s'enracine là. Après avoir profité de la libéralisation de la télévision et appris certains savoir-faire audiovisuels (réalisation, image, production, etc.) sur le terrain au sein d'une des nouvelles chaînes de télévision de Douala, elle décide à 27 ans de partir étudier le cinéma à l'INSAS à Bruxelles. À ce jour, depuis sa sortie de l'école de cinéma, elle a réalisé deux longs métrages documentaires, des portraits ou autoportraits de femmes, entre le Cameroun et la Belgique. Pour *Les deux visages d'une femme bamiléké* (2016), elle est repartie au pays, à la rencontre de sa mère et de ses tantes, tissant leurs lignes de vie si contrastées et profitant du tournage pour se raconter des choses jusque-là restées tapies dans l'obscurité. Dans *Chez jolie coiffure* (2018), autre film de libération de la parole, elle construit une complicité au long cours avec Sabine et ses collègues coiffeuses sans-papiers, Camerounaises elles aussi, dans un minuscule salon d'une galerie commerçante du quartier ixellois de Matonge.



Rosine Mbakam ©

**Je voudrais vous interroger à propos de la notion de lieux dans vos deux documentaires : un espace très exigü, de quelques mètres carrés pour *Chez jolie coiffure* et une géographie beaucoup plus étendue, à l'échelle de dizaines de kilomètres carrés, pour *Les deux visages d'une femme bamiléké*...**

Pour *Les deux visages d'une femme bamiléké*, j'avais en effet envie de montrer l'étendue de mon histoire, l'étendue de mon pays. En même temps, j'avais envie de montrer ce qu'est une famille en Afrique : quelque chose de large et de ramifié à travers tout le territoire.

Pour *Chez jolie coiffure*, l'idée était de montrer ce à quoi on est réduit en Europe : ces petits espaces où l'on peut s'octroyer quelques échanges, un peu de paroles. Alors que de l'autre côté, on vient d'un espace qui est tellement vaste, ici, en tant qu'Africaines on est réduites à ce genre d'espaces de 8 m<sup>2</sup> où l'on peut réellement se permettre de dire ce qu'on pense, d'être réellement nous-mêmes.

**Mon intuition selon laquelle *Les deux visages d'une femme bamiléké* est plus écrit en amont du tournage et *Chez jolie coiffure* est plutôt écrit au montage correspond-elle à la réalité ? Le fait que la première séquence du premier est elle-même très écrite au niveau de la voix off constitue peut-être une fausse piste...**

Les deux démarches sont fort différentes. *Les deux visages d'une femme bamiléké* est un film que j'ai longtemps rêvé, longtemps porté en moi. Il a commencé au moment où je suis arrivée à Bruxelles, dès le premier jour ! Sentir la nostalgie, l'absence de la famille m'a donné envie d'écrire sur ce manque. Donc oui, c'est un film très écrit. Mais la voix off n'existait pas avant le montage. Quand on a monté la première structure du film, on s'est dit qu'il manquait encore quelque chose de moi, que même si j'apparaissais parfois à l'image, ce n'était pas assez, je n'étais pas assez présente.

Pour *Chez jolie coiffure*, j'avais égale-

ment des envies que j'avais notées mais elles se sont avérées un peu éloignées de la réalité que j'ai retrouvée sur place. Et j'ai abandonné ces envies pour suivre cette réalité. Même si les thèmes que je voulais aborder étaient présents, c'était plutôt du « cinéma direct ». Je me suis rendu compte que je devais attendre, lâcher prise et m'ouvrir à ce qui venait à moi.

**Le calendrier de fabrication des deux films a dû être différent. Le premier impliquait un long voyage, dans un lieu où vous êtes restée longtemps mais en une fois, sans pouvoir y retourner souvent... Le second impliquait un tournage beaucoup plus proche de votre lieu de vie. Il pouvait donc durer plus longtemps, vous permettait de retourner plus facilement sur les lieux et de construire quelque chose selon une autre durée...**

Oui, mais malgré l'écriture préalable, il fallait aussi du temps pour *Les deux visages d'une femme bamiléké*. Je suis restée deux mois au Cameroun, ce qui n'est pas commun pour un documentaire (les standards habituels sont d'environ trois semaines de tournage). Mais j'avais besoin de m'adapter, d'adapter le cinéma à la vie de ma mère et de ma famille. Et pas le contraire ! Je n'avais pas envie de les mettre dans un rythme de tournage habituel. On prenait le temps. On tournait le matin, on mangeait, on discutait... Puis on voyait si on pouvait continuer. Les repas, etc., se passaient en temps réel, sans reprise, dans un temps de vie traditionnel.

Pour *Chez jolie coiffure*, c'était en effet un avantage de tourner en Belgique, près de chez moi, mais le calendrier était aussi lié au temps imposé par le projet lui-même. Les situations prenaient du temps à émerger, du fait que je devais construire une relation avec Sabine et les autres coiffeuses. Le rythme venait de moi aussi parce que je voulais que cette relation aille au-delà de ce que je venais chercher. Car ce qu'on vient chercher n'est au mieux qu'une partie de la personne ou du lieu qu'on filme. J'essaie toujours de viser ce qu'il y a au-delà de ce que je viens filmer. C'est pour ça que j'ai pris le temps d'y aller

souvent, pendant un an. La majorité de ce que je venais chercher, je l'avais filmé au bout de quelques mois mais cela ne m'a pas empêchée d'y retourner. J'aurais pu m'arrêter là mais rester m'a permis de mieux comprendre ce que j'avais filmé. C'est ça que j'appelle aller « au-delà ».

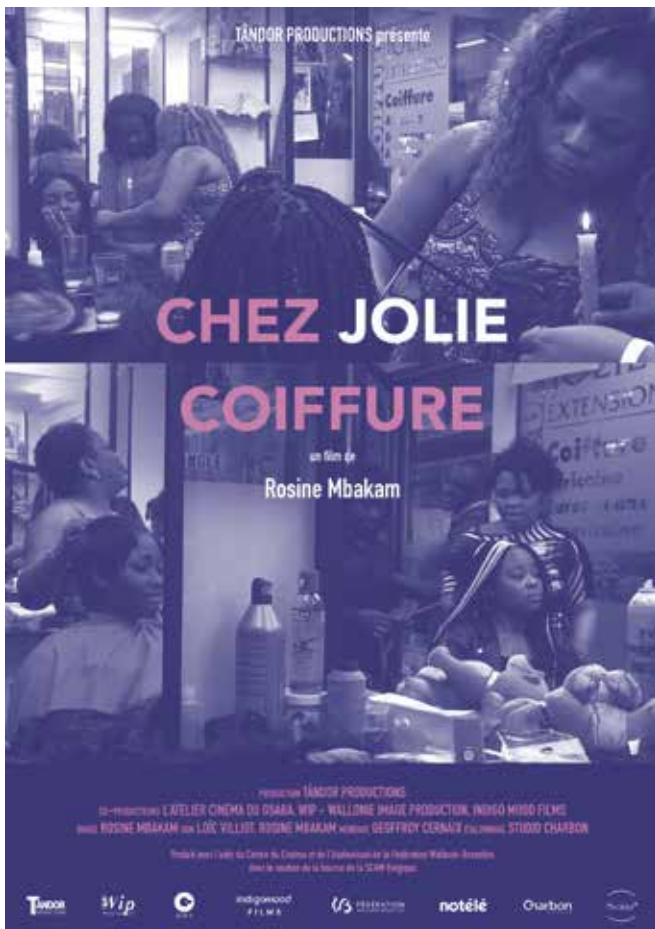
**C'est peut-être aussi lié au fait que ces deux tournages ont été réalisés par vous seule, ou en équipe très réduite. Vous êtes réalisatrice mais vous êtes aussi occupée de l'image, parfois du son.**

C'était un choix profond qui résultait d'un questionnement qui date tant de la période où je vivais encore au Cameroun, que de mes études à l'INSAS. Je suis venue à l'INSAS pour ap-

prendre mais j'y ai appris à faire un cinéma occidental. Avec ces projets-là, il fallait que j'apprenne à faire un cinéma à moi, qui me corresponde et qui corresponde aux gens que j'avais envie de filmer. L'Afrique a été beaucoup filmée mais aussi beaucoup enfermée dans le mode occidental de faire du cinéma. Cette Afrique correspond-elle à l'Afrique telle que les Africains la voient ? Je n'en sais rien...

J'avais envie de faire un cinéma à moi, sans intermédiaires entre les gens que je filme et moi-même. Je ne voulais pas d'un cameraman qui irait interpréter mes intentions. J'avais envie de confronter directement mes intentions à l'acte de filmer. Les gens que j'ai filmés dans ces deux films, c'était aussi un peu





- moi. Mon envie de cinéma vient du fait que je ne voyais pas assez ma réalité à l'image. Pour *Les deux visages d'une femme bamiléké*, je ne suis pas derrière la caméra parce que c'est « un film plus intime ». Cela va au-delà de ça. C'est une volonté de vraiment me décoloniser – de ce que j'ai appris, de ce que j'ai eu l'habitude de voir et, aussi, de la façon dont je vois ma propre réalité.

**Dans *Chez jolie coiffure*, la vitrine apparaît comme une séparation entre la galerie et le salon et possède une double fonction d'enfermement et de protection (même si cette protection est fragile). On le voit dans les scènes avec les touristes-voyeurs mais aussi dans celle de la rafle de sans-papiers. Aussi par rapport à votre statut à vous, puisque lorsque vous filmez de l'autre côté, dans la galerie, on vous fait sentir que vous n'y êtes pas la bienvenue, que vous devez retourner dans le salon.**

l'autre côté, j'ai vu... Je me suis dit : « Ah bon, c'est comme ça qu'on me regarde. » Je ne me suis pas dit : « C'est comme ça qu'on les regarde. » C'était une découverte. Mais aussi une découverte de la manière dont les filles se positionnent : elles ne sont pas en résilience par rapport à ça mais en résistance ! Et en affrontement. Elles réagissent. Souvent, on a une image de ces filles qui subissent une situation. Malgré le statut de Sabine, je n'ai pas vu quelqu'un qui subit. Elle est toujours en recherche de solutions, de failles pour se battre, s'en sortir. Quand j'y suis allée, je ne suis pas partie filmer des sans-papiers. J'avais juste envie de filmer une Camerounaise qui coiffe dans la galerie, alors que moi j'étudiais en face, à l'INSAS, de filmer cette différence de parcours.

**Dans *Chez jolie coiffure*, clairement, vous êtes du côté de Sabine et des coiffeuses, alors que dans *Les deux***

À mes yeux, c'est une réelle séparation parce que l'extérieur c'est le danger. Pour moi, mais surtout pour Sabine et les coiffeuses. Lors de l'intervention de la police, on voit que l'intérieur ne suffit plus à les protéger, qu'il faut partir, s'enfuir, quitter ce lieu. Il y a une ambiguïté dans cette frontière qui nous protège un temps, puis qui ne nous protège plus du tout.

Ce qui est drôle, c'est que quand je passe dans la galerie, je ne regarde pas à l'intérieur des magasins. Mais quand je suis passée de

**visages d'une femme bamiléké, même si vous faites partie de votre famille, même si votre mère accepte vos choix (migrer, épouser un Européen et non le fiancé qu'on vous avait choisi), vous avez une position plus intermédiaire, dans l'entre-deux de quelqu'un qui a un pied là mais l'autre pied ailleurs.**

Avec ma mère, j'ai toujours été « entre deux » parce que nos parcours étaient différents. J'allais à l'école, mais mes parents, mes tantes n'y étaient pas allés. Ce qui s'ouvrait à moi était différent, même au Cameroun. Ce n'est pas le fait d'être partie qui me met entre les deux. J'allais à l'école, je fréquentais d'autres gens... Parce qu'il y avait une volonté de mon père de nous donner autre chose. Mes sœurs, mes frères et moi, on est entre les deux. Quand j'allais à l'école, je revenais avec ce que j'y avais appris mais je faisais aussi ce que la famille, la tradition, exigeaient de moi. J'étais donc dans un entre-deux. Aussi dans le choix de mon métier, puis dans la rupture qu'implique le fait de ne pas épouser mon fiancé. Parce que ma mère, mes parents, me donnaient la liberté, l'espace pour procéder à cette rupture. Ce « fais ce que tu veux, sois ce que tu veux », je le renvoie au rapport Nord-Sud qu'on a avec les Africains, en les aidant... Ce n'est pas ça qu'il faut, mais un rapport de confiance, regarder l'autre à l'égal de soi, pour lui permettre d'être authentiquement ce qu'il est.

Pour *Chez jolie coiffure*, oui, c'est totalement différent parce que j'aurais pu être une de ces filles-là. J'ai grandi avec elles, dans mon quartier. Sauf que mes parents m'ont donné d'autres possibilités. Mais quand je revenais dans mon quartier, je jouais avec ces filles, je me construisais avec elles. Dans *Chez jolie coiffure*, je retrouve en quelque sorte mes copines d'enfance mais en étant Rosine-la-timide qui rit derrière sa caméra. ●

# POPULISME : FOSSOYEUR OU SAUVEUR DE LA DÉMOCRATIE

PAR THOMAS CASAVECCHIA

journaliste au *Soir*

Le populisme est régulièrement pointé du doigt, il fait planer sur nos sociétés le spectre du retour du nationalisme et de la xénophobie. Le réduire à ces notions serait pourtant simplificateur alors qu'il fait entendre la voix de peuples généralement inaudible, mais sur lesquels repose pourtant la démocratie.

Pour de nombreux auteurs, l'émergence du populisme ne serait rien d'autre que la perte de confiance du citoyen envers les institutions chargées de le représenter, mais qui le feraient de moins en moins. Et si, pensent d'autres essayistes, cette alerte permettait de rendre nos sociétés, enfin plus inclusives ?

## RECOMPOSER LE MONDE ?

Alexandre Devecchio, journaliste au *Figaro*, analyse le mouvement des Gilets jaunes à travers le prisme d'une société qui a favorisé l'émergence du populisme. Cette société subit de plein fouet la perte de repères provoquée par le contrecoup de la chute du mur de Berlin et l'effondrement du bloc de l'Est. Dans *Recomposition*, le journaliste ne voit dans l'accession au pouvoir de Donald Trump aux États-Unis, de Matteo Salvini en Italie, du vote du Brexit ou encore dans le gouvernement de Viktor Orbán

en Hongrie, que les symptômes de la colère et de la détresse des peuples qui ne se reconnaissent plus dans le monde politique censé les représenter.

Plus spécifiquement, la montée de ces mouvements populistes s'expliquerait par le sentiment de déclassement et de paupérisation et la précarité grandissante auxquels sont confrontées les classes moyennes des démocraties occidentales. Pourtant, il y a encore 50 ans, ces dernières étaient le moteur de l'économie mondiale. Désormais, elles en seraient devenues les laissées pour compte.

Ces populations « abandonnées » se révoltent aujourd'hui contre les élites – politiques, médiatiques et économiques – de leurs pays. Celles qui ont prôné, des décennies durant, l'ouverture des marchés, des idées et des peuples. L'auteur voit dans cette colère populaire et dans sa retranscription politique, le retour du nationalisme et du protectionnisme dans un monde pensé pour être globalisé. Pour autant, difficile de parler de révolution ou même de révoltes. L'émergence de Salvini, Bolsonaro, Trump et autres Orbán ainsi que leurs accessions au pouvoir se sont faites par les urnes et de façon démocratique. Même si ces derniers n'hésitent pas à remettre le fonctionnement des institutions en cause.

Exclure d'emblée ces diri-

geants comme ont tendance à le faire les « élites » reviendrait donc à exclure le peuple lui-même du jeu démocratique. Or, selon l'auteur, c'est ce qui est en train de se jouer ; la révolution numérique a permis à ces oubliés des ronds-points et de la périphérie de se fédérer et de faire réentendre leurs voix. Les réseaux sociaux sont donc pointés du doigt en permanence.

Si ces constats sont assez souvent partagés par les observateurs, Devecchio va plus loin et assume une ligne de pensée pour le moins conservatrice : selon lui, le clivage entre le peuple et les élites s'explique notamment par la perte d'identité du peuple occidental, dont les modes de vie seraient menacés par une islamisation grandissante de nos sociétés favorisées par les élites industrielles et marchandes. Face au poids de l'immigration qui lui est imposée, le peuple se rebellerait donc tout à fait légitimement. Une thèse qui n'est pas loin de flirter avec celle du « Grand remplacement ».

## IL Y A DEUX CLANS

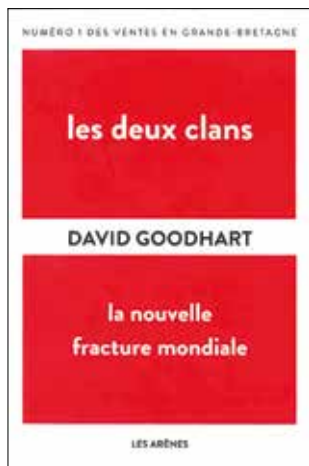
Ceux de « Quelque-Part » (*Somewhere*) et ceux de « Partout » (*Anywhere*), voilà un nouveau clivage qui a le mérite de l'originalité. En chanson, Brassens moquait les « imbéciles heureux qui sont nés quelque

part ». Dans *Les deux clans*, le journaliste britannique David Goodhart est bien plus indulgent avec ces « Quelque-Part ». Il adresse plutôt ses critiques à ceux de « Partout », ces bobos à qui la mondialisation profite au quotidien.

Ces derniers constituent environ un quart de la population. Très diplômés, ils s'épanouissent généralement dans leur réussite professionnelle et prônent l'ouverture au monde. À l'aise avec la technologie, ils estiment être dans le « camp du bien ». Les « Quelque-Part » représentent, quant à eux, environ 50 % de la population. Contrairement aux premiers, ils sont moins instruits et ancrent leurs valeurs dans une géographie ou dans un groupe bien défini.

Pour l'auteur, ces deux visions du monde sont parfaitement légitimes et respectables. Mais force est de constater que le second groupe a bien moins voix au chapitre que le premier, qui s'est fortement agrandi depuis la chute du mur de Berlin. Dans les médias et dans les Parlements, les « Partout », bien que minoritaires sont surreprésentés et ont imposé leur vision du monde durant des décennies.

En dressant le tableau d'une Grande-Bretagne qui a voté le Brexit en 2016 et dans laquelle s'opposent ces deux



► tribus, le journaliste dresse en fait le portrait des démocraties occidentales en crise. Difficile, en effet, de ne pas utiliser cette grille de lecture pour analyser le succès des campagnes du Brexit, de Trump, ou encore la colère des Gilets jaunes. Au contraire des « Partout » qui ont tenté ces 25 dernières années d'imposer leur vision du monde, les mouvements populistes ont su écouter la frustration des « Quelque-Part » et à s'imposer dans le débat public. Il est désormais grand temps que les « Partout » prennent enfin en compte les critiques légitimes que portent les « Quelque-Part ».

Un nouveau compromis, presque un nouveau pacte social, doit être mis en place : une meilleure protection des nationaux, une meilleure gestion des flux migratoires, une meilleure mobilité sociale.

### PLAIDOYER POUR LE POPULISME

Ce constat, dressé aujourd'hui, a presque de quoi faire sourire quand on sait qu'il était prophétisé, il y a déjà plus de dix ans par l'auteur belge David Van Reybrouck dans *Plaidoyer pour un populisme*. L'ouvrage, sorti en 2008 en néerlandais, a été traduit en français à la fin de l'année dernière. Il offrait déjà les clés pour comprendre la rupture qui se jouait dans nos sociétés entre les mondialistes cosmopolites et les prolétaires bedonnants et tatoués.

À l'époque, David Van Reybrouck montrait comment la démocratie avait été

la plus diplômée. Lésé, le reste de la population s'est alors naturellement tourné vers les populistes qui ont su capitaliser sur ce cri de désespoir d'une frange importante des citoyens. Dans le même temps, les politiques menées par la démocratie diplômée peinent à réduire les inégalités entre ces deux « clans », voire les accentuent, et sont loin de favoriser les passerelles entre les deux.

Pour l'auteur, le vote populiste est donc un cri d'alarme du peuple qui ne parvient pas à atteindre les élites gouvernantes. Et la seule réponse de ces dernières consiste à stigmatiser ce vote et ces électeurs, renforçant encore la colère du peuple. On dénonce souvent le désintérêt des masses pour la chose publique et les questions politiques. L'auteur voit pourtant dans l'essor de ces mouvements une réelle volonté du public d'intégrer le débat.

Malheureusement, les figures populistes, comme peuvent l'être le président américain ou le Premier ministre britannique, parviennent à mobiliser leur électorat grâce à une doctrine basée tout entière sur la rancœur du citoyen face à une élite qui n'a de cesse de le mépriser et de l'invisibiliser. C'est ce que l'auteur nomme le « populisme obscur ». Et selon lui, si la démocratie veut survivre, elle va devoir évoluer, en embrassant un populisme éclairé.

Qu'à cela ne tienne. Dans son essai suivant *Contre les élections* (Actes Sud, 2014), paru en 2013 en néerlandais, l'auteur pense avoir trouvé la solution et propose une forme possible de « popu-

lisme éclairé » : le tirage au sort de citoyens pour siéger en assemblées, à l'image de la communauté germanophone qui s'est dotée l'an dernier de la première assemblée citoyenne permanente constituée de citoyens tirés au sort et réellement représentative de la population. En France, la convention citoyenne pour le climat, qui a été constituée avec 150 citoyens tirés au sort en octobre dernier, doit formuler une série de propositions visant à lutter contre le réchauffement climatique. Il faudra néanmoins un peu de patience avant d'évaluer si ce « populisme éclairé » tient toutes ses promesses.

### QUELLES ORIGINES POUR LE POPULISME ?

Reste que si ces grilles de lecture sont globalement partagées entre les auteurs dont on a parlé plus haut, elles n'expliquent pas pourquoi certains se tournent vers des populismes de droite alors que d'autres privilégient le populisme de gauche. C'est à cette interrogation que tente de répondre une équipe de chercheurs dans *Les origines du populisme*.

Tout d'abord les points communs. Après une analyse fouillée, les chercheurs ont constaté que les électeurs des grandes forces antisystème partagent une même précarité et incertitude. D'un côté comme de l'autre, ces citoyens en veulent farouchement aux partis traditionnels qui n'ont pu les protéger contre les crises financières successives et qu'ils jugent responsables du recul des acquis sociaux. Gauche radicale et droite populiste ont pu capitaliser sur ces nou-



velles voix et un nouveau schisme a alors profondément bouleversé le paysage politique dans nos pays.

Mais malgré ce rejet profond des forces politiques traditionnelles et un statut financier instable, beaucoup de choses séparent pourtant les électeurs d'extrême gauche des électeurs d'extrême droite. L'écologie, le rapport aux migrations ou la volonté d'un leader fort et charismatique sont autant de sujets sur lesquels ces électors sont en désaccord complet. La redistribution des richesses est également un facteur extrêmement polarisant pour les électeurs de gauche radicale et les électeurs d'extrême droite. Autant de points de discord qui mettent en évidence le rapport très différencié de ces deux électors sur les rapports de confiance interpersonnelle. Selon les auteurs de l'essai, les électeurs de la droite extrême montrent en effet un taux de confiance envers l'autre (voisin, immigré, chômeur) extrêmement faible. Pour expliquer ces différences, les auteurs identifient quelques facteurs comme le statut professionnel. Ainsi, un électeur issu d'une famille de fonctionnaires aura plus naturellement tendance à se tourner vers un populisme de gauche tandis qu'un petit entrepreneur penchera plus volontiers vers la droite populiste.

Pour permettre une survie de la démocratie, rien ne sert de jeter l'opprobre sur ces électeurs. Il convient pour les institutions, notamment syndicales, et la société de s'ouvrir et de se montrer plus inclusives avec ces citoyens, ce « prolétariat du

tertiaire », pour réenchanter le politique.

### POPULISME = DÉMOCRATIE ?

Et si, finalement, on se trompait de cible en désignant le populisme comme l'ennemi à abattre ? C'est en tout cas la thèse de Frederico Tarragoni dans *L'esprit démocratique du populisme*. L'auteur s'attache tout d'abord à définir le terme « populisme ». Et le moins que l'on puisse dire, c'est que le concept reste plutôt vague. Ainsi, on ne parle plus de nationalisme ou de démagogie. Quels points communs entre Trump, Tsípras, Salvini, Johnson, Le Pen, Mélançon, Orbán ? Ils sont autant de personnalités politiques que l'on qualifie souvent de « populistes », mais pour l'auteur, le seul réel point commun entre tous ces responsables politiques est de menacer l'ordre établi de la démocratie néolibérale.

On retrouve donc tout un tas de notions pas toujours compatibles entre elles dans le fourre-tout du populisme : la critique progressiste comme la critique réactionnaire, le racisme comme l'universel. Le seul point commun : ces critiques émanent du peuple. Le sociologue utilise, pour définir la notion de « populisme », les trois exemples uniques et largement acceptés par la science politique du populisme : l'exemple russe des narodniki, le People's Party américain et les populismes latino-américains comme a pu les incarner Evo Morales. Selon ces exemples historiques, et d'après l'auteur, le « populisme » ne serait alors rien d'autre que la volonté des peuples de

recréer une démocratie parfaite et intégrale alors que les élites confisquent la démocratie libérale. Des tentatives qui n'ont malheureusement jamais pu aboutir. ●

› **Alexandre DEVECCHIO**, *Recomposition : le nouveau monde populiste*, Cerf, 2019, 300 pages, 19 €

› **David GOODHART**, *Les deux clans : la nouvelle fracture mondiale*, trad. de l'anglais par Valérie LE PLOUHINEC, Les Arènes, 2019, 395 pages, 20,90 €

› **David VAN REYBROUCK**, *Plaidoyer pour un populisme*, trad. du néerlandais par Monique BORRENBORGERS et Alain PRÉAUX, Samsa, 2019, 100 pages, 16 €

› **Yann ALGAN, Elizabeth BEASLEY, Daniel COHEN et Martial FOUCAULT**, *Les origines du populisme : enquête sur un schisme politique et social*, Seuil, 2019, 190 pages, 14 €

› **Frederico TARRAGONI**, *L'esprit démocratique du populisme : une nouvelle analyse sociologique*, La Découverte, 2019, 370 pages, 22 €

› **Olivier DARD, Christophe BOUTIN et Frédéric ROUVILLOIS (dir.)**, *Dictionnaire des populismes*, Cerf, 2019, 1213 pages, 30 €

À lire également :

› **Yascha MOUNK**, *Le peuple contre la démocratie*, trad. de l'anglais par Jean-Marie SOUZEAU, Éditions de l'Observatoire, 2018, 514 pages, 23,50 €

› **Roman KRAKOVSKY**, *Le populisme en Europe centrale et orientale : un avertissement pour le monde ?*, Fayard, 2019, 338 pages, 22 €



# TOUS DES TÉMOINS

PAR CATHERINE RENSON

bibliothécaire, Bibliothèque centrale de la Province du Luxembourg

**S**i vous êtes libraire ou bibliothécaire, il vous est fréquemment demandé d'indiquer le rayon « histoires vraies ». Un peu lassé(e) d'avouer que vous ne disposez pas d'une telle section, qui toucherait à beaucoup de branches du savoir, l'expérience que vous construisez petit à petit vous permet pourtant de contourner la difficulté d'une telle requête. Vous gagnez du temps en requestionnant pour faire préciser la demande. Ainsi, un élément complémentaire vous permettra sans doute de vous diriger vers des biographies de grands sportifs, vers des autobiographies de people, des entretiens-vérité de politiques, des romans historiques focalisés sur des personnages emblématiques, des récits du quotidien, à moins que vous ne tentiez des récits de voyage plus ou moins aventureux ou introspectifs, des confessions intimes de demi-inconnus, des comptes rendus journalistiques, des rapports d'enquêtes, des chroniques d'études en immersion, des témoignages littéraires ou des romans autobiographiques ou encore des biographies romancées.

**TÉMOIGNAGES, RÉCITS DE VIE, AUTOBIOGRAPHIES, ROMANS HISTORIQUES ET FAUX TÉMOINS**

Avant de partir à la découverte de quelques publica-

tions nouvelles qui pourraient retenir l'intérêt de l'un ou l'autre de vos clients ou de vos lecteurs, de vos amis, il sera sans doute utile de vous équiper d'un guide terminologique multiusage, à défaut d'être tout terrain. Comme son titre l'indique, *Exterminations et littérature* s'ancre dans un contexte historique douloureux : celui de survivants des exterminations de la Seconde Guerre mondiale. Parce qu'il constate que les études interdisciplinaires sur le témoignage se multiplient, François Rastier, directeur de recherche au CNRS, estime que la notion de témoignage requiert d'être précisée. Il lui importe donc de différencier les textes littéraires et d'analyser les rapports entre témoignage et littérature. Pour y parvenir, il s'interroge tout d'abord sur qui témoigne. Il distingue alors les « simples témoins » et les « victimes survivantes ».

Pour lui, les premiers ne sont pas des victimes directes. Ils sont correspondants de guerre ou simples gens du peuple intervenants involontaires (petits coursiers, terrassiers occasionnels, etc.) écrivant pour rendre compte mais ne réalisant pas un travail littéraire élaboré. Les seconds sont des victimes qui éprouvent de la culpabilité d'avoir survécu et ressentent le devoir de témoigner pour eux-mêmes mais surtout pour les disparus. Ils s'expriment donc en « nous » plutôt qu'en « je », ils s'expriment au nom des morts dans l'espoir d'éduquer l'humanité. Les témoins font preuve

de qualités littéraires : ils s'élèvent au-dessus de l'individuel et prennent la parole pour compte de tiers. Ils pratiquent l'ellipse afin de faire comprendre sans étaler douleurs et horreurs. Ils recourent aux « sens nobles » (la vue et l'ouïe) à la fois pour attester et pour conjurer, comme le fait par exemple avec subtilité Primo Levi dans *Se questo è un uomo*. Leurs témoignages peuvent être suivis, dans un second temps, une fois la prise de recul possible, par la publication d'essais ou de poésies<sup>1</sup> mais pas par des romans historiques.

À la dernière génération de survivants, enfants ou jeunes adolescents, François Rastier n'accorde ensuite que le statut d'auteurs de récits de vie ou d'autobiographies.

Il accorde cependant une attention soutenue aux faux survivants (par exemple Benjamin Wilkomirski ou Misha Defonseca), aux autobiographies romancées et surtout aux romans historiques s'inspirant de sources documentaires fournies et en particulier aux *Bienveillantes* (de Jonathan Littell). Dans ce type de travaux, l'écriture du moi y prévaut, au même titre que l'instrumentalisation des « sens ignobles » (le goût et l'odorat) afin de construire le pathos. À ces outils, les auteurs ajoutent fréquemment le recours au « name dropping » dont ils persillent leurs phrases, pour élaborer des situations plus ou moins vraisemblables.

En détaillant avec précision et en usant d'exemples littéraires choisis, François

Rastier décrit une typologie détaillée de témoignages. Il insiste surtout, en conclusion, sur le fait que la qualité d'un témoignage ne dépend pas de sa totale objectivité mais repose avant tout sur les valeurs qu'il défend.

## UN TÉMOIN ESSAYISTE

À la suite de la publication en 2017 d'*Une éducation sans école* chez l'éditeur indépendant Écosociété déjà, qui témoignait de son choix de scolariser ses deux enfants à domicile, Thierry Pardo, chercheur associé à l'Université du Québec à Montréal (UQAM) se lance à présent dans *une géopoétique de l'éducation*. Il y relate ses voyages, accomplis seul ou en compagnie de ses enfants, et les apprentissages qu'il en a tirés. Regroupés sous cinq unités de lieux (la forêt, la montagne, le désert, la ville, l'eau), ces textes parfaitement géositués recourent aux langages et aux constructions poétiques pour partager les leçons récoltées et composer une ode à la nature. S'il y confirme que l'éducation s'acquiert bien plus hors des institutions scolaires, Thierry Prado souligne également que l'ouverture sur le monde, sur les autres, sur les cultures d'ailleurs procure des outils efficaces pour affronter les aléas de la vie dans des rapports plus apaisés et plus heureux. Dans ses pas, vous ne les avez jamais vus, les sables du Mont-Saint-Michel, la forêt de Brocéliande, le charme de l'Atlas, un motel de Chicago, etc.

## UNE ESSAYISTE TÉMOIN

À l'âge de quinze ans, Soraya Chemaly voit sa mère lancer une à une, par la fenêtre de la cuisine, les assiettes d'un service en porcelaine reçu en cadeau de mariage. Partant de cet exemple d'expression de colère de la part d'une femme qui était la discrétion et la correction même, l'auteure relève le défi d'analyser la colère des femmes. Se plaçant en féministe convaincue, elle montre au moyen de nombreux exemples (personnels ou non) à quel point la colère que les femmes refoulent par conventions sociales leur fait du mal et provoque chez elles anxiété et stress. Elle démontre également que les manifestations de colère de la part des femmes sont en permanence stigmatisées par les hommes mais aussi par les femmes elles-mêmes : la colère est un vilain défaut chez une femme, elle est qualité chez les hommes. Pourtant, l'expression de la colère serait libératrice et positive pour tous. Cet ouvrage, *Le pouvoir de la colère des femmes*, souhaite donc en faire comprendre la force et le bien-fondé pour que le futur de tous soit plus positif.

## UNE VICTIME SURVIVANTE

Bénéficiaire d'un Plan-Formation-Insertion (PFI) dans un centre francophone d'appels téléphoniques d'un service « chômage » pour un syndicat belge, Christine Sepulchre sait que si elle tient le coup et devient « une femme-machine », comme l'encourage son supérieur hiérarchique chargé de sa

formation, elle sortira de la spirale du chômage qu'elle subit depuis cinq ans. Pour survivre au rythme de cette formation complexe et exigeante, elle prend l'habitude de jeter quelques notes dans son journal. Petit à petit, elle prend conscience qu'en retraillant la langue et en étoffant les bases documentaires, elle pourra « raconter pour partager, sans édulcorer ni (r) ouvrir d'autres plaies, dans l'espoir que les mots puissent en écho faire lever d'autres mots, d'autres énergies. Car si les mots peuvent abattre, ils peuvent aussi (re)mettre debout. » Après six mois de formation, un contrat de travail en bonne et due forme loupé et plusieurs années de recherches littéraires, elle publie un livre passionnant, éclairant et non dénué d'autodérision. Une « situation d'employabilité » relatée de l'intérieur, qui permettra à tout travailleur de requalifier le niveau de pénibilité qu'il perçoit de sa propre situation professionnelle...

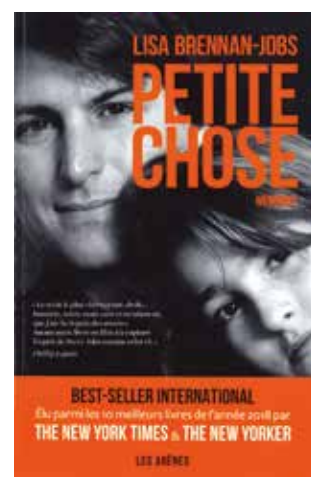
## HÉBERGEUSE-TÉMOIN

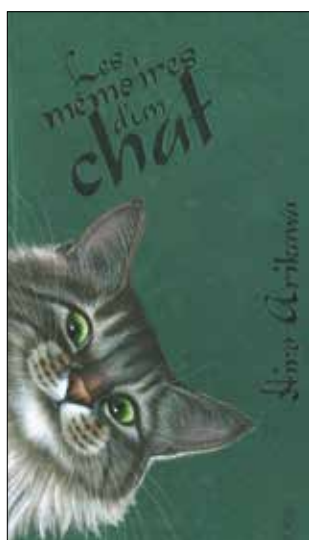
Depuis fin 2018, Bernadette Mouvet héberge chez elle deux migrants, jamais les mêmes, un week-end par mois. Dans un court journal de bord, elle narre cette expérience et relate plusieurs échanges interpersonnels avec quelques-uns d'entre eux. Épaulée dans sa démarche par la Plateforme citoyenne de soutien aux réfugiés, elle avoue cependant à quel point ces moments requièrent de sa part beaucoup d'attentions et d'organisation. L'hébergeuse-témoign décrit son expérience de logeuse mais elle prend également la peine de situer ses

actions dans un contexte plus large qui concourt à mieux appréhender des enjeux plus globaux de situations de migrations. Les petits chapitres permettent aux lecteurs de prendre conscience de la richesse de ces instants partagés et des motivations qui animent les hébergés à poursuivre leur route coûte que coûte. Les textes alternent émotions, tensions, tendresses et désarrois.

## AUTOBIOGRAPHE ET BIOGRAPHE DE PAPA

« Petite chose » est le surnom que Steve Jobs a quelquefois utilisé pour interpeller sa fille aînée. Cette longue biographie relate les relations difficiles entre un père professionnellement génial, mais aux qualités relationnelles limitées, et une fille qui se cherche et recherche constamment la reconnaissance des autres. Lisa Brennan-Jobs a construit son autobiographie depuis l'année de sa naissance, en 1978, à la mort de son père, en 2011. En arrière-plan, elle dessine bien évidemment le portrait d'un papa dont le grand public ne connaît que son implication dans le développement des ordinateurs personnels et dans celui des firmes Apple et Pixar. L'intérêt de cette publication est sans doute plus de révéler la face cachée d'un créateur connu plutôt que de partir à la rencontre d'une fille. Estimez-vous cependant essentiel d'apprendre à quel point Jobs « était riche, mais portait des jeans troués ; il connaissait une réussite phénoménale mais ouvrait à peine la bouche ; sa silhouette était gracieuse et élégante, mais lui était





► gauche et maladroit ; il était célèbre mais semblait seul et perdu » ?

### FILLE ET MÈRE

Blandine de Caunes est également « une fille de ». Son témoignage est d'une tout autre nature que le précédent. Dans *La mère morte*, elle rend compte d'une période particulière de sa vie, celle où, en l'espace de quelques mois, elle est devenue la mère de sa mère (Benoîte Groult, atteinte de la maladie d'Alzheimer) et un substitut de mère pour sa petite-fille Zélie. Alors que Benoîte oublie, confond, s'étirole, la fille de Blandine (qu'elle a appelée Violette par attrait pour cette couleur) décède des suites d'un accident de la route. La douleur est immense, les absentes restent présentes. Le texte de Blandine est particulièrement alerte, vif et franc. Avec des thématiques pesantes, il emporte le lecteur avec légèreté dans un partage d'émotions sincères.

### TÉMOINS DIVERS POUR LA TERRE

Après le succès du film documentaire *La terre vue du cœur* produit en 2018 par Jane Losa Films, les éditions du Seuil s'attachent à valoriser la permanence des écrits de Hubert Reeves et de Frédéric Lenoir ainsi que ceux de onze scientifiques, sur leurs certitudes de l'importance de la biodiversité et sur les démarches concrètes qu'ils ont mises en place pour tenter de la préserver. Les textes ne sont ni alarmistes ni moralisateurs. Ils détaillent des observations et des gestes environnemen-

taux ayant fait leurs preuves avec subtilité, beauté et douceur. Partant du « banc du temps qui passe » qu'Hubert Reeves a installé au bord de l'étang de sa ferme de Hautefeuille en Bourgogne, l'élégant album emmène les lecteurs en Terre de Baffin, aux Galapagos, en Guyane avec un radeau des cimes, en Corse, dans les profondeurs des eaux de Floride, etc. Il met en évidence les bienfaits de la permaculture, de l'agriculture raisonnée, des jardins urbains, de la reforestation, etc.

### FAUX TÉMOIN

Dans ce nouveau roman, *Les mémoires d'un chat*, traduit du japonais, le témoin et narrateur est un chat. Après avoir vécu en mode gouttière à Tokyo aux abords d'un parking, Nana, gravement blessé, est recueilli par Satoru. L'animal prend la plume pour décrire sa nouvelle vie et relater les voyages qu'il entreprend avec le jeune homme à travers le Japon. Alors que les motifs des déplacements sont graves (le lecteur n'en connaîtra le motif réel qu'en fin de périple), le ton du texte est résolument positif et enjoué. Ce chat a beaucoup d'humour et développe un sens de l'observation acerbe : la preuve s'il était besoin qu'un félin peut faire office de parfait témoin du Japon contemporain.

Que votre client ou lecteur, que vos proches ou vos amis préfèrent les biographies, les essais, les romans ou les témoignages d'expérience en immersion, les publications récentes évoquées ci-dessus devraient vous permettre de conseiller ou de découvrir

des livres dignes d'intérêt, reflets de la récente production éditoriale. ●

- **François RASTIER**, *Exterminations et littérature : les témoignages inconcevables*, Presses universitaires de France, 2019, 411 pages, 22 €
- **Thierry PARDO et Lucie SAUVÉ**, *Les savoirs vagabonds : une géopoétique de l'éducation*, Écosociété, 2019, 134 pages, 15 €
- **Soraya CHEMALY**, *Le pouvoir de la colère des femmes*, trad. Hélène COLLON, Albin Michel, 2019, 365 pages, 21,90 €
- **Christine SEPULCHRE**, *Femme-machine*, Éditions du Cerisier, 2019, 343 pages, 17,50 €
- **Bernadette MOUVET**, *Être avec eux : petit journal d'une hôteuse de migrants*, Éditions du Cerisier, 2019, 107 pages, 10 €
- **Lisa BRENNAN-JOBS**, *Petite chose : mémoires*, trad. Laurence RICHARD, Les Arènes, 2019, 555 pages, 22 €
- **Blandine de CAUNES**, *La mère morte*, Stock, 2020, 297 pages, 21 €
- **Hubert REEVES, Iolande CADRIN-ROSSIGNOL et Frédéric LENOIR**, *La terre vue du cœur*, Seuil, 2019, 188 pages, 27 €
- **Hiro ARIKAWA**, *Les mémoires d'un chat*, trad. Jean-Louis de LA COURONNE, Actes Sud, 2019, 324 pages, 22 €

#### Notes

(1) Comme l'a également fait Primo Levi avec *I sommersi e i salvati = Les Naufragés et les Rescapés* (essai) et avec *Ad ora incerta = À une heure incertaine* (poésies).

# LA GUERRE, UN PLAT QUI SE MANGE FROID ?

PAR PHILIPPE MAES  
historien

Quand on parle de la *guerre froide*, on évoque communément une période s'étalant de 1946 aux années 1990 et qui oppose deux blocs d'alliances dirigés par les États-Unis et l'URSS. La caractéristique de ce conflit étant un refus du conflit direct armé entre les deux superpuissances. Les deux « super-grands » ont de plus une volonté messianique et hégémonique qui force les autres nations à se ranger, de gré ou de force, dans l'un ou l'autre camp. La « troisième voie » du non-alignement n'ayant pas eu un véritable succès faute de « poids lourd » économique-militaire dans ses rangs. Mais bon, de nos jours... est-ce vraiment fini ? La Chine ne viendra-t-elle pas mettre un point final à ce dilemme ?

Dans son remarquable ouvrage consacré à cette Guerre froide, Odd Arne Westad va beaucoup plus loin que cette analyse. En effet, au travers d'éléments pertinents, il fait remonter l'origine de cette guerre froide à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle avec la première grande crise du capitalisme et le développement des théories communistes. En effet les disciples de Karl Marx recrutent de plus en plus d'adeptes dans les classes laborieuses oubliées lors du développement du capitalisme, surtout à l'est de l'Europe dominé

par des pouvoirs moins démocratiques comme en Russie.

Si la Première Guerre mondiale relance un sentiment patriotique dans la majorité des pays européens, elle permet aussi aux théories révolutionnaires de s'affirmer, provoquant en 1917 la révolution bolchevique en Russie. Les nouveaux maîtres du pays n'ont de choix que de tenter d'exporter leur révolution pour la rendre viable alors que les autres puissances isolent le pays par un « cordon sanitaire », soutenant les pouvoirs totalitaires face à cette menace. La Seconde Guerre mondiale permet à l'URSS d'avoir une expansion telle qu'elle devient une puissance de tout premier plan, engrangeant même des succès symboliques lors de la « course à l'espace ».

Le mérite de l'ouvrage est aussi de ne pas limiter le conflit aux deux superpuissances mais bien d'y associer des pays parfois négligeables qui, de par leur situation géographique ou leurs ressources, deviennent des enjeux fondamentaux dans cette gigantesque partie d'échecs. On se rend alors compte des stratégies mises en œuvre en même temps dans les différentes parties du globe : prise de puissance du bloc communiste au sein des pays émergents face à une colonisation européenne en déclin depuis la fin de la guerre ; mais aussi l'apaisement

des craintes d'un conflit en Europe qui pousse les pays de l'Est à bousculer la domination soviétique. L'idée même du dirigeant russe Gorbatchev de moderniser son pays provoque l'implosion du bloc dès 1989 avec la chute du symbole même de cette guerre froide.

Depuis, les États-Unis sont devenus la seule véritable puissance hégémonique mondiale même si la Russie de Vladimir Poutine tend à redevenir un acteur privilégié sur la scène internationale. En attendant la Chine?...

Le second ouvrage se veut plus ciblé car il s'agit ici d'une chronologie du monde communiste, relatant essentiellement des faits, mais ce qui fait son intérêt est sa diversité (on n'imagine pas forcément le nombre de pays du monde communiste) et son iconographie ; en effet, nombre d'images agrémentent le livre dont pas mal peu connues du grand public. On a l'impression d'un « livre d'histoires » et on a du mal à décrocher une fois plongé dans sa lecture, qui a l'avantage de pouvoir se faire de plusieurs manières, pas forcément linéaire... Les notices sont courtes, bien écrites et avec neutralité. De quoi donner à une génération née après 1989 une idée de ce que fut le communisme, avec ses espoirs et ses dérives, une série de repères importants aujourd'hui où un certain « néo-communisme » refait surface dans toute l'Europe. ●

› **Odd Arne WESTAD, Histoire mondiale de la Guerre froide 1890-1991**, trad. de l'anglais par Martine Devillers-Argouarc'h, Paris, Perrin, 2019, 712 pages, 28 €

› **Jean-Christophe BUISSON, Le siècle rouge : les mondes communistes 1919-1989**, Paris, Perrin, 2019, 455 pages, 27 €



# « C'EST PAS PARCE QU'ILS SONT NOMBREUX À AVOIR TORT QU'ILS ONT RAISON ! »

PAR FLORENCE RICHTER

rédatrice en chef de *Lectures.Cultures*

**C'**est une phrase de Coluche, et aussi le titre d'une formidable anthologie de Jean-Pierre Boyer, spécialiste des médias, qui rassemble presque 13.000 citations de 3.500 auteurs depuis quatre millénaires et sur les six continents, et dont le sous-titre est explicite : « pour aiguïser l'esprit critique »... et lutter contre le prêt-à-penser sur tous les sujets, avec 708 entrées, du mot « Absence » à « Zoologie ». Un exemple unique : à propos du problème actuel de l'accélération du temps et de l'Histoire, et de la course effrénée au progrès technologique, l'écrivain et humoriste anglais G.K. Chesterton notait déjà en 1902 que « la civilisation est en avance sur l'âme de l'homme, et elle produit plus vite qu'il ne peut penser ». Cette remarquable anthologie se clôt par un « Épilogue : Pour la suite de l'Histoire ! » très original, qui résume les défis du XXI<sup>e</sup> siècle à travers la réflexion décisive de grands penseurs, scientifiques et politiciens : sur l'écologie premier enjeu et le rapport au monde des humains ; sur l'anti-démocratie qui se développe ; sur la solidarité et la coopération humaines toujours centrales ; et sur l'utopie créatrice qui sauvera peut-être le monde...

## ÉLOGE DE LA CURIOSITÉ

C'est bien de l'esprit critique sous toutes ses formes que traite le présent article. L'esprit critique, le vrai, pas l'opinion jetée à la cantonade sans réflexion ni argumentation, et encore moins l'injure pathologique, deux comportements dont sont tellement friands les réseaux sociaux et autres blogs... Après l'anthologie citée ci-dessus, pourquoi ne pas poursuivre avec la curiosité : elle a pourtant mauvaise réputation, dit Jean-Pierre Martin dans son livre *La curiosité : une raison de vivre*, et il sait de quoi il parle, car il affirme avoir été étudiant en philosophie, militant ouvrier, artisan, pianiste de bar, avant de terminer prof d'univ. Selon lui, la curiosité mène toujours à l'inattendu, excellent ingrédient pour toute pensée qui se respecte, puisqu'elle vient du latin *cura*, elle prend donc soin du monde. Le livre traverse les époques et les auteurs, analyse ce qui nous détermine, nos possibles obsessions, et surtout évite le « bouvardet-pécuchisme » (la curiosité sans limites, qui prend aujourd'hui la forme d'une navigation frénétique sur Internet). Le vrai curieux sort de lui-même à la découverte du monde, mais sans se perdre pour autant. La curiosité bien cultivée constitue un sixième sens,

affirme l'auteur, une (belle) manière « d'habiter le point d'interrogation ».

## QUELQUE CHOSE (OU RIEN) DANS LA TÊTE

« Nous avons perdu la culture de la mémoire : avons-nous gagné celle du jugement ? » s'interroge Denis Kambouchner, dans *Quelque chose dans la tête*, réfléchissant à la question éternelle de la bonne éducation pour les enfants : qu'est-ce qu'un bon « bagage » ; comment acquérir concrètement du jugement ; comment équilibrer prudence et tempérament ; la culture générale est-elle utile ; comment définir l'intelligence ; comment élaborer des idées ; à quoi servent les passions ; la beauté se définit-elle et est-elle nourricière ; comment transmettre aux jeunes (savoir, culture, valeurs, aptitudes, rien ?) ; et « toute culture est-elle (vraiment) de classe » (Bourdieu) ? Ce petit livre vagabonde avec bonheur à travers ces notions.

## BAISE TON PROCHAIN !

On connaît Adam Smith, considéré comme le père de la pensée économique libérale, mais connaît-on assez le philosophe et médecin du XVIII<sup>e</sup> siècle Bernard de Mandeville, et sa fameuse *Fable des abeilles*, qui enga-



geait avec virulence à confier le destin du monde aux « pires d'entre les hommes (les pervers), ceux qui veulent toujours plus », quels que soient les moyens à employer. Mandeville élabore pour eux un art de gouverner qui se résume à deux options (flatter certains qui sont utiles, stigmatiser les adversaires), bien autrement répugnant que la célèbre réflexion de Machiavel, car il se focalise uniquement sur les pulsions. Trois cents ans plus tard, la société imaginée par Mandeville (surnommé de son vivant « Man Devil »...) semble bien réalisée, affirme Dany-Robert Dufour, qui analyse cet état de chose dans un essai percutant intitulé *Baise ton prochain : une histoire souterraine du capitalisme...* Mandeville et ses nombreux héritiers contemporains trouvent bien leur place dans un article sur l'esprit critique, mais comme contre-exemple parfait ! L'auteur évoque des cas très actuels, comme l'univers du patron de Facebook Mark Zuckerberg, ou l'obsession de la cote de l'artiste dans les arts plastiques contemporains, ou encore la pensée de l'économiste ultralibéral Milton Friedman qui affirmait : « Il n'y a qu'une et une seule responsabilité sociétale de l'entreprise, celle d'utiliser ses ressources et de s'engager dans des activités conçues pour augmenter ses profits. »

### DIVERTIR POUR DOMINER : LA CULTURE DE MASSE CONTRE LES PEUPLES

En deux tomes, sous la codirection de Cédric Biagini (déjà auteur de *La tyrannie technologique*), le gros essai *Divertir pour dominer* (2010

et 2019), part du constat, selon les auteurs, que le capitalisme constitue un « fait social total », pas seulement un système d'exploitation économique, mais bien l'entretien d'un imaginaire uniformisé et axé sur le divertissement permanent, qui s'affirme libérateur pour toute la population. « Survalorisée et triomphante, la culture de masse trouve des défenseurs même chez les intellectuels et les artistes dits contestataires. » Les auteurs s'attaquent ainsi aux vices : des séries télévisées totalement envahissantes, des jeux vidéo et de la gamification du monde, de la publicité débiliteuse, du sport et de l'obsession de la performance, du tourisme mondial et de la folklorisation des peuples, de la pornographie extrême banalisée, de la customisation pathologique, et des arts plastiques du n'importe quoi. À lire pour éviter de vivre et mourir aliéné...

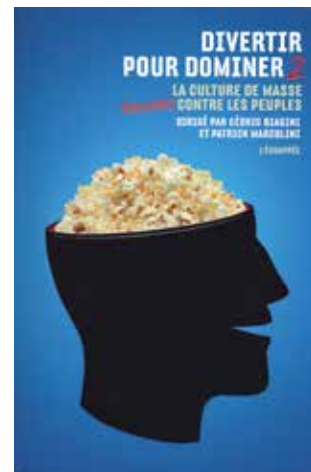
### DES SCIENCES SOCIALES INDOCILES

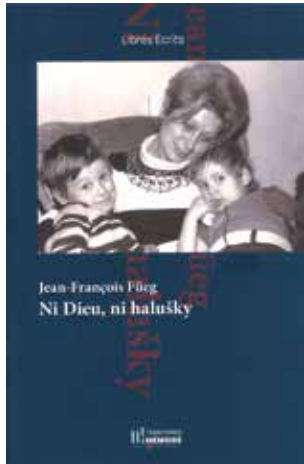
Avec une centaine de contributeurs (sociologues, économistes, historiens, professeurs d'enseignement secondaire, acteurs du mouvement social), le *Manuel indocile de sciences sociales* aborde des notions qu'on croit connaître, des mots prononcés tous les jours, et affirme lutter contre toutes les fausses évidences. Découpé en trois grandes thématiques (Capitalismes, Démocratie, Destins fermés ou indociles), l'ouvrage a le mérite de s'interroger sur les questions essentielles du monde contemporain : en exposant clairement que le « Capitalisme » pollue depuis

toujours la planète, exploite les animaux et ne sera jamais écologique ni d'ailleurs efficace (un comble !), et qu'il ne profitera jamais aux plus pauvres, enfin que l'État-Providence n'est pas dépassé. En matière de « Démocratie », on s'interroge sur la définition de l'État, local ou centralisé, ses représentants (les parlementaires), les partis, le populisme, les syndicats, le mouvement des Gilets jaunes, et sur de nombreuses questions de politique internationale. La troisième partie du livre (« Destins fermés ou indociles ») s'intéresse à l'enseignement, au genre, au travail, aux immigrés. Et la réflexion se clôt sur un questionnement à propos de la sociologie, parfois accusée de développer une « culture de l'excuse » (c'est-à-dire servant à excuser tous les comportements problématiques dans la société). Bref, une somme exceptionnelle sur des sujets de société cruciaux, mais peut-être inégale dans les analyses, parfois très franco-française, et qui aurait aussi gagné à se confronter aux approches des sciences dites dures, afin d'intégrer à la réflexion les réalités physiques et physiologiques du monde (par exemple celles de la biologie, de la médecine, de la géologie, de la géographie, etc). Voilà, avec certitude, un ouvrage de référence, mais moins indocile (donc plus conforme) qu'il ne l'annonce.

### TROIS ESPRITS LIBRES, PRÈS DE CHEZ NOUS : CHAPOUTHIER, VAN RILLAER, FÜEG

Notre collègue Jean-François Füg, outre sa fonction au sein de l'administration de





► la Culture, est écrivain, auteur de plusieurs livres, notamment comme historien spécialiste de l'anarchisme, mais il publie aussi des récits de vie, des textes originaux, au ton inattendu, où l'analyse historique rigoureuse se met au service d'échos de la vie de sa famille chaque fois développés sur un ton très personnel. Ces ouvrages sont parus chez l'éditeur Weyrich (*Les oreilles des éléphants*, 2017 ; *Notre été 82*, 2019) ou aux Territoires de la mémoire (*Jozef Bielik n'est pas un héros*, 2013 ; *Robert Füg n'est pas un salaud*, 2018). Le dernier titre paru poursuit cette vivante chronique familiale avec un texte consacré cette fois à la mère de l'auteur, dans *Ni Dieu, ni halušky*, sans doute l'évocation la plus sensible de la série, un beau témoignage sur une femme de tempérament. Jacques Van Rillaer est un psychologue connu, professeur honoraire des universités Saint-Louis-Bruxelles et catholique de Louvain, il axe sa réflexion et son travail de praticien sur la *Psychologie du quotidien* (Odile Jacob) et sur *La gestion de soi* (Mardaga), titres de deux de ses livres devenus des références en la matière. Il est aussi coauteur du fameux *Livre noir de la psychanalyse* (Les Arènes). Un de ses ouvrages vient d'être réédité et mis à jour : *Freud et Lacan, des charlatans ?* qui rappelle et résume les problèmes essentiels posés par l'étude de l'être humain selon la psychanalyse, notamment les concepts d'évaluation de l'homme (et de la femme) éloignés des réalités physiologiques. Les *Archives Sigmund Freud* dévoilent aussi le côté mystificateur

de cette approche qui se présente toujours comme une science. Le « personnage » de Jacques Lacan est mis en lumière, dans tous ses excès et contradictions, se disant tantôt analyste, tantôt poète. C'est un bonheur de terminer cet article avec le dernier livre du neurobiologiste et philosophe français Georges Chapouthier, spécialiste des chimpanzés. Auteur de nombreux ouvrages, notamment *Kant et le chimpanzé : essai sur l'être humain, la morale et l'art* (Belin, 2009), et après une longue et très sérieuse carrière au CNRS, il vient de publier *Une belle cerise sur le gâteau ! La vie d'un chercheur sous l'angle humoristique*, car l'auteur affirme avec vivacité que la farce peut se retrouver en filigrane des occupations les plus graves du chercheur comme du citoyen. Chapouthier raconte des anecdotes, depuis son enfance à son actuel « troisième âge », en passant par le travail du chercheur, le rire des animaux ou les relations parfois difficiles avec l'administration et l'autorité !

Pour conclure, esprit critique es-tu là ? Oui, je suis l'âme d'Oscar Wilde, bien assise entre les pages de la revue *Lectures.Cultures*, et qui affirme haut et fort à qui veut m'entendre « qu'un cynique est un homme (ou une femme) qui connaît le prix de tout et la valeur de rien »... En quelque sorte, un proverbe arabe lui donne écho qui dit : « Un bon livre est un jardin qu'on transporte avec soi. » ●

► **Jean-Pierre BOYER**, *C'est pas parce qu'ils sont nombreux à avoir tort qu'ils*

- ont raison ! 12.923 citations pour aiguïser l'esprit critique*, Écosociété, 2019, 780 pages, 28,00 €.
- **Jean-Pierre MARTIN**, *La curiosité : une raison de vivre*, Autrement, 2019, 262 pages, 19,00 €.
- **Denis KAMBOUCHNER**, *Quelque chose dans la tête*, Flammarion, 2019, 153 pages, 16,00 €.
- **Dany-Robert DUFOUR**, *Baise ton prochain : une histoire souterraine du capitalisme*, Actes Sud, 2019, 180 pages, 18,00 €.
- **Cédric BIAGINI (dir.)**, *Divertir pour dominer 2 : la culture de masse toujours contre les peuples*, L'Échappée, 2019, 342 pages, 15,00 €.
- **Fondation COPERNIC (dir.)**, *Manuel indocile de sciences sociales pour des savoirs résistants*, La Découverte, 2019, 1033 pages, 27,15 €.
- **Jean-François FÜEG**, *Ni Dieu, ni halušky*, Territoires de la mémoire, 2019, 96 pages, 9,00 €.
- **Jacques VAN RILLAER**, *Freud et Lacan, des charlatans ? Faits et légendes de la psychanalyse*, Mardaga, 2019, 276 pages, 19,90 €.
- **Georges CHAPOUTHIER**, *Une belle cerise sur le gâteau ! La vie d'un chercheur sous l'angle humoristique*, Unicité, 2019, 89 pages, 13,00 €.

A (re)lire également :

- **Nathanaël WALLENHORST**, **François PROUTEAU** et **Dominique SERRA-COATANEA (dir.)**, *Éduquer l'homme augmenté : vers un avenir postprométhéen*, Le Bord de l'eau, 2019, 164 pages, 20,00 €.



# OLRIK, L'AVENTURIER DE LA FACE SOMBRE

PAR MARIANNE PUTTEMANS

historienne, enseignante, journaliste BD

« Le XX<sup>e</sup> siècle fut une tragédie pour bien des peuples. Il s'est trouvé nombre d'individus malfaisants, aventuriers de la face sombre, trafiquants d'influence ou de substances interdites, manipulateurs des gouvernements, faux-monnayeurs, escrocs, grands criminels, pour prospérer dans cette fange et ce malheur »<sup>1</sup>.

**E**n 1978, paraissait dans la revue (*A Suivre*), une bande dessinée très différente de ce qu'on avait l'habitude de lire : *HP et Giuseppe Bergman* de Milo Manara. L'album, paru deux ans plus tard, comptait plus de 110 planches. Et pendant toute cette histoire, le principal protagoniste, Giuseppe Bergman attend que vienne à lui l'aventure, celle avec un grand A qui doit l'emmener vers un destin brillant. Bergman ne comprend jamais qu'il vit une vie d'aventure, il attend. On pourrait le comparer à Madame Bovary, jamais heureuse de sa vie, et qui attend toujours mieux, toujours plus jusqu'à en mourir.

Au contraire de cet antihéros impatient, colérique et souvent peu au fait du monde qui l'entoure, Blake et Mortimer sont des parangons de l'aventure. À deux, ils sont à la fois des scientifiques raffinés et reconnus, en parfaite forme physique (Blake est militaire), élégants (britanniques, c'est un pléonasme), ils connaissent tous les gens qu'il faut connaître, ils ont une culture générale immense et connaissent le passé aussi bien que les meilleurs archivistes, ils ont l'esprit ouvert et quand il sont face à des manifestations paranormales ou spiritiques, ils les étudient sans préjugé, ils sont au fait des manœuvres politiques les plus tordues, ils n'ont jamais

peur de se lancer dans des aventures qui pourraient les emmener à l'autre bout du monde, ce sont des héros et des aventuriers parfaits. Ils combattent le Mal, régulièrement incarné par la même figure, celle du colonel Olrik.

On a souvent écrit sur les méchants dans les histoires (voir par exemple : Olivier Dobremel, *Méchants : les grandes figures du mal au cinéma et dans la pop culture*, Paris, Hachette heroes, 2017 ; Christophe Quillien et al., *Méchants : crapules et autres vilains de la bande dessinée*, Paris, Hugonn & Muninn, 2013 ; Elaine Després, *Pourquoi les savants fous veulent-ils détruire le monde ? Évolution d'une figure littéraire*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Erres essais », 2016, entres autres) mais on a très peu de véritables biographies du méchant. Les études et essais posent souvent comme postulat le fait que plus le méchant est abominable, plus l'histoire est réussie, et qu'on pense au Professeur Moriarty, à Dark Vador ou à Voldemort, à la sorcière de *Blanche-Neige* ou plus récemment au *Roi de la nuit*, le postulat est correct.

Néanmoins, sauf à lui chercher des excuses, des explications ou des circonstances atténuantes, on s'intéresse finalement assez peu à son histoire, ses goûts, ses amis. Même le récent et excellent *Joker* de Todd Phillips n'est pas

vraiment une biographie, c'est une explication, une tentative de comprendre.

## LA BIOGRAPHIE NON AUTORISÉE

Hubert et Laurent Védrine ont remédié à cette navrante carence en publiant *La biographie non autorisée* d'Olrik, l'homme qui est à l'origine de la plupart des aventures de Blake et Mortimer.

Hubert Védrine a été ministre des Affaires étrangères en France entre 1997 et 2002, son fils Laurent a étudié le droit, l'histoire et les abeilles. La biographie d'Olrik ne pouvait naître que sous la plume de ceux-là. Écrit comme un feuilleton radio des années 1940, ce petit essai est jubilatoire.

On y rencontre les parents d'Olrik, l'île de Saaremaa sur laquelle le jeune garçon passe les premières années de sa vie, la ruine familiale, la déchéance et l'exil. On comprend comment le jeune homme grandit dans l'amertume, comment et pourquoi il se tourne vers les personnages les plus louches. Les auteurs n'oublient pas d'insister sur l'élégance d'Olrik, ses talents – il parle toutes les langues slaves, monte à cheval, danse, et s'habille comme Jacobs chez Huntsman & Sons sur Savile Row, une des plus anciennes maisons de la place de Londres<sup>2</sup>. ▶

► Hubert et Laurent Védérine ont fait de la vie d'Olrik une odyssée en soi. On y lit comme un négatif des histoires de Blake et Mortimer, fait d'autant de chapitres passionnants et d'aventures. Le génie des Védérine a été de se servir d'une documentation qui paraît être vraie, qui pourrait l'être. Les lieux où Olrik aurait vécu sont réels, le château de Saaremaa existe vraiment, mais les archives du château sont tout autres que ce qu'ils en racontent. La voyante qu'ils consultent s'appelle Madame Autrique et habite 266 chaussée de Haecht à Bruxelles, on y croirait avec plaisir si on voulait. Il y a là un clin d'œil réjouissant à François Schuiten et Benoît Peeters.

Et le ton, les Védérine père et fils reprennent le ton des feuilletons, on se régale quand on lit que « le destin hors norme de Laszlo de Almasy est retracé dans le film américain *Le Patient anglais*, récompensé par neuf Oscars en 1997. Nous l'avons visionné », assurent les auteurs, « par acquit de conscience. Une scène avec Juliette Binoche, actrice principale du film, nous a médusés. L'espace de quelques secondes, au second plan de l'action, apparaît un vieil homme habillé en officier. Et puis, casquette convexe, monocle, fume-cigarette : c'est la tenue fétiche d'Olrik, à quelques détails près ! Est-ce un figurant ? Un intrus sur le tournage ? Le réalisateur contacté a refusé de nous répondre. Nous encourageons donc vivement les exégètes d'Olrik à regarder ce film et à se forger leur propre opinion<sup>3</sup>. »

Les Védérine vont continuer à suivre pas à pas les traces de la vie compliquée d'Olrik, toujours du mauvais côté des choses, il essaiera même d'aider Ceaușescu avant de retourner sa veste. À la fin de sa vie, alors âgé de plus de 90 ans, il déclare à un médecin « qu'il est traqué par des malfaisants. J'ai eu une vie aventureuse. Les moralistes et les petits-bourgeois casaniers me haïssent<sup>4</sup>. »

Cet essai est un véritable bijou, réjouissant et intelligent. Après sa lecture, on



se replonge volontiers, mais avec un œil neuf, dans l'ensemble des aventures de Blake et Mortimer. Depuis les premières apparitions d'Olrik jusqu'aux dernières pages de *La Vallée des Immortels*.

Cet album-là, en deux tomes, est paru entre novembre 2018 (pour le tome 1) et novembre 2019 pour la suite et fin de l'histoire. Il est à mettre chronologiquement entre *Le Secret de l'Espadon* et *Le Mystère de la Grande Pyramide*, deux histoires (en cinq albums) qui mettent en place l'ensemble de l'univers de Blake et Mortimer, leur histoire, leur amitié, leur capacité à se déplacer très vite et très loin et surtout leur étonnante pugnacité à l'encontre d'Olrik, toujours sur leur chemin. Dans *La Vallée des Immortels*, Yves Sente fait jouer à Nasir un rôle plus important que celui que Jacobs lui réservait d'habitude et pendant que Blake est à la poursuite d'Olrik, Mortimer doit sauver Nasir. L'histoire est complexe, elle mêle habilement des morceaux de l'Histoire avec les récits jacobsiens qui nous sont familiers, exactement comme Hubert et Laurent Védérine emmêlent le lecteur dans un tourbillon de vraies-fausses pistes et de vraies-fausses archives, photographies, témoignages.

Qu'enfin, on lise Védérine, Jacobs ou Yves Sente, on lit les extraordinaires aventures de Blake, Mortimer et Olrik. L'essai des Védérine fait comprendre que les vrais héros ne sont jamais fatigués ou démodés, qu'une bonne histoire est et reste une bonne histoire. Il lui faut une recette subtile faite de voyages lointains, de jungles inexplorées, de spirites mystérieux, de légendes oubliées, de traîtres élégants et sans scrupule, de dictateurs mégalomanes un peu stupides, de retournements de situation, d'honneur et d'amitié. Gunzig et Van Dormael avaient déjà joué très brillamment cette partition avec *Le Dernier Pharaon* où ils avaient enchevêtré l'ésotérisme, la politique, le terrorisme, l'environnement, les monstres préhistoriques, et même les complots dans une Belgique exotique et sauvage dessinée par François Schuiten. ●

► **Hubert VÉDRINE et Laurent VÉDRINE, *Olrik. La biographie non autorisée*, Paris, Fayard, 2019, 215 p., 20,00 €.**

#### Notes

- (1) Hubert Védérine et Laurent Védérine, *Olrik. La biographie non autorisée*, Paris, Fayard, 2019, p. 9.
- (2) *Op. cit.*, p. 76.
- (3) *Op. cit.*, p. 49.
- (4) *Op. cit.*, p. 197.

# DU MANQUE (AIR, LUMIÈRE ET TEMPS) CONSIDÉRÉ COMME UN ART !

PAR PASCAL DERU  
formateur en ludothèque

## DEEP BLUE

Les bateaux sont prêts, les contre-maîtres ont engagé des équipages chevronnés, les capitaines jettent un dernier coup d'œil sur leur carte maritime. Puis, les événements s'enchaînent : signal du départ, navigation coude à coude ou en prenant ses distances, mouillage au-dessus des épaves inexplorées. Lorsqu'un navire s'arrête à l'aplomb de l'une d'elles, il suscite l'intérêt des autres navires qui rappliquent s'ils sont à proximité. Ce sont donc souvent plusieurs plongeurs qui descendent vers le cimetière marin et y trouvent, selon leur chance, des lingots d'or, des pièces d'argent, parfois un bijou. Mais deux dangers guettent ces explorateurs de la mer : le manque d'air si la plongée s'avère trop longue et les prédateurs dérangés par le remue-ménage. Gare donc à ceux qui n'ont pas été prévoyants !

Le créneau de l'éditeur Days of Wonders est celui de la niche familiale : des jeux magnifiques, souvent réussis, qui emportent l'adhésion. *Les Aventuriers du Rail*, *Five Tribes* et *The River* sont du nombre. Avec *Deep Blue*, le rendez-vous est moins stratégique mais puissant en ambiance.

Le bonheur d'y jouer vient de la manière dont les auteurs ont conçu les plongées, la possibilité pour le plus grand nombre d'y participer et le risque encouru par ceux qui n'ont pas prévu assez d'oxygène ou de harpons de devoir remonter à la surface.

Une plongée se déroule de la manière suivante : le capitaine du bateau qui initie la plongée prend un sac qui contient des pierres de différentes couleurs. Piocher dans ce sac représente la manière de découvrir les trésors que re-



çèle l'épave. Il sort donc une première pierre et si cette dernière n'est ni bleue ni noire, tous les plongeurs présents peuvent miser une carte qu'ils auraient achetée sur un marché et qui valorise la couleur de la pierre trouvée. À titre d'exemple, si c'est de l'or, la carte permet de gagner 2 points ; si c'est une émeraude, la carte permet de gagner 8 points. Certaines cartes ne sont pas liées à une couleur particulière. Ainsi, la carte X 8 signifie qu'elle ne peut être posée que si 8 pierres sont sorties du sac, ce qui rapporte 6 points.

Si le bonheur et l'excitation de chaque plongée viennent de l'espérance de sortir du sac une pierre correspondant à une couleur ardemment désirée, le danger balance agréablement tout nouveau retrait : en effet, si une pierre bleue ou une pierre noire est tirée pour la seconde fois, chaque joueur doit prouver qu'il est capable d'affronter le défi en jouant soit une carte « bonbonne d'oxygène » soit une carte « harpon ».

À défaut, il doit remonter à la surface et renoncer au butin que se partageront peut-être les autres plongeurs.

Face au risque de plus en plus grand de devoir affronter un danger, le maître de plongée clôt la plongée quand il le décide. Il le fait par nécessité si lui-même ne dispose pas d'une bonbonne ou d'un harpon nécessaire. Mais il le fait peut-être aussi s'il estime que les gains amassés sont suffisants. Dans ce mécanisme de « stop ou encore », le jeu va bon train et le suspense ne cesse de monter car à risquer toujours plus, le gain peut s'accroître ou être réduit à néant. La pêche aux trois rubis, en particulier, pousse ce mécanisme à l'extrême car l'audace permet de gagner jusqu'à trente points. À vrai dire, irrésistiblement attirés par un tel profit, les capitaines téméraires y laissent souvent leur culotte !

Voilà de belles occasions de rire ensemble et de tenter le diable ! Chacun affiche clairement son caractère ou sa prudence lorsqu'il est maître de plon-

- gée... mais, et c'est plus rare dans les jeux, chacun profite à 100 % de la chance des autres s'ils se révèlent plus audacieux qu'il ne l'aurait été.

Les parties durent environ 70 minutes. Le jeu est prévu pour 2 à 5 joueurs à partir de 10 ans. Éditeur : Day of Wonders. Env. 45 €.

## PICTURE SHOW

Sur un tout autre registre d'ambiance, *Picture Show* propose deux répertoires basés sur la création d'ombres : le premier sous forme de jeu de société, le second sous forme de jeu libre et de création de spectacle. Son matériel se compose d'un écran éclairé par un spot arrière sur lequel le montreur peut combiner des formes pour évoquer des sujets. Par exemple, une femme enceinte en superposant la silhouette d'une femme et une boule plaquée à la hauteur de son bassin. 45 motifs peuvent être combinés, certains abstraits (triangle, goutte, croix, éclair), d'autres concrets (dinosaur, éléphant, note de musique). Les motifs à faire deviner sont proposés en trois niveaux de difficulté. En voici trois exemples : 1. Fêter son anniversaire. 2. Une personne âgée. 3. Être content.

Le matériel comprend un spot led (piles non fournies) qu'on peut remplacer par n'importe quelle lampe de chevet, un écran et deux baguettes avec des bouts métalliques qui permettent de manipuler les formes découpées dans un matériel magnétique.

Le second répertoire est très créatif et, en recevant ce jeu à Noël, mes petites filles (9 et 8 ans) se sont aussitôt plongées dans la création d'un spectacle. Une belle occasion d'inventer un scénario et de proposer aux proches, dans l'obscurité d'une veillée, des images et des histoires d'enfant.

Cette boîte d'un éditeur peu connu (Seven Towns) mais très bien distribué par Asmodée s'inspire des jeux du monde et en particulier du Wayang Kulit javanais. Si vous le préférez dans d'autres matériaux que le plastique, découvrez la très bonne editrice française Coco d'En Haut qui, depuis 2002,



propose des valisettes pour présenter des spectacles d'ombres : chaque valisette propose un matériel complet et un thème tantôt lié aux contes de fées, tantôt lié aux grands sujets qui mobilisent l'intérêt des enfants : les dinosaures, l'univers de la mer, les loups. Chez cette editrice, des baguettes supplémentaires, des recharges de motifs ainsi que la possibilité d'en créer d'autres, sortis de notre imagination, sont proposés dans des kits séparés. *Picture Show* : 2 à 8 joueurs, à partir de 7 ans, env. 29 €. *Coco d'En Haut* : valisettes complètes à partir de 39 € à commander directement chez l'editrice<sup>1</sup>.

## STAY COOL

Les ambiances ne se ressemblent pas et cette boîte nous en propose une tout autre, assez rigolote, basée sur l'idée de ne plus savoir où donner de la tête. Généralement, les jeux d'activités multiples s'adressent à des équipes qui jouent en concurrence. Ici, à notre plus grand étonnement, pas d'équipe... mais bien une et une seule personne qui est bombardée par ses deux voisins immédiats de consignes qu'elle essaie de réaliser en même temps. Le principe est très simple mais désarçonnant. Imaginons, par exemple, que c'est

au tour de Julie d'être sur la sellette. Tandis que Paul, son voisin de droite, active le sablier, il lui pose une question du genre « qui mange les souris ? » Les questions de Paul nécessitent une réponse écrite et se composent toujours de quatre lettres à trouver sur les faces de quatre dés qu'il faut aligner dans le bon ordre. Jusque-là rien de compliqué et Julie trouve facilement la réponse « chat ». Mais c'est sans compter sur la question de sa voisine de gauche qui nécessite une réponse orale tandis qu'elle s'applique à trouver les bonnes lettres sur les dés : « quel est le point commun entre Mexico, Vientiane et Séoul ? » Ou « quel est le lien entre « pour se coucher et d'une rivière » ? Dès qu'une réponse donnée est correcte, voisins de gauche et de droite envoient la question suivante, ne laissant aucun répit à la joueuse qui doit sans cesse réfléchir à deux choses en même temps. Chaque tour de jeu se déroule sur 2 minutes au maximum et est nourri par le feu de 10 questions. Simple dans sa structure, *Stay Cool* est plutôt du genre affolant. Pour 3 à 8 joueurs, à partir de 10 ans (entre adolescents du même âge ou 14 ans entre adultes). Éditeur : Le Scorpion masqué. Env. 19 €.

Note

(1) <http://www.cocodenhaut.com/>



L'histoire d'une longue journée - Willi Filz ©

## AGORA, CE LIEU OÙ TOUT SE JOUE

PAR LAURENCE BERTELS

écrivain, journaliste à *La Libre Belgique*

Un nom chargé de sens pour le seul, et passionnant, théâtre jeune public de la Communauté germanophone, créé en 1980 à Saint-Vith, par Marcel Cremer, au milieu de sa chère prairie... Sans lui, rien n'aurait sans doute existé. Il s'agit d'un homme comme on en rencontre peu ; d'une personnalité hors du commun, qui a quitté ce bas monde bien trop tôt, le 22 décembre 2009, à l'âge de 56 ans, des suites d'un cancer du poumon contre lequel il s'était battu jusqu'au bout. Parti aussi, après avoir sans doute vécu mille vies, là où d'autres ont à peine célébré la leur. Un homme qui avait peut-être dit ce qu'il avait à dire, qui, transi de peur, a brûlé des paquets entiers de cigarettes, les soirs de premières, mais qui a eu raison trop tôt pour bénéficier de la reconnaissance méritée.

Il voulait d'abord créer une équipe de football mais elle existait déjà. Dès lors, cet ancien étudiant en langues germaniques à l'Université de Liège, où il avait découvert le théâtre, s'est tourné vers sa vraie passion. Et a monté *Die Ermittlung/ L'Instruction* de Peter Weiss, qui évoque le « procès d'Auschwitz » à Francfort contre les nazis parce que, disait-il, « on a collaboré. Il faut donc commencer par là ! »

Avec ses yeux bleus profonds, sa colère contenue, sa fragilité cachée, son engagement permanent, Marcel Cremer, auteur, metteur en scène et fondateur du théâtre Agora, seul théâtre jeune public de la Communauté germanophone, était un artiste sans concession, et ceux qui ont croisé son chemin portent une part de lui au fond d'eux-mêmes, car il a insufflé un vent nouveau sur le théâtre jeune public, qui depuis la première arrivée du théâtre Agora aux Rencontres de Huy, en 1997, n'a plus jamais créé tout à fait de la même manière. Depuis que leur camion, aisément reconnaissable, est arrivé dans la cour des Rencontres ; que toute la troupe a débarqué avec armes et bagages ; et que la Princesse Trouillette ►



- est littéralement sortie de terre, en cette scénographie circulaire et spectaculaire, pour mieux nous ébouriffer, le royaume du théâtre pour enfants a changé de visage. Un royaume très présent par son absence dans l'œuvre de Marcel Cremer, comme en témoigne son testament artistique et sa quête philosophique, *Le Roi sans royaume*, créé à Huy, quelques mois après son enterrement, lors d'une représentation exceptionnelle, une communion, dont chacun est sorti intérieurement bouleversé.

Pour s'en aller sur la pointe des pieds, l'auteur a laissé en héritage un vrai conte, d'enfance et universel, l'histoire d'un roi qui s'éveille un matin, en ayant tout perdu, tout sauf sa couronne, qu'il avait oublié d'enlever avant de se coucher. Durant la journée, au gré du vent, il part sur les routes et croise en chemin, un chat noir qui ne le quittera plus, des saltimbanques, un cerf vaniteux et d'absurdes douaniers. À la fin de la journée, il sait que son tour est passé.

Raconté, en français, par des comédiens germanophones à l'accent doucement guttural, qui sied au ton de la narration, le roi naïf vit cette journée au gré de la contrebasse et du violoncelle, car le théâtre de cet Agora est toujours pluriel, visuel et définitivement théâtral.

### AUTOBIOGRAPHIQUE

Entre, la savoureuse *Princesse Trouillette* et *Le Roi sans royaume*, il y aura eu *La Femme Corbeau*, *Mon premier instituteur*, qui parle de la résistance pendant la Seconde Guerre mondiale, *Le Cheval de bleu*, qui raconte le premier deuil auquel l'enfant est souvent confronté, celui du grand-père, *Les Croisés*, parodie tout public cruelle des croisades, interprétée par des « gueules cassées » et joué aux Doms, à Avignon en 2006, ou le percutant *Wanted Hamlet*, opéra rock et dernier coup de génie du grand spécialiste du « Théâtre autobiographique ». Le fondateur d'Agora ne disait jamais, par exemple, à un de ses comédiens de jouer Hamlet, mais lui demandait : « Quel Hamlet es-tu ? ». L'artiste ensuite, parfois confronté à son premier rôle, puisait en son vécu pour trouver le fils trahi en lui. Et cette approche, radicalement différente de celle d'autres metteurs en scène, portait ses fruits, révélant un théâtre peu ordinaire, criant de sincérité et de singularité. M. Cremer poussait les acteurs à rouvrir leurs cicatrices et osait déclarer que quelqu'un qui n'en porte pas n'a guère de place dans sa compagnie.

Il s'adressait également toujours au

« Spectateur invisible », celui auquel il écrit dans un ouvrage publié par Émile Lansman, qui a édité tous ses textes en français. Ce fameux spectateur, était incarné, en ce qui le concernait, par son grand-père, qui ne viendrait jamais voir le spectacle, mais qu'il imaginait caché au fond de la salle.

Enfin, comment ne pas citer le grand sens scénographique et dramaturgique de cette compagnie, qui présente toujours un théâtre total et enchante son jeune public avec des univers soignés jusque dans les moindres détails ?

### UN NOM, UNE PLACE PUBLIQUE

Agora, c'est un nom fort, chargé de symboles, le lieu du marché, des rencontres, des débats politiques au temps de la Grèce antique, un lieu ouvert à tous. Après son départ, le groupe, orphelin, a dû envisager la suite des aventures, sans son père fondateur, son guide spirituel, son mentor. C'est donc le dauphin, Kurt Pothén, qui reprendra la barre, pour assurer un virage dans la continuité, une survie à la compagnie, une fidélité à son esprit. Mais chacun ayant toujours eu sa place dans le collectif, l'histoire s'est poursuivie, avec intelligence, talent et nuances. Il y eut,



Cheval bleu- Willi Filz ©

par exemple, Roland Schumacher, l'un des anciens de la compagnie, qui a pris son accordéon sous le bras pour raconter *Bagatelle*, de Jakob Mendel et Gitte Kath, un spectacle d'une sincérité et d'une authenticité étonnantes qui raconte l'histoire de ce vagabond de passage. Son « chez lui », c'est la route et les gens qu'il rencontre. Vous, nous, les spectateurs. Une histoire qui parle du bonheur, de la perte, du partage et qui a touché des milliers de personnes. Il y eut aussi *Kohlhaas*, adaptation libre, d'après Heinrich von Kleists, un conte effroyable, burlesque et musical sur le pouvoir, l'absolutisme et la résistance contée par une famille d'artistes qui voyage avec son théâtre ambulant. Ce fut l'un des premiers spectacles de la compagnie de l'ère post-Cremer, et il était judicieux de s'inspirer d'un texte existant, et de faire appel à un metteur en scène extérieur, Claus Overkamp, pour passer ce nouveau cap.

### LES TROIS VIES D'ANTIGONE

Aujourd'hui, l'Agora théâtre, poursuit sa quête d'identité et confie, pour cela, une part de son âme au philosophe Felix Ensslin, fils de Gudrun Ensslin – qui fut membre de la Fraction armée rouge et mit fin à ses jours le 17 octobre 1977 dans la prison de Stammheim à Stuttgart –, pour la mise en scène audacieuse d'*Animal Farm*, un spectacle qui rompt avec la tradition d'une compagnie à la croisée des chemins, désireuse de toucher plus encore un public adulte. Une création que l'on a pu découvrir au TheaterFest, le grand rendez-vous automnal de la compagnie, un festival peu ordinaire, qui programme des spectacles francophones et germanophones, belges, allemands, ou autres, réunit les deux communautés et promet chaque fois un véritable voyage en germanophonie.

Pour enfants dès dix ans, *Le Petit Théâtre de Hannah Arendt*, d'après un texte de

Ania Michaelis et Felix Ensslin, dans une mise en scène d'Ania Michaelis, enfant de la troupe, met la pensée de la philosophe à l'honneur, et n'épargne pas au jeune spectateur la référence au drame nazi et la présence de masques de loups sur scène, esthétiques et terrifiants, venus représenter le danger.

En ce début 2020, l'Agora Théâtre vient de monter, en allemand, en attendant la version francophone, et toujours sous la houlette de Felix Ensslin, *Les trois vies d'Antigone*. En ce vingt et unième siècle, les Labdacides sont répartis aux quatre coins du globe. Mais tous les cent ans, les descendants d'Œdipe se rassemblent pour une fête de famille. Et pour savoir ce qu'il s'est passé, ils doivent s'en remettre à la mémoire du voyant Tirésias. Et si les rôles des protagonistes mythiques de l'après-guerre fratricide de Thèbes étaient redistribués ? Un point de vue qui, à nouveau, s'annonce dramatiquement passionnant. ●

# POÉSIE DES MOTS, DES IMAGES ET DES HISTOIRES

PAR MICHEL DEFOURNY  
maître conférencier à l'ULg

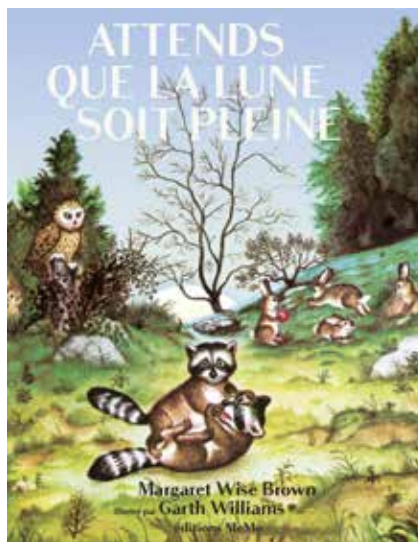
L'album fait rêver. Deux titres récents sont illuminés par la lune. Le premier est un « vieux machin » déniché par les éditions MeMo. Dans le second, publié par la même maison, c'est toute la sensibilité japonaise qui s'exprime.

O n a également retenu, pour cette chronique, la poésie narrative des *Fables* de Jean de La Fontaine, telle que perçue d'un côté par des maîtres de la tradition iconographique de l'Ukiyo-e et telle que ressentie de l'autre par Voutch, surpris lui-même de s'être lancé dans pareille aventure.

## ATTENDS QUE LA LUNE SOIT PLEINE, PAR MARGARET WISE BROWN, ILLUSTRÉ PAR GARTH WILLIAMS

Inspiratrice des poètes, de Baudelaire à Apollinaire, de Lorca à Prévert, la lune l'est tout autant des auteurs et des illustrateurs d'albums. Que l'on songe à *Jean de la Lune* de Tomi Ungerer, à *Que fait la lune, la nuit ?* d'Anne Herbauts. Que l'on songe également à *Chat lune* d'Albertine Deletaille, à *La Famille Souris dîne au clair de lune* de Kazuo Iwamura, à *Dans la lune* de Pierre Grosz et Chen Jiang Hong... et au classique des classiques, *Bonsoir lune* de Margaret Wise Brown et Clement Hurd.

De cette grande dame proche de l'esprit d'enfance, MeMo a déniché un vieil album publié aux États-Unis en 1948



qui n'avait jamais été édité en français. *Attends que la lune soit pleine* nous rapporte l'histoire d'un petit raton laveur qui vit avec sa maman et se montre fort curieux : « il avait vu le jour, il voulait voir la nuit ». Voir les chouettes qui hululaient dans les branches. « De quelle couleur est la nuit ? », se demandait-il. Bleue, rouge, blanche, noire ? Et le noir... « Qu'est-ce que le noir ? » Il posait d'étranges questions : « La lune serait-elle un lapin ? » Et quoi qu'il lui demandât, sa mère n'avait qu'une réponse, toujours pareille : « Attends que la lune soit pleine. » Pour faire patienter

son lascar, elle lui chantait une chanson comme seule Margaret Wise Brown était capable d'en inventer, sur le modèle des *nursery rhymes* :

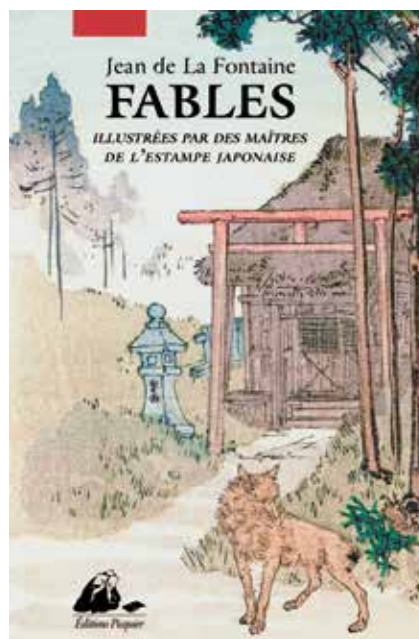
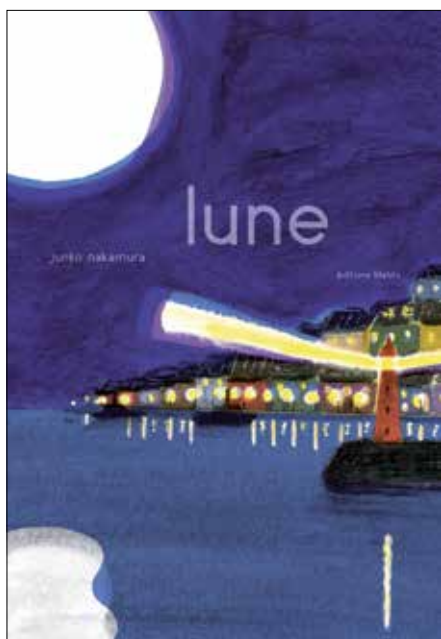
« Et le chat et la vache  
Et le poisson et le taureau  
Dansent la danse des animaux  
Lorsque la lune est pleine  
Avec la chouette et la mouffette  
Et l'écureuil et la mouette. »

Notons au passage que Garth Williams semble avoir éprouvé beaucoup de plaisir à traduire en image le *nonsense* de ces vers.

Et comme tout arrive à qui sait patienter, un soir, le petit raton laveur découvrit tout à la fois la nuit et la clarté lunaire. Pour nous dire ce qu'il advint, Margaret Wise Brown se tait. Elle cède la place à une grande image en pleine page, toute en couleur, alors que jusque-là, dans ses illustrations, Garth Williams avait privilégié une sobre bichromie. Et le petit raton laveur de se faire un ami avec lequel jouer tandis des lapins sautent à la corde et que deux mamans, tout à côté, tricotent en conversant. Silencieuse, à l'écart, perchée sur sa branche, une chouette veille...

Sans doute la lecture de cet album demandera-t-elle un accompagnement ? L'enfant comprendra vite que par-delà





la poésie et la tendresse qui se dégagent du texte et des images, l'histoire se situe dans le passé, à une époque pas si éloignée cependant où les tâches ménagères étaient exclusivement féminines, la cuisine, la lessive, la couture, le soin des enfants. On ne manquera pas d'opposer ce monde révolu aux modes de vie contemporains.

### LUNE, PAR JUNKO NAKAMURA

Le mot « féérique » s'impose pour qualifier la promenade nocturne à laquelle Junko Nakamura nous invite. Nous sommes dans une petite ville. Les guirlandes d'ampoules rouges et jaunes d'un cirque de passage se mêlent à l'éclairage des maisons qui s'étagent sur la colline ainsi qu'aux halos des réverbères qui longent le bord de mer. Tandis qu'un phare projette dans le lointain ses puissants rayons lumineux, la mer reflète chacun des points brillants qui s'allongent en tremblant. Toute ronde, dominant le paysage, la lune sourit, bienveillante. Elle semble connaître chacun. Par une lucarne, elle fait coucou à un enfant qui lit à l'abri dans son lit. À travers une fenêtre, elle se penche tendrement vers une jeune fille qui s'adonne à la couture.

Lorsqu'une sirène retentit dans le silence de la nuit, un navire quitte le port. Serait-ce pour fêter son départ qu'il brille de mille feux ? Peu à peu, ceux-ci s'estompent lorsqu'il gagne le grand large. Et la lune de l'accompagner dans son voyage tout en restant présente en ce lieu magique où deux ombres nous ont guidés au long de cette promenade nocturne.

Brillantes sont les images de Junko Nakamura ! Ses jaunes et ses rouges vibrent et rayonnent dans le bleu profond de la nuit. Inoubliable, le rendu des ondulations marines (très japonaises) qu'illumine la lune au visage enchanteur...

### FABLES DE LA FONTAINE ILLUSTRÉES PAR DES MAÎTRES DE L'ESTAMPE JAPONAISE

Derrière ce titre se cache la réédition d'un album édité à Tokyo à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, destiné à un public français amateur d'art nippon. À l'époque, l'Europe était envoûtée par le Japon. Nous sommes impressionnés aujourd'hui par la lecture que firent des Fables de La Fontaine cinq artistes qui excellaient dans l'art de l'Ukiyo-e. Dans la préface à l'édition de 1894,

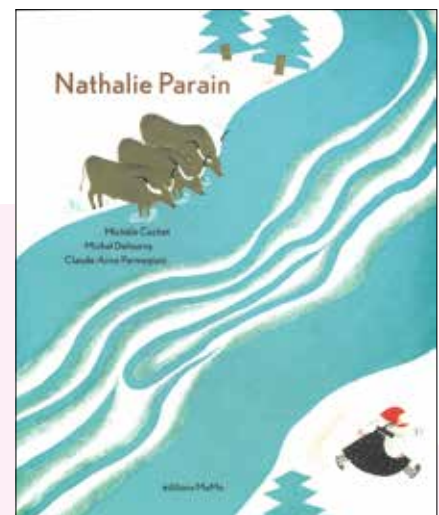
Pierre Barboutau chargé de la direction de la publication explique qu'il lui fut difficile de traduire le sens de ces récits aux artistes japonais. Pour relever le défi, ceux-ci se sont inspirés de leurs propres traditions animalière et paysagère. Les Fables sélectionnées privilégient les animaux appartenant au bestiaire commun aux deux cultures, même si ceux-ci peuvent être chargés, de part et d'autre, de significations différentes. Parmi les plus fréquents : le renard, la grenouille et le rat... Dans ces illustrations d'une grande finesse, colorées selon la sensibilité de chacun, la nature omniprésente est stylisée. Les arbres sont tordus. Roseaux, herbes folles et broussailles sont traités selon la technique « points-traités » qu'adopta chez nous Vincent Van Gogh. La représentation des fleurs est conforme aux traités de botanique de là-bas. Rares sont les scènes où apparaissent les hommes, cependant l'on détecte çà et là leur présence : un portique shinto, une lanterne, un treillage, des maisons couvertes de chaume. Les plus attentifs des lecteurs reconnaîtront des sites aussi célèbres que l'île d'Enoshima, le pont Nihonbashi ou le Mont Fuji dont la silhouette se profile dans le lointain. Cette édition pour adultes ne manquera pas de séduire les enfants. ▶



- › Margaret Wise BROWN et Garth WILLIAMS, *Attends que la lune soit pleine*, trad. Lou GONSE, MeMo, 2019, 36 pages, 16 €
- › Junko NAKAMURA, *Lune*, MeMo, 2019, 36 pages, 15 €
- › Jean de LA FONTAINE, *Fables illustrées par des maîtres de l'estampe japonaise*, Préface d'Élisabeth Lemirre, Arles, Picquier, 2019, 131 pages, 23,50 €
- › Jean de LA FONTAINE-VOUTCH, *Quelques fables assez fabuleuses*, Le Cherche Midi, 2019, 80 pages, 25 €

► **JEAN DE LA FONTAINE, QUELQUES FABLES ASSEZ FABULEUSES, CHOISIES ET ILLUSTRÉES PAR VOUTCH**

Qu'il s'adresse aux adultes ou aux enfants, jamais le dessinateur d'humour Voutch n'illustra le texte de quelqu'un d'autre ! Mais lorsqu'il reçut un appel téléphonique de l'Éducation nationale française qui lui demandait s'il accepterait d'illustrer La Fontaine, il ne put refuser. Et d'enquêter, dans un premier temps, sur ceux qui l'avaient précédé, Gustave Doré, Grandville, Benjamin Rabier, plus récemment Johann Sfar. Et dans un second temps, de préciser quel serait son point de vue : éviter l'humour surimposé, le décalage et le détournement à la mode... faire le choix de la simplicité. À peine allonger le nez des humains pour rester fidèle à lui-même. Son but : intriguer les enfants pour susciter chez eux l'envie de lire le texte. En cela, il rencontrait l'objectif poursuivi par l'Éducation nationale, qui, dans le cadre de la campagne 2019 « Un livre pour les vacances », offrit cet album aux élèves de CM2 (dernière année de l'école primaire). Édité par le Réseau Canopé, l'album a été adopté sous une nouvelle couverture par Le Cherche Midi, l'éditeur de prédilection de Voutch. ●



**Michel Defourny évoque Nathalie Parain**

Tout le monde connaît l'univers rond, coloré à souhait, vif, poétique, marqué par le constructivisme russe et Malevitch, des beaux albums pour enfants créés par Nathalie Parain (1897-1958), devenue une des principales illustratrices du Père Castor avec des titres comme *Je fais mes masques*, *Baba Yaga*, *Album magique*, et l'illustration originale des *Contes du chat perché* de Marcel Aymé. Le spécialiste de la littérature de jeunesse et notre chroniqueur, Michel Defourny, publie la première monographie sur la créatrice : dans *Nathalie Parain* (MeMo, 2019, 225 pages, 35,00 €), Defourny analyse les pratiques novatrices de l'ensemble des œuvres de N. Parain parues au Père Castor, mais on y découvre aussi des entretiens avec la fille de l'illustratrice, et un article de Claude-Anne Parmegiani sur des originaux non retenus pour l'édition des *Contes du Chat perché*. Un régal !  
F.R.

# FRISSONS DANS LE ROMAN

PAR MAGGY RAYET

Il est de ces livres qui demeurent longtemps en mémoire. En partie sans doute parce qu'ils sont inclassables. Mais aussi souvent parce que leur étrangeté bouscule notre confort et met à mal nos certitudes. Voici trois romans découverts dans la production éditoriale récente. Un fil rouge les relie : chacun d'eux – de manière insidieuse ou violente – joue avec la peur.

## DU GOTHIQUE RÉJOUISSANT

Née à Vancouver en 1922, Rohan O'Grady est morte en 2014. Elle avait cessé d'écrire au début des années 1980, découragée par l'indifférence des milieux littéraires à l'égard de son travail. En 1966, *Let's Kill Uncle*, le troisième de ses cinq romans, fut adapté au cinéma par William Castle – producteur, deux ans plus tard, de *Rosemary's Baby* –, ce qui ne l'empêcha pas de tomber dans l'oubli. Il ne fut réédité dans sa langue originale que trente années plus tard. Et le voici enfin disponible en français dans une collection « qui n'est pas destinée qu'aux adultes » où ne figurait jusqu'à présent que le *Watership Down* de Richard Adams<sup>1</sup>. Voici donc *Et c'est comme ça qu'on a décidé de tuer mon oncle*. Première bonne surprise, sa couverture est illustrée par Edward Gorey ! « Ce roman – annonce l'éditeur – contient une somme de vérités qui ne peut être comprise et envisagée qu'avec un esprit alliant équilibre subtil d'innocence et de sang-froid. »

Un début tout en contrastes : sur une île paisible et accueillante de Colombie-Britannique viennent de débarquer

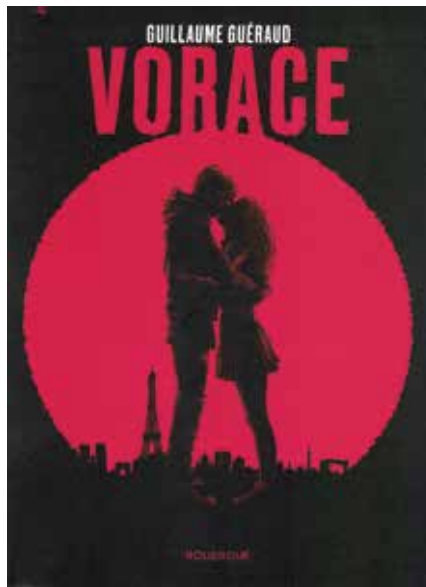
deux enfants pour le moins turbulents. On pourrait même dire insupportables. En tout cas, Christie, envoyée en pension à la campagne pour reprendre des couleurs, et Barnaby, orphelin héritier d'une grosse fortune gérée par son oncle, semblent avoir un solide caractère. L'arrivée de l'oncle – carrure animale, habits élégants et lunettes noires – provoque immédiatement un malaise. Du moins dans la tête du sergent Albert Coulter de la Gendarmerie royale du Canada, qui vient de l'accueillir. « Certes c'était un gentleman, mais il semblait posséder l'endurance et la force d'un loup, un croisement entre un châtelain et un ancien commando. » Les autres adultes de l'île sont persuadés qu'ils ont affaire à un homme charmant, attentif avant tout au bien-être de son neveu. Rohan O'Grady multiplie habilement les points de vue et les narrateurs. Avec comme résultat que c'est l'oncle lui-même qui apprend au lecteur que ce tuteur est avant tout un tueur qui a occis toute sa famille, le jeune Barnaby étant le dernier sur la liste. Le problème – et d'une certaine manière un des attraits du roman –, c'est qu'en dehors du lecteur, seuls les enfants sont



au courant de la menace. Christie et Barnaby vont s'ingénier à trouver une manière de supprimer l'oncle avant que ce monstre ne les tue. Ils sont aidés en cela par leur autrice qui n'hésite pas à saupoudrer avec humour quelques pincées de magie dans l'horreur de la situation. Elle donne à l'oncle les attributs d'un loup-garou et introduit dans l'histoire un cougar aux grands yeux verts, nommé Une-Oreille. Quasi mythique pour les adultes qu'il terrorise, il est chouchuté comme un gros chat par les enfants qui s'obstinent à lui faire abandonner son régime carné. Une-Oreille va jouer un rôle clé. Grâce à lui, les apparences seront sauvées. Car tout de même, des enfants assassins, ça aurait fait mauvais genre !

## DU CONTE RÉINVENTÉ

« Vous pensiez connaître l'histoire d'Hamelin par cœur ? Lisez si vous l'osez ! », assène le bandeau qui masque en partie le dessin de couverture signé Thomas Gilbert. Car, en effet, ce roman, lauréat 2019 du jeune prix Vendredi, réinvente la vieille légende allemande de



- la vengeance d'un joueur de flûte qu'un bourgmestre refusa de rémunérer alors qu'il avait libéré la ville des rats qui l'avaient prise d'assaut. « L'affaire ne s'est pas déroulée telle qu'on la dit », affirme un prologue. « La véritable histoire est bien pire. » Il est vrai que le texte n'y va pas avec le dos de la cuillère. Corollaire de la cohorte de rats qui infeste Hamelin, la peste noire n'a pas tardé à sévir, alors que la ville connaissait déjà la lèpre. L'autrice n'hésite pas à fustiger l'Église, le pouvoir en place et même les méthodes d'éducation. Elle le fait avec l'humour grinçant qu'on lui connaît, un humour qui imprègne tout ce qu'elle écrit, jusqu'aux biographies qu'elle transmet à ses éditeurs. Mais avant tout, le récit se focalise sur le rôle du joueur de flûte. La version des frères Grimm met en scène un musicien dont on ne saura pas grand-chose, sinon qu'il vient d'ailleurs, qu'il est talentueux et qu'il a de la suite dans les idées. Flore Vesco conserve ce personnage, mais en arrière-plan, parmi d'autres protagonistes. Au centre de son récit, Mirella, une très jeune fille courageuse qui tient tête à tout le monde, y compris au personnage de la Mort ! Et si, à la fin, elle entraîne lépreux et enfants, hors de la ville, vers l'inconnu, ce n'est pas dans un esprit de vengeance. L'histoire ainsi réinventée est peut-être plus violente que celle des versions traditionnelles.

Mais *in fine* c'est une sorte de cri de confiance dans la vie. Sans oublier – le titre en offre déjà le parfum – que l'autrice réinvente aussi la langue. Qu'elle va même jusqu'à joindre un lexique des termes anciens utilisés et quelques conseils pour « parlader » en français du Moyen Âge. Sans lourdeur, sans didactisme. Juste pour le plaisir de faire sonner les mots.

### DU FUTUR IMAGINÉ

On sait l'appétit de dérision et d'insolence de Guillaume Guéraud. Ainsi que sa hargne contre les dérives et les injustices de la société. La grande majorité de ses romans sont ancrés dans le réel, et plus particulièrement dans le monde des cités qu'il connaît bien. Il nous entraîne ici au cœur de Paris. Léo, son personnage, est un jeune sans-abri qui traîne dans les rues avec son chien et qui vit un grand amour avec Cosmina, une fille aussi paumée que lui. On peut faire confiance à l'auteur, comme les braves gens n'aiment pas que l'on suive une autre route qu'eux, à elles seules, construire une histoire. Mais Guillaume Guéraud voulait cette fois mettre un pied dans le fantastique. Et comme ce qui lui semble fondamental dans ce genre, c'est le thème de la

Bête, il décida d'en inventer une. La voici présente dès les premières lignes. Elle dévore tout. Systématiquement. En commençant par les êtres microscopiques, poursuivant avec des petits animaux, domestiques ou non. Ensuite – plus dérangeant –, ce sera au tour des bébés, puis des enfants. Les adultes ne tarderont pas à y passer, par dizaines, par centaines, par milliers... Bref, une sorte de fin du monde qui ne semble épargner que Léo, son amoureux et son chien. Elle ressemble à quoi cette Bête ? On ne le sait pas. Elle est invisible pour tout un chacun. Sauf pour Léo et sans doute pour son chien qui, à chaque intervention du monstre, reste « la patte gauche en suspension ». Léo la décrit comme une sorte de bulle floue aux trois mâchoires imbriquées. Pour la créer, l'auteur semble s'être nourri d'articles sur les ondes gravitationnelles qui ne sont pas arrêtées par la matière et sur les pathologies oculaires provoquant des perceptions optiques hors du commun ! Cette intrusion dans le fantastique n'empêche pas Guillaume Guéraud de s'attaquer à ses cibles favorites, au premier chef desquelles figure la presse et « ces garnisons de journalistes et de commentateurs ineptes », un milieu qu'il connaît bien pour y avoir fonctionné pendant un temps avant de le quitter « car il ne rentrait pas dans le moule ». ●

- **Rohan O'GRADY**, *Et c'est comme ça qu'on a décidé de tuer mon oncle* (Morgane SAYSANA, trad.), Monsieur Toussaint Louverture, coll. Monsieur Toussaint Laventure, 2019, 304 pages, 17,50 €.
- **Flore VESCO**, *L'Estrange Malaventure de Mirella*, L'École des loisirs, coll. Médium+, 2019, 224 pages, 15,50 €.
- **Guillaume GUÉRAUD**, *Vorace*, Rouergue, coll. Épik, 160 pages, 12,50 €.

#### Note

(1) Dans le n° 2 de *Lectures.Cultures*, Daniel Delbrassine consacrait sa chronique à ce chef-d'œuvre.

# ODILE FLAMENT ET COTCOTCOT : DU NUMÉRIQUE AU BEAU PAPIER

PAR ISABELLE DECUYPER

attachée principale, Service Littérature de jeunesse,  
Service général des Lettres et du Livre

Rencontrée pour la première fois en 2013<sup>1</sup>, CotCotCot était à l'époque une maison d'édition purement numérique. Désormais, elle propose des albums papier remarquables. Sept ans après, il est intéressant de la (re) découvrir alors qu'elle fait partie du programme « Talentueux Indés » de la Foire du livre de Bruxelles.

## Odile Flament, qui êtes-vous ?

Bruxelloise d'adoption depuis 2004, j'ai choisi d'y créer mon entreprise. D'abord la Sorbonne avec l'étude des langues étrangères appliquées, un travail dans l'import-export en Allemagne, puis un bureau de conseil en stratégie parisien avec la réalisation de recherches documentaires avant d'être promue responsable des Services d'information Benelux basés en Belgique. J'y ai repris des études, un MBA à Leuven, qui semblait avoir un bon programme entrepreneurial.

## Cotcotcot, une maison d'édition originale ?

Oui, les débuts tout du moins. D'abord tournés vers le numérique avec des projets comme « Bleu de toi » ou « Qui fait bzz ? » et un travail sur le format de la page. « Germe aussi l'idée de pouvoir publier en papier ce qui existe en tablette », avais-je émis comme souhait en 2013. L'impression papier est devenue une réalité.

## Pouvez-vous évoquer ce passage du numérique au papier ?

Ce fut une grande chance et une belle aventure de pouvoir mener le projet

numérique *Ma mamie en poésie* avec François David, directeur littéraire de Møtus, poète, homme de papier ancré dans la petite édition. Très respectueux du travail de création, ses suggestions étaient toujours fort justes. Dans ce livre illustré par Elis Wilk, une petite fille fait le portrait tendre de sa grand-mère, atteinte de la maladie d'Alzheimer, fascinée par ses expressions poétiques, ses voyages imaginaires et les vieilles chansons françaises. L'album papier est né fin 2017. Versions papier et numérique coexistent désormais. Le livre connaît un grand succès ; est sélectionné pour la Biennale Paul Hurtmans 2020 et a même fait l'objet d'une nouvelle édition.

## Ligne éditoriale ?

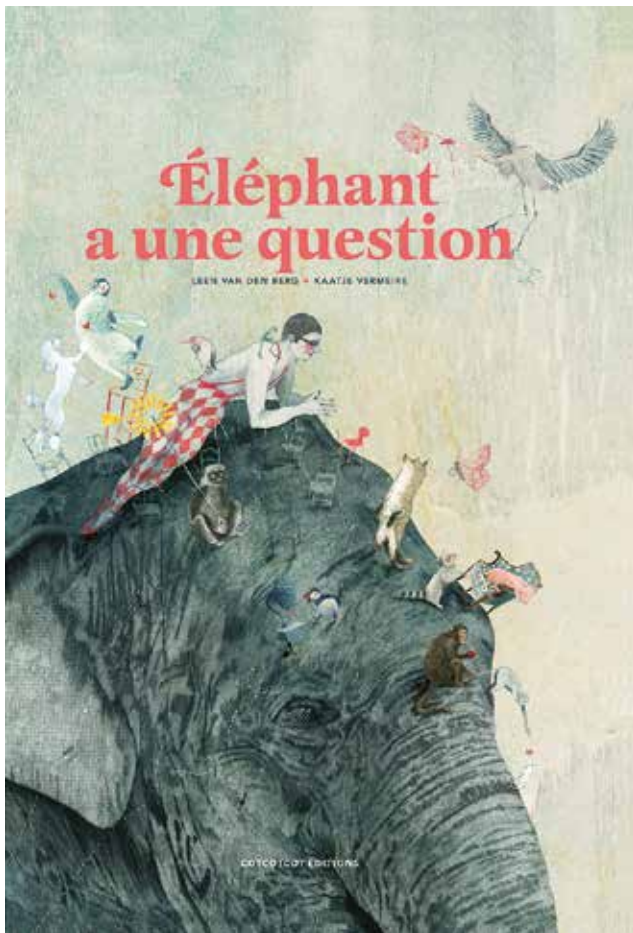
Je suis attentive à l'ambiance poétique qui se dégage de chaque ouvrage. En général, je rentre d'abord par le texte, avec une exigence certaine pour le style et le propos. Dès la première lecture, le texte d'Anne Crahay m'a paru sonner tout particulièrement bien à l'oreille, dans le rythme, les sonorités et la justesse des mots. À fleur de page, les émotions sont là. Les livres que je publie sont ceux que j'aurais adoré lire étant enfant. Je fais



Odile Flament ©

en sorte que mes valeurs rencontrent celles exposées dans nos livres. Ne pas mentir aux enfants, s'adresser à eux à hauteur de petits d'hommes, même si la thématique semble parfois dure, me semble vital. Tout est question de dosage et de subtilité. Côté illustrations j'ai une nette préférence pour les créations plus adultes. Dans l'esthétique *wabi-sabi*, on reconnaît la beauté et la poésie des choses imparfaites et modestes... Ainsi, pour les haïkus, loin du japonisme, tous les codes du visuel japonais sont présents.

Dans les projets que je publie, la décision est quasi immédiate comme lorsque Martina Arranda m'a présenté *La Brodeuse d'histoires* au Wolf. Un vrai coup de cœur de même pour les illustrations de Kaatje Vermeire... Je suis d'ailleurs heureuse que la version française de *De vraag van Olifant*<sup>2</sup>, devenu *Éléphant a une question*, une adaptation sensible d'Emmanuèle Sandron du texte de Leen Van den Berg, fasse partie de la présélection du prix Versele 2020. Plus récemment, j'ai eu besoin d'une parenthèse plus légère et le personnage dans l'histoire de Romane Lefebvre m'a paru très attachant. Cet album et celui de Nina Le Comte sur les migrants sont des projets de fin d'études effectués sous la direction d'Émile Jadoul et Francine Zeyen (ESA Saint-Luc de Liège).



► **En 2019-2020, les publications se succèdent...**

*Le Sourire de Suzie* d'Anne Crahay fait partie de la Petite Fureur de Lire et de l'exposition « 1, 2, 3... maisons ». Une histoire sur les difficultés à être soi-même, le besoin d'être aimé et l'injonction faite aux enfants de sourire pour nous rassurer. Un projet numérique prévu en 2020.

*Des haïkus plein les poches* : une introduction à l'art et à l'esprit du haïku, nourrie de poèmes écrits par des maîtres du genre et des enfants, lors d'ateliers animés par l'auteur Thierry Cazals, rencontré lors d'un salon du livre. Les illustrations sont de Julie van Wezemaël (Académie royale des Beaux-Arts de Gand) dont j'ai découvert le travail en marge de la grande exposition de Carl Cneut à Gand.

« Le haïku est comme un cercle une moitié fermée par le poète l'autre moitié par le lecteur. »

Seisensui Ogiwara

Ce livre-atelier invite petits et grands à picorer ses 17 chapitres, à se lancer dans l'écriture au travers de quelques jeux poétiques et à se promener, le livre sous le bras. Il a nécessité deux ans de

travail : Thierry m'a fait parvenir le texte petit à petit, m'interdisant dans un premier temps de commenter. Ont suivi plusieurs relectures. La narration du livre est très fluide. Thierry a su trouver le ton juste pour s'adresser aux adultes et aux enfants sans donner l'impression de leur faire la leçon. Julie a également créé une série de vignettes fort amusantes permettant au livre de respirer. Avec 2 versions : Sensei (édition limitée couverture cartonnée) et Petit Scarabée (édition brochée). Projet numérique prévu en 2021.

*La Brodeuse d'histoires*, dans lequel les thèmes de la transmission et de l'illettrisme sont abordés avec beaucoup de délicatesse par Martina Aranda, diplômée de l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles. Un travail de l'ellipse – dans le texte et les illustrations – remarquable pour un premier album.

Début 2020 paraît *De l'embaras au choix* de Romane Lefebvre, une jeune Lilloise diplômée de l'ESA Saint-Luc à Liège. Un bonhomme, reclus chez lui, semble s'ennuyer. Un jour, une couleur se glisse dans sa maison et l'invite à sortir... Un album sur la difficulté de faire des choix et d'apprendre de ses er-

reurs pour toujours voir la vie du bon côté.

Ce printemps voit paraître *De ville en ville*, une balade poétique pour découvrir des villes imaginaires, au cours de laquelle le lecteur est invité à chercher le narrateur. L'album présente la particularité d'une lecture dans son sens horizontal ou dit « paysage », avec le texte en page supérieure et une illustration pleine page en page inférieure. Pour celui-ci, j'ai eu le plaisir de travailler avec Emmanuèle Sandron et Brigitte Susini. Et *Allers-retours*, créé par Nina Le Comte, Bretonne, aussi diplômée de l'ESA Saint-Luc à Liège, qui vient d'effectuer un stage chez Milimbo<sup>3</sup>, petit éditeur et atelier graphique espagnol. Cette jeune créatrice traite le thème de la migration avec une puissance évocatrice des images telle qu'elle se passe de mots ! Avec un préambule aussi fort : « Le sentiment de la misère humaine est une condition de la justice et de l'amour » (Simone Weil, *L'Iliade ou le poème de la force*).

**En projet ?**

*Le Chant du phare* d'Alizée Montois, qui a étudié à l'Académie des Beaux-Arts de Tournai. L'histoire d'un marin échoué qui attend sa vague et décide de construire un phare à plus de 200 kilomètres des côtes. Avec une citation de Victor Hugo sur la puissance de la beauté en épigraphe.

Je nourris par ailleurs la volonté de faire collaborer auteurs et autrices francophones et illustrateurs et illustratrices néerlandophones, avec quelques très beaux projets dans les cartons ! Enfin, je réfléchis également à l'aspect du livre, plus léger, plus abordable, étant écologiquement plus consciente.

**INFOS :**

[www.cotcotcot-editions.com](http://www.cotcotcot-editions.com)

**Notes**

(1) « Odile Flament et CotCotCot : les artisans du numérique », *Lectures*, 182, septembre-octobre 2013, p. 72-76.

(2) Version néerlandophone parue aux éditions De Eenhoorn.

(3) [www.milimbo.com](http://www.milimbo.com)



**RETROUVEZ LES RUBRIQUES**

# **MISE EN PochES & RECENSIOnS** **DE LIVRES ET BANDES DESSINÉES**



sur le site

**[www.bibliotheques.be](http://www.bibliotheques.be)**  
(rubrique Publications)

---

## **LES RECENSIOnS SONT RÉDIGÉES PAR**

Michaël Avenia (cinéma), Michel Bougard (sciences), Thomas Casavecchia (sociologie), Pol Charles (fictions, langues, philosophie), Benoît Dejemeppe (droit, criminologie), Anne Delplace (bibliothèques), Philippe Delvosalle (cinéma), Catherine De Poortere (cinéma), Jean-François Füeg, Arnaud Knaepen (histoire ancienne), Benoît van Langenhove (musiques), Marc Lavallé, Yvette Lecomte (sociologie), Alexandre Lemaire, Bernard Lobet (politique, économie, philosophie, langues), Philippe Maes (histoire contemporaine), Bruno Merckx, Catherine Renson (témoignages, art de vivre), Florence Richter, Marc Roesems (cinéma), Nathalie Trouveroy (arts), Franz Van Cauwenbergh (BD), Jacques Van Rillaer (psychologie).

---

La rubrique « Mise en poches » est réalisée par Paulette Temmerman

---

# LECTURES.CULTURES

NUMÉRO 17



18



38



61

## 03 ÉDITORIAL

**03** Les droits culturels continuent pendant les travaux  
par Jean-François Füeg

## 06 ACTUALITÉ

**06** Manifeste pour les bibliothèques en Belgique francophone  
par l'APBFB  
**08** Mémorandum : priorités pour le secteur des Centres culturels  
par l'ACC et l'Astrac  
**10** Personnaliser sa bibliothèque par une stratégie de marque  
par Chantal Stanesco

## 12 ICI ET AILLEURS

**12** La nouvelle bibliothèque de Pont-à-Celles rebooste un ancien prieuré  
par Catherine Callico  
**15** Vers un réseau burkinabé unique de bibliothèques  
par Jean-François Füeg  
**18** Cultures alternatives lisboètes  
par Catherine Callico

## 23 MÉTIER

**23** Sébastien Buckinx, bibliothécaire-gestionnaire de SIGB  
par Olivier Brüll

## 25 NUMÉRIQUE

**25** Cybercitoyenneté et cybermigration  
par Catherine De Poortere

## 28 PORTRAIT

**28** Xavier Al Charif, plasticien-libraire à Redu  
par Catherine Callico

## 31 ACTION

**31** Bien manger ? Permaculture, grainothèque, écoconsommation  
par Thomas Casavecchia  
**34** « Zinopinées » : formats culturels inédits au Nord-Ouest de Bruxelles  
par Catherine Callico  
**38** De la peur à l'apport : l'immigration  
par Benoit van Langenhove

## 42 AUDIO

**CD**  
**42** La vie future des palmiers sauvages  
par Benoit van Langenhove

### DOCU

**44** Rosine Mbakam, les deux visages d'une cinéaste bamiléké  
par Philippe Delvosalle

## 47 LECTURE

### SOCIÉTÉ

**47** Populisme : fossoyeur ou sauveur de la démocratie  
par Thomas Casavecchia  
**50** Tous des témoins  
par Catherine Renson  
**53** La guerre, un plat qui se mange froid ?  
par Philippe Maes  
**54** « C'est pas parce qu'ils sont nombreux à avoir tort qu'ils ont raison ! »  
par Florence Richter

### BD

**57** Olrik, l'aventurier de la face sombre  
par Marianne Puttemans

## 59 JEU

**59** Du manque (air, lumière, et temps) considéré comme un art !  
par Pascal Deru

## 61 JEUNESSE

### ACTION

**61** Agora, ce lieu où tout se joue  
par Laurence Bertels

### ENFANT

**64** Poésie des mots, des images et des histoires  
par Michel Defourny

### ADO

**67** Frissons dans le roman  
par Maggy Rayet

### PORTRAIT

**69** Odile Flament et CotCotCot : du numérique au beau papier  
par Isabelle Decuyper